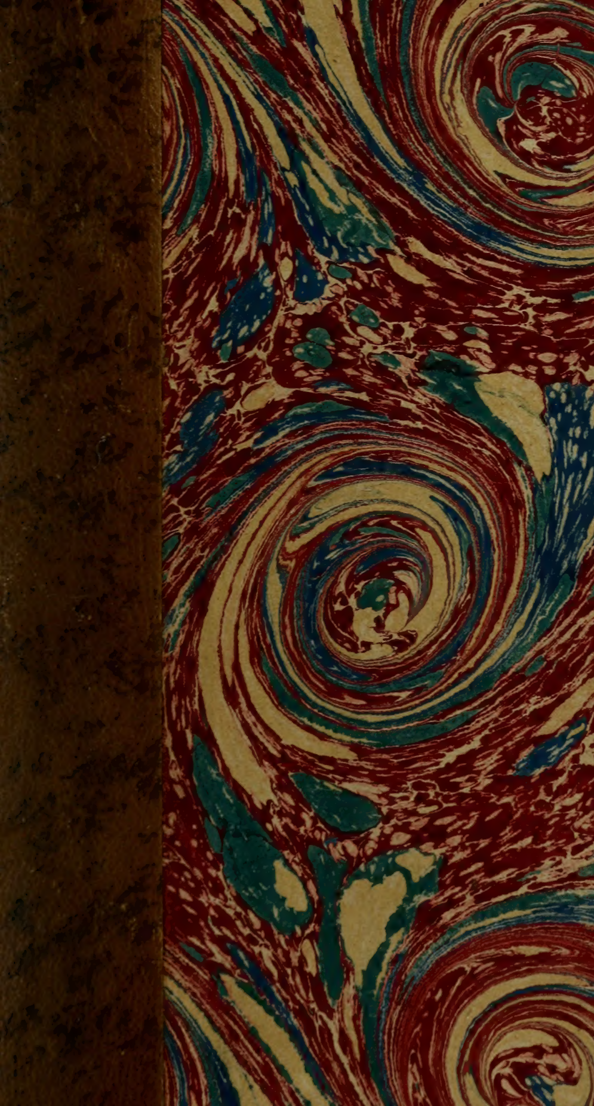
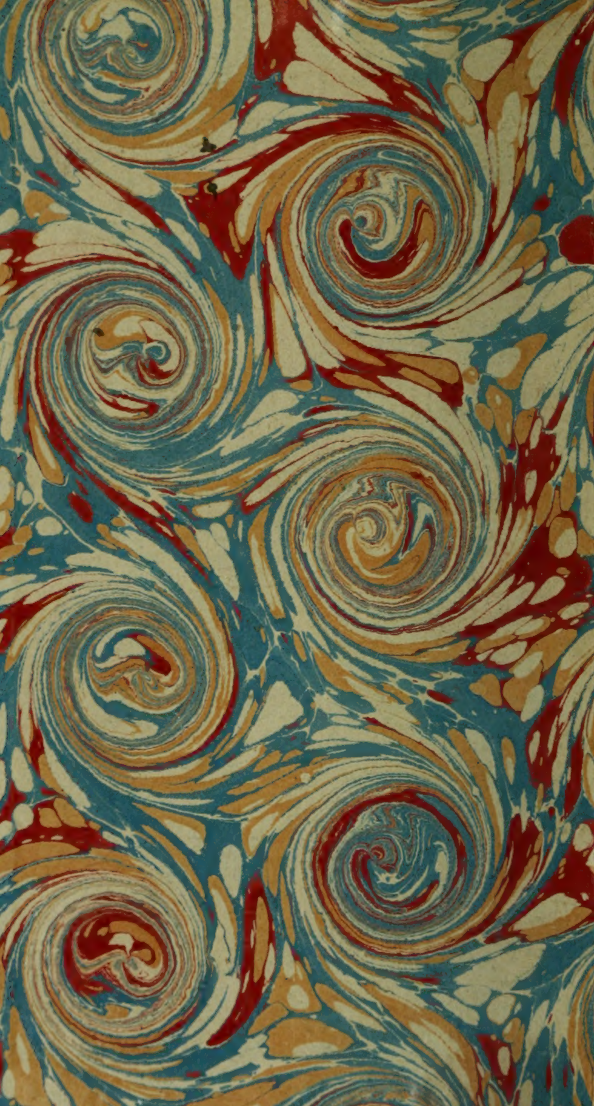
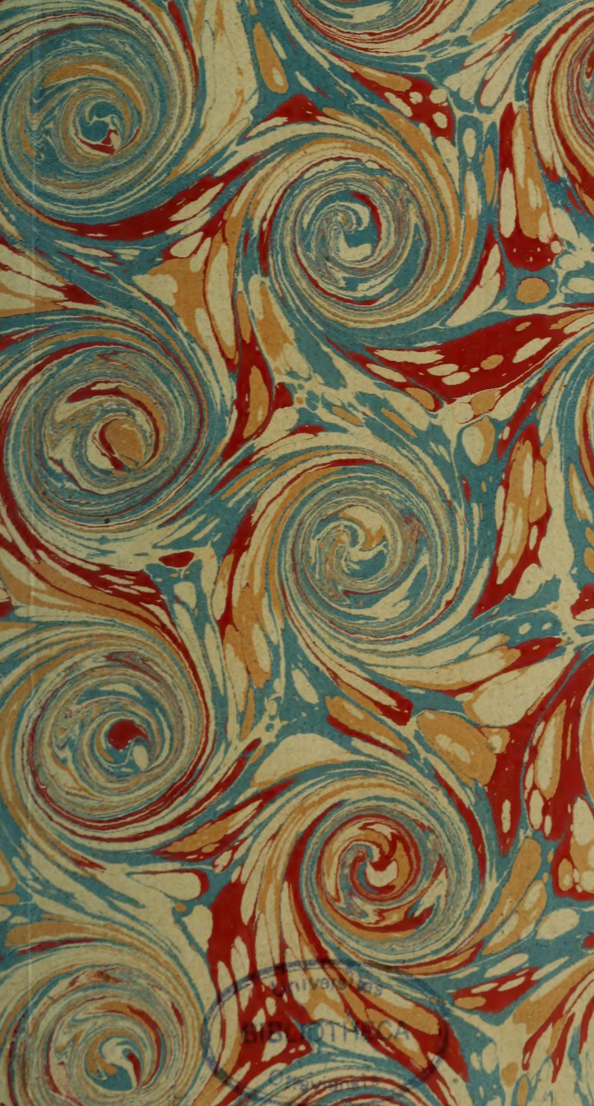





Universitas
BIBLIOTHECA

I, II
in 1 vol.



Jacquier Laroche demeurant à La

Neuville au jour. Je prie Celui

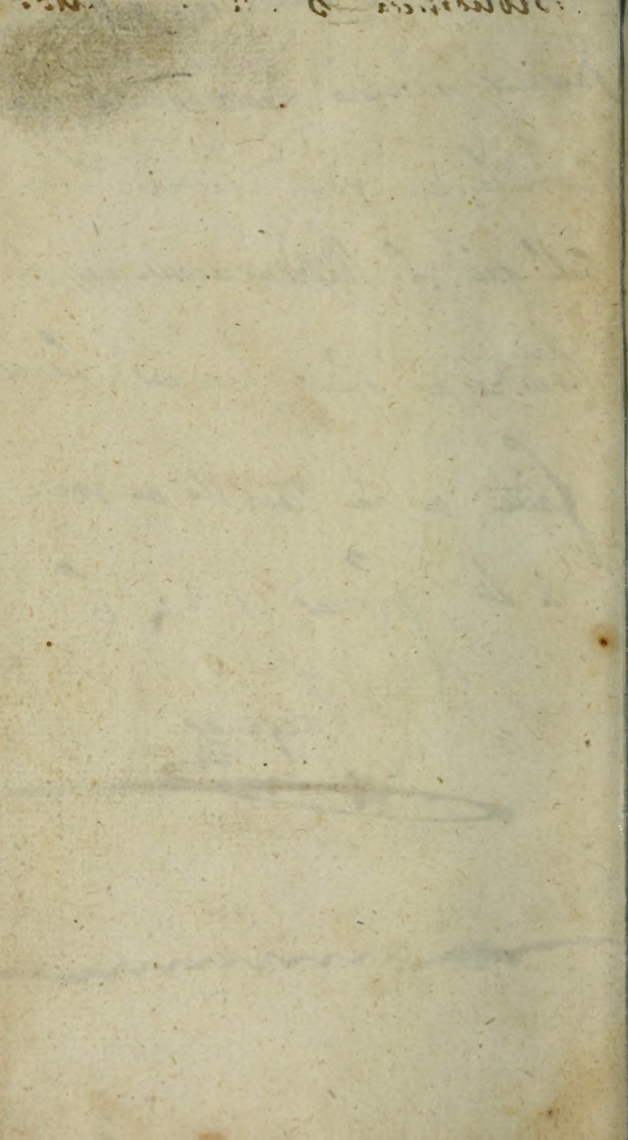
Celle qui Le Retrouveraient de Le

Rendre au Sieur Jacquier Laroc

faite à La Neuvelle au jour

24 février 1826

Jacquier



HISTOIRE
DE LA CONQUÉTE
DE LA
FLORIDE
OU

Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la découverte de ce Pays par Ferdinand de Soto,

Compoſée en Eſpagnol par l'Inca Garcilaſſo de la Vega, & traduite en François

PAR P. RICHELET.



A PARIS.
Chez GEOFROI NYON Libraire Quai des Auguſtins. M. DCCIX.

AVERTISSEMENT.

ON avoit presqu'oublié depuis quarante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega.* Peut-être avoit-il eu en son temps le même sort que les autres ouvrages de cet historien donnez en françois par le fameux traducteur, ou (1) metaphraste *Jean Baudouin.* Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entiere justice à un écrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en nôtre langue; On ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Conquête de la Floride:* Le traducteur n'est pas moins celebre parmi nous, que l'auteur l'est en Espagne, & en Amerique.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à Cusco (2) Ville Episcopale de

(1) *C'est l'Epithete que M. Menage a autrefois donné à Baudouin dans l'ingenieuse & toûjours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ses paroles.*

A Godeau le grand Paraphraste,
A Baudouin le grand Metaphraste.

Et de vrai c'est le caractere du bon homme Baudouin; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ses ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât pays: & rien n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasée. Une version juste, exacte, concise coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ses Libraires. Aussi en a-t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons encore un mot ci-dessous.

(2) *Cusco étoit autrefois la Capitale du Perou, & la demeure des Incas, qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.*

l'Amerique meridionale, dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Espagnol épousa une Dame du pays, qui étoit de la Maison des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractere des deux Nations. Sa grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa Mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom *d'Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toûjours son origine devant les yeux. Il sortit du Perou, & vint en Espagne en 1560. C'est là qu'il travailla aux ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quelquefois ses excuses sur le zele qu'il témoigne pour les Peruviens & les autres Americains. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun deguisement à leur égard. Plus loüable, si cela est, que les écrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pour-

(3) *On avouë que les histoires de Garcilasso de la Vega sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le Perou, & que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'ait pas un peu étendu la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier. Garcilasso ne le pretend pas; mais combien se trouveroient-ils de gens en état de le contredire? Aprés tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtuë d'autant de signes de verité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.*

ront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelqu'entorse à la verité de l'histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet auteur quatre ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *guerres civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire generale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en langue Castillanne (5) avec beaucoup plus de sincerité &

(4) *En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I.* Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez, que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte. In fol.* en Lisboa 1619. *Cette seconde Partie cõprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II.* Historia general del Peru, por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In fol.* en Cordoüa 1606. *III.* La Florida del Ynca, historia del adelantado Hernando de Soto, escritta por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In quarto.* en Lisboa 1605. *Ie n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composé : car la Floride fut faite en* 1591. *puis ce fut l'histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en nôtre langue, aprés quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en* 1606. *ou* 1607. *& la seconde plus de dix ans aprés.*

(5) *Vne petite note sur ce mot : c'est une bagatelle à la verité, mais je la rapporterai toûjours à bon compte. Vn jeune Libraire de Paris, nommé* Prosper Marchant, *tres-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliotheque de M. Giraut, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le* Commentaire Royal *de Garcilasso a été traduit par Baudouin sur* une version Espagnole.

d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'Amerique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son histoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage ; c'est que ne faisant remonter son histoire qu'à quatre cens ans avant l'expedition des Espagnols au Perou; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois. (6)

Son histoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, est écrite sensement & exactement. *Garcilasso* qui vouloit épargner à ses lecteurs l'ennui, que cause l'uniformité presque continuelle des guerres, qu'il decrit, a eu soin de les varier par des remarques singulieres sur l'histoire naturelle du Perou. Cet ouvrage divisé en neuf livres contient tout ce qui s'est passé depuis le premier Incas jusqu'à *Atabalipa*, qui fut tué si cruellement

L'Espagnol de ce Livre est l'original, & non pas une version. Je fais cette observation parceque les Journalistes de Trevoux ayant fait & avec raison un tres-bel éloge de ce Catalogue; cette faute pourroit surprendre qui n'en serois pas averti.

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se verifie bien à l'égard de l'histoire de la Chine, qui n'est si remplie de contes, que parcequ'elle est tres-ancienne. Je respecte toutes ces belles antiquités; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne. Je connois tous les hommes qui y font figure. Ils sont de niveau avec moi; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.*

& si injustement par *François Pisare*; c'est à dire depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. on a le plaisir d'y voir avec l'histoire des Rois, l'ancienne Religion, les loix, (7) les coûtumes & les richesses des Americains; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquités du Pays; & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second ouvrage renferme les *guerres civiles* que *les Espagnols* conquerants *du Perou* se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des Espagnols pour vanger sur les Espagnols mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la conquête de ce

(7) *A examiner attentivement ce que Garcilasso rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des Europeans. Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inferieurs en sagesse à l'Empereur Antonin, si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite Garcilasso.*

(8) *Ces cruautés allerent si loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'Espagne envoyoient aux Indes empêchoient que les Indiens ne fussent baptisés, parceque le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit liberé de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toûjours retenir pour foüiller les Mines, où ils les employent. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (Barthelemi de las Casas) vint en Espagne pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les Indiens avoient conçûs tant d'horreur pour les Espagnols à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des Espagnols, ils n'y vouloient pas aller.*

Pays, dont les peuples se soûmettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûë de tant de tresors qu'ils decouvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement : & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercez ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux ouvrages furent traduits en nôtre langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoise & publiez à Paris, le premier en 1633. & le second en 1658. aprés la mort de Baudouin. Cette traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda

---

(9) *Je dirai un mot de Baudouin ; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de Henri IV. qui mourut repudiée en 1615. depuis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire trespauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires ; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en nôtre langue ; son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pelisson donne la liste d'une partie, & en a ômis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparamment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bosio, & donné en François par nôtre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'ayant été imprimés qu'aprés la publication de son histoire de l'Academie.*

comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde est inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent sacrifiez aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cause qu'on la rechercha, & qu'on l'estima. Elle étoit montée à un prix si ex-

(10) *On sçait ce Vers du Poëte*, Et j'ai tout Pelletier, roullé dans mon office en cornet de papier. *C'est ce qu'on devroit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autorise trop aisement en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on supprime, & dont nos voisins les Hollandois sçavent profiter; & eux sages.*

(11) *Citons un bel endroit des caracteres de M. de la Bruyere : il n'est que trop veritable; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter.* Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vas faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de 50. pistoles.... il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye : & comme ce discours n'est ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoûtumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé: & à la honte du siecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. *Cependant, le dirai-je, cette reflexion si sage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le sort de la litterature; & je crois sans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

ceſſif, ſur tout la Verſion du *Commentaire Royal*, que douze écus ſuffiſoient à peine, pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus induſtrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double ſervice au public dans cette reimpreſſion. Car quoique *Baudouin* fut ſçavant, quoi qu'il eut un ſtyle aiſé, naturel & françois, cependant ſa fortune ne lui permettoit pas d'employer à ſes écrits tout le temps, & tout le ſoin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de ſuppléer à l'exactitude du traducteur. *Baudouin* avoit ſuivi ſon auteur pied à pied, & il avoit traduit juſqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuſes, beaucoup moins ſupportables en nôtre langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faiſoient point tort au texte. Et comme prés de 80. ans ſur une traduction françoiſe en avoient alteré le langage, auſſi changeant parmi nous que nos eſprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a gueres eu de periode, qui n'ait été rafraichie, & renouvellée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui eſt le quatriémé ouvrage de Garcilaſſo. La traduction eſt de main de Maître. Mais avant que de parler du traducteur, nous dirons un mot de l'ouvrage en lui-même. On ne ſçauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de la Floride. Si cet ouvrage fait honneur à Garcilaſſo, il n'eſt pas moins glorieux aux Eſpagnols,

& aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pu être inſpirée que par un excés d'amour pour la gloire, ou pour les richeſſes. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence, fort au-deſſus de l'idée qu'on ſe forme ordinairement des peuples barbares. Cette hiſtoire ne paroit pas écrite ſur des ſimples oüi-dire, (12) comme l'a pretendu un auteur moderne. Il faut que Garcilaſſo, pour entrer, comme

(12) *Rapportons ici ce que dit de nôtre Garcilaſſo M.* de Citri de la Guette, *l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous ſommes redevables de la belle & excellente* hiſtoire des Triumvirats; *de la Traduction de la* Conquête du Mexique; *& d'une verſion de la* Conquête de la Floride *par un Gentil-homme Portugais. C'eſt dans la Preface de ce dernier livre, où ſelon la loüable coûtume des Traducteurs, il fait d'amples éloges de ſon Auteur; & parle en ces termes.* Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilaſſo de la Vega, qui ne peut lui diſputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-ci, & n'ayant été compoſée que ſur le recit, que lui en fit un ſimple Cavalier qui avoit ſuivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû ſe tromper, auſſibien que Garcilaſſo faute de memoire, & d'application. *Il y auroit pour l'honneur de Garcilaſſo bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux ſuffiſent pour cela. I. Qui a oui poſer en regle qu'une Relation, qui n'a paruë que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui eſt anterieure. Et où en ſerions-nous avec toutes nos hiſtoires dont les poſterieures ont la plûpart du temps fait évanoüir, & avec raiſon*

il a fait dans un auſſi beau détail, ait eu des memoires exacts, & bien circonſtanciez. Sa maniere de narrer eſt inſinuante : ſi l'on a quelque choſe à lui reprocher, c'eſt d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais juſques aux bagatelles, à qui les ſçait placer à propos, tout ſert à faire connoître les hommes. Il accompagne ſa narration de reflexions judicieuſes ; & ces reflexions coulent naturellement de ſon ſujet. Garcilaſſo acheva cet ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans aprés qu'il fut arrivé en Eſpagne.

---

celles du temps même. II. Croira-t'on que Garcilaſſo n'a mis dans ſon livre un ſi bel ordre, un détail ſi exact, & ſi bien circonſtancié que ſur le rapport d'un ſimple Cavalier peu intelligent ? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure ; car aſſurement ce Cavalier devoit être un Prodige, puiſqu'il narre dans un ſi bel ordre un ſi grand nombre d'actions qui s'étoient paſſées il y avoit prés de 40. ans. Cela ſeroit aiſé à prouver, l'expedition s'étoit faite en 1539. Garcilaſſo a fini ſon ouvrage en 1591. Ie lui donne pour le compoſer dix ans, c'eſt beaucoup. Ainſi depuis 1543. que cette expedition fut terminée, juſqu'en 1581. il faut compter 38. ans. Pour moi j'admire une ſi belle memoire. Mais je le dirai ſincerement : M. de Citri de la Guette a eu raiſon de loüer ſon auteur aux dépens de Garcilaſſo, & j'ai raiſon de vanger Garcilaſſo au préjudice de ceux qui le mépriſent. Si nous faiſions autrement nous ſerions tous deux à blâmer.

(13) *C'eſt ce que marque Garcilaſſo lui-même part. 2. liv. 2. ch. 11. en ces termes ;* Cette année 1591. *dit-il,* que je remet au net l'hiſtoire de la Floride, j'apprens que Reynoſo vit encore, & qu'il eſt au Royaume de Leon, où il a pris naiſſance.

L'on ſçait quel homme étoit M. *Richelet*, pour la pureté de nôtre langue. Et ſi l'on veut faire concevoir quelque choſe d'exact, & de chatié, il ſuffit de dire que cette Verſion eſt de lui. Il eſt trop (14) connu dans le monde par ſon excellent

(14) *M. Richelet étoit de Vitri le François, & ſeurement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemans, que pour un Champenois il avoit bien de l'eſprit. C'étoit plutôt un eſprit critique, & ſatirique, & un bon eſprit qu'un eſprit fin & délié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire, & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de ſyſteme: je ne crois pas qu'il y eut reuſſi. Ie l'ai connu les deux dernieres années de ſa vie; & j'eus une fois la curioſité de lui demander, s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires ſur Ronſard; cette queſtion lui inſpira ſans doute quelque eſpece d'amour propre, qui le porta à dire que ce Richelet étoit ſon pere. Ie ſçavois neanmoins le contraire. Nôtre Richelet avoit été Profeſſeur des humanités au College de Vitri le François, mais ſoit dégout de ſa profeſſion ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Sçavans, & vécut en homme de letres, c'eſt-à-dire ſans fortune. M. d'Ablancourt qui étoit auſſi de Vitri le François, avoit beaucoup de conſideration pour lui, & le chargea en l'an 1664. en mourant de revoir & de faire imprimer ſa traduction de la* Deſcription de l'Affrique de Marmol. *Ce qu'il fit avec M. Chapelain & Conrart. En 1670. Il fit paroître ſa traduction de la* Conquête de la Floride, *de laquelle nous donnons ici une Edition nouvelle. Il a travaillé auſſi bien que M. Fremont d'Ablancourt au* Dictionnaire des Rimes, *mais ce n'eſt pas lui qui l'a mis en l'état, où un certain Libraire nommé Delaune l'a fait imprimer ſous le nom de M. Richelet. Il a*

Dictionnaire pour entreprendre d'en dire ici beaucoup de choses. Mais le croiroit-on ? un aussi

---

été rajusté ou gâté par un bon vieux Prêtre appellé le Fevre. Il a donné son Dictionnaire de la langue Françoise, *qui est court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eut fait un Supplement aussi grand que le marque l'Auteur de la Republique des Lettres. Mais il avoit composé un* Dictionnaire Comique ou Satirique ; *c'étoit un Recüeil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Un Capucin, qui se disoit son Confesseur, s'il l'étoit j'en doute fort, l'obligea de lui sacrifier ce Livre, ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à nôtre imagination. Il m'a dit aussi qu'il avoit fait un* Commentaire sur les Satyres & les Epîtres de M. Despreaux; *mais sans doute que cela est peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les* meilleures Lettres de nos Auteurs François ; *les Editions posterieures à l'année* 1699. *ne sont plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une sorte de livres ; & sur tout par les* Diversités curieuses. *Il avoit, dit on, fait une* Grammaire, *& une* Poëtique, *desquelles nous n'avons rien si ce n'est un traité de la Versification, qui lui est attribué ; & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des rimes. Il étoit à peu prés du caractere d'un de ses anciens Confreres le Poëte Colletet,* Ancillariolus. *Il avoit une personne avec lui, qui étoit demi-femme demi-servante, faisant fonction de l'une & de l'autre. Il mourut au commencement de l'année* 1699. *sans beaucoup de façon, comme il reconduisoit quelques amis, avec lesquels il avoit bien déjeuné : il n'avoit gueres moins de soixante & dix ans. Et l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à sa vivacité, & encore moins à sa liberté d'expression.*

habile homme eſt mort ſans qu'il ait preſque été fait mention de lui. Sa converſation étoit comme ſon humeur, toûjours gaye, toûjours ſatyrique; & quelquefois un peu trop libre. C'eſt à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de pluſieurs ouvrages, qu'il avoit fait, leſquels n'auroient réjoüi que trop de gens & en auroient attriſté & rebutté un plus grand nombre ; mais c'étoient toûjours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puiſſions juger de ſon ſtyle, & profiter de ſon puriſme, & de ſon exactitude.

Garcilaſſo ne parle dans toute ſon hiſtoire que de ce qui s'eſt fait par les Eſpagnols, & il nous montre le peu de ſuccés qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la ſuite par les autres Nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüſſi reſolut en 1549. d'envoyer à la Floride pluſieurs vertueux Eccleſiaſtiques, & quelques Religieux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples : mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut auſſi decouverte par les François dans le même ſiecle, & en 1562. ſoûs le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François *Ribaut* y bâtit le Fort de la Caroline ſur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna enſuite en France, d'où tardant trop à aller revoir ſa nouvelle colonie, ceux qu'il y avoit laiſſé ſe revolterent ; leur revolte fut cauſe que Pedro *Melendez* Eſpagnol les chaſſa en 1563. Ils ſe mirent donc ſur un vaiſſeau & s'expoſerent à la mer. Leur navigation fut tres facheuſe. Ils ſouffrirent une ſi

cruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au ſort pour ſçavoir celui qui ſeroit mangé des autres, & le ſort tomba ſur celui, qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. René *Laudonniere* alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Caſtillans jaloux de ce que les François s'établiſſoient ſi proche de la nouvelle Eſpagne, vinrent les ſurprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* ſe ſauva avec peine; mais le pauvre *Ribaut* qui étoit retourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. Dominique *de Gourgues* du Mont de Marſan en Gaſcogne ayant appris cette action barbare, arma un vaiſſeau à ſes dépens & paſſa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. ſoldats & de 80. matelots. Les peuples ſe joignirent auſſitôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres conſtruits par les Eſpagnols, dont ceux qui y étoient en garniſon furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachez. Aprés quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à ſe garantir de la juſtice, étant pourſuivi par les Eſpagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoiſe retomba enſuite entre les mains des Eſpagnols, qui la garderent juſqu'en 1663. qu'ils en furent chaſſés par les Anglois qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres; & qui vraiſemblablement y reſteront encore longtemps.

Au reſte, comme nous ſommes dans un ſiecle, où l'on veut ſçavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans d'autres pays que le ſien propre, & où les livres inutiles ſe liſent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on eſpere par conſequent que celui-ci ſera couru, ſera lû, & ſera eſtimé.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'Hiſtoire *de la Conquête de la Floride*, & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris ce 4. Novembre 1707.

RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

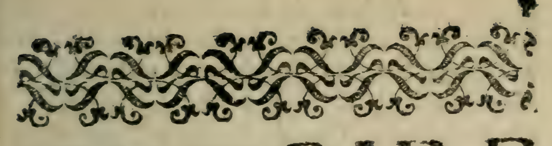
LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: JEAN GEOFFROY NYON Libraire à Paris; Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé HISTOIRE DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE, *ou Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la découverte de ce Pays par Ferd.* de SOTO, *compoſée en Eſpagnol par* L'INCA GARCILASSO DE LA VEGA *& traduite en François par* PIERRE RICHELET; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege *pour la Ville de Paris ſeulement*. Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit NYON, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, *à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes* à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres *dans ladite Ville de Paris ſeulement*, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre Impreſſion que de

celle qui aura été faite par ledit Exposant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommage & interest, *à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'Icelles, que l'Impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie.* Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr. Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le dix-neuviéme jour de May, l'an de grace mil sept cens huit, & de nôtre Regne le soixante-septiéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

LE COMTE.

Registré sur le Registre No. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page* 337. No. 637. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *à Paris ce* 21. *May* 1708.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur. Bornes de la Floride. Par qui elle a esté découverte. Coustumes de ses Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conqueste.

CHAPITRE I.

Dessein de l'Auteur.

J'Ay dessein d'écrire la découverte de la Floride ; & les actions memorables qui s'y sont passées. Mais comme Ferdinand de Soto y executa de grandes choses, & que c'est luy que regarde particulierement cette relation ; Je reprendray son Histoire de plus haut. Soto

En 1533.

Ou Atahualpa.

fut un des douze Conquerans du Perou, & eut part a la prise d'Atabalipa, qui en fut le dernier Roy. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac, & avoit usurpé le Royaume sur le legitime heritier, qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur revolterent les peuples contre luy ; ce qui facilita aux Espagnols la conqueste du Perou, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul, il en revint à l'Empereur prés de deux millions trois cens mille ducats, & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs presens des Indiens, & d'Atabalipa mesme, qui luy en donna de magnifiques ; parce qu'il estoit le premier Espagnol auquel il eust parlé. Lors que Soto se fut donc enrichy de la sorte, il retourna en Espagne avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. * Mais au lieude songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son pays, le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées, luy inspira un vaste dessein. C'est pourquoy il vint à Valladolid prier Charles-Quint de luy permettre d'entreprendre la conqueste de la Flo-

* Petit lieu dans le Perou, qui donne son nom à une petite Contrée. Il est prés du Quito, & de la Riviere Vagna. C'est là qu'Atabalipa fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

ride ; avec promesse d'en faire la dépense, & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le sollicitoit le plus à cette illustre entreprise, estoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de son chef ; que Ferdinand Cortés s'estoit rendu maistre du Mexique, & Piçarre & Almagre du Perou. Car ne leur cedant ny en valeur, ny en aucune autre qualité, il avoit peine à souffrir que la fortune leur fust plus favorable qu'à luy. Il renonça donc aux pretentions qu'il avoit sur le Perou, & tourna toutes ses pensées à la conqueste de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines se sont sacrifiez pour les interests de leurs Princes. Toutefois il se trouve parmy nous des personnes qui disent malicieusement, que l'Espagne doit à la temerité de quelques jeunes foux, la pluspart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne considerent pas qu'ils sont eux-mesmes les enfans de l'Espagne ; & que cette genereuse mere n'éleve ceux à qui elle donne la naissance, que pour conquerir l'Amerique, & porter la terreur de leurs armes dans le reste de la terre.

CHAPITRE II.

Bornes de la Floride.

LA Floride a esté appellée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pasques Fleuries * le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand pays, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ny connuës, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas en effet, si au Septentrion † la Floride est bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, est qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Isle de Cuba au Midy ; au Levant la mer Oceane qui regarde l'Afrique ; & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'huy le

* Ainsi la plûpart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de Soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de May, dans laquelle année Pasques fleuries estoient le 30 de Mars

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute icy ; car ce fut la Fête des Pasques, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pasques fleuries étant arrivées le 20. du mesme mois.

† La Floride est bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles sont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'est qu'il renferme dans la Floride comme font les autres Espagnols, la Virginie, & le Canada.

nouveau Mexique. De ce côté-cy, est la Province des sept Villes, qui fut appellée de la sorte par Vasques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf, à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, Antonio de Mendoça qui l'y avoit envoyé, perdit avec déplaisir toute la dépense qu'il avoit faite pour cette entreprise.

CHAPITRE III.

Ceux qui ont entrepris la conqueste de la Floride.

JUan Ponce de Leon * fut le premier qui découvrit la Floride. C'estoit un Gentilhomme qui avoit pris naissance au Royaume de Leon, & qui avoit este Gouverneur de l'Isle de Porto-Rico. § Comme les Espagnols ne songeoient alors, qu'à faire de nouvelles déa couvertes, il arma deux caravelles, & tâch- par toutes sortes de moyens à découvrir

---

* Avant Jean Ponce de Leon, la Floride avoit esté découverte par Sebastien Gabot, que Henri VII Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un passage pour naviger dans l'Orient. Gabot ne fit que voir la terre, sans s'y arrêter.

§ Ou S Juan de Porto-Rico Isle de l'Amerique. Elle est l'une des grandes Antilles, située dans la mer du Mexique, à seize lieuës de l'Hispaniola, vers le Levant.

l'Isle de Bimini, * sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeunesse aux Vieillards. Mais aprés avoir inutilement cherché cet Isle, la tempeste le jetta sur la coste, qui est opposée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et sans considerer si c'estoit Isle, ou terre ferme, il vint en Espagne demander la permission d'en faire la conqueste, & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équippa trois vaisseaux, & aborda au pays qu'il avoit découvert. Les Indiens à son arrivée le repousserent vigoureusement, tuerent presque tous ses gens à la reserve de sept blessés, dont il estoit du nombre qui se sauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs blessures. Voilà quelle fut la fin de Ponce & de son expedition. Mais depuis luy, il semble que l'entreprise sur la Floride ait continué d'estre fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années aprés ce malheur, le Pilote Mirvelo qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempeste le poussa sur la coste de la Floride, où il fut si favorablement reçû, qu'il revint fort content à l'Isle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote;

* L'une des Isles Lucayes au Sud-Est de la Floride. Elle est fameuse par ses bancs de sables, & par la difficulté de la navigation.

car il n'eut pas le soin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute luy cousta cher, comme il se verra.

Au mesme temps sept hommes des plus riches de San-Domingue firent société, & envoyerent deux vaisseaux vers les Isles de la Floride, afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils possedoient en commun. Ces vaisseaux aborderent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine, à cause qu'il y arriverent le jour de la Feste de cette Sainte. Ils passerent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain, du nom de celuy qui le découvrit. Les Espagnols debarquerent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent considerer comme des choses surprenantes. Ils s'étonnoient aussi de la forme des habits des Estrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empescha pas de les recevoir obligeamment; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la semence de perles. * Les Espagnols leur firent d'autres presens, & les engagerent par leurs caresses à visiter les vaisseaux. Les Indiens qui se fioient à ces apparences d'amitié, entrerent au nom-

* Semence de perles, se dit des perles fort menuës, qui se vendent au poid.

bre de cent trente dans les Navires. Nos gens aussi-tost levent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Mais de deux Vaisseaux, il n'en arriva qu'un au port ; & mesme ils ne profiterent point de leur prise. Ces pauvres Sauvages au desespoir d'avoir esté trompes, s'abandonnerent à la douleur, & se laisserent mourir de faim.

Cette nouvelle repanduë à San-Domingue, Vasques Lucas d'Aillon vint en Espagne, demander permission de se rendre maistre de la Cicorie, l'une des Provinces de la Floride avec le gouvernement du pays dont il feroit la conqueste. L'Empereur * luy accorda ce qu'il desiroit, & ajousta à cette faveur, celle de luy donner l'ordre de saint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vingt-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit esté, à cause qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert jusques alors. Mais parce que Mirvelo ne se souvenoit plus de l'endroit, où il estoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver ; & il en fut si sensiblement touché qu'il en perdit l'esprit, & la vie. Aillon ne laissa pas de passer outre ; & mesme aprés que son navire amiral fut perdu dans le

* C'est l'Empereur Charles Quint.

Jourdain, il continua ſa route avec les deux autres navires ; & moüilla pres de la Cicorie en une tres-agreable coſte, où d'abord il fut aſſez bien reçû. De ſorte que s'imaginant qu'il luy ſeroit aiſé de ſe rendre maiſtre de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la reconoiſtre. Les Indiens qui cachoient leur mauvais deſſein, les conduiſirent au dedans du pays ; & aprés leur avoir temoigné beaucoup d'amitié, ſe reſſouvenant de la trahiſon que les autres Eſpagnols leur avoient faite, ils ſe jettent ſur eux & les taillent en pieces ; puis ils viennent de furie ſur Aillon & ſes Camarades, qui eſtoient demeurés aux vaiſſeaux ; ils en tuent & bleſſent pluſieurs, & contraignent le reſte de regagner promptement San-Domingue. Les plus conſiderables de ceux qui échapperent, furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox, à qui j'ay oüi raconter dans le Perou la déroute dont je viens de faire le recit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez, il paſſa dans la Floride en mille cinq cens vingt-neuf *, & mena avec luy le jeune Mirvelo, Neveu de celuy dont j'ay parlé. Mais encore qu'il euſt quelque connoiſſance de la contrée, comme en ayant eſté inſtruit

* D'autres diſent en 1528.

par ſon Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que luy. Narbaez meſme dans cette navigation perit avec ſes gens, à la reſerve d'Aluar Nugnez Cabeça de Vaca, & de quatre de ſes compagnons qui retournerent en Eſpagne, où il obtinrent quelques gouvernemens. Mais cela ne réüſſit pas; car ils moururent aſſez malheureuſement, & Aluar revint priſonnier à Valladolid, où il finit ſes jours. Aprés ceux dont je viens de parler, Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride, il y arriva en 1539. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort eſtant ſçûë en Eſpagne, pluſieurs demanderent le Gouvernement de la Floride, avec permiſſion d'en continuer la découverte. Mais Charles-Quint ne voulut écouter perſonne là-deſſus. De ſorte qu'en mille cinq cens quarante-neuf, il y envoya Cancel Balbaſtro Religieux Dominicain, pour Superieur de ceux de ſon Ordre, qui iroient précher l'Evangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées, ſe mit à catechiſer: mais au lieu de l'écouter, les Indiens qui ſe reſſouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des Eſpagnols, le tuerent avec deux de ſes compagnons. Les autres tout effrayés, regagnerent les vaiſſeaux, reprirent en diligence la route d'Eſpagne, & dirent pour ex-

cuser leur prompt retour, Que les Barbares avoient le cœur endurcy, & qu'ils ne prenoient aucun plaisir à oüir la parole de Dieu. Treize ans aprés on promit à un des fils d'Aillon le gouvernement de la Floride, s'il pouvoit s'en rendre maistre. Mais comme il sollicitoit son depart, & qu'on remettoit de jour à autre l'execution de son entreprise, il mourut de déplaisir. Pedro Melendez & plusieurs autres allerent ensuite dans la Floride. Cependant, comme je n'ay pas assez de connoissance de ce qu'ils firent, je n'en parleray point.

CHAPITRE IV.

Religion & Coustumes des Peuples de la Floride.

LEs peuples de la Floride sont idolatres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ny des sacrifices. Toutefois, ils ont des Temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus precieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophee les dépoüilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'epousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligee de garder la fidelité à son mary, sur peine d'estre punie d'un chastiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilege du païs, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Neanmoins ils en ont une legitime, & les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfans qui naissent de ces dernieres ne partagent pas egalement les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coustume s'observe aussi dans le Perou. Car excepte les Incas & les Caciques, qui en qualite de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en desirent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'est pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces personnes de qualité disent, qu'ils sont obligez de faire la guerre, & qu'il faut quils ayent plusieurs femmes; afin d'avoir plusieurs enfans qui partagent leurs travaux, Que la pluspart des nobles mourant dans les Combats, il est necessaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'est pas exposee aux perils, il y a toujours assez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride,

ils

ils n'ont nul bétail, & ne nourrissent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet ; au lieu de viande, du poisson & des legumes. Toutefois comme ils ont coustume d'aller à la chasse, ils ont souvent du gibier ; car ils tuent à coups de fleches, des Cerfs, des Chevreüils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Espagne. Ils atrappent aussi plusieurs sortes d'oiseaux dont ils se regalent, & dont les plumages de differente couleur, leurs servent à parer leur teste, & à distinguer durant la paix les nobles, du Peuple, & durant la guerre, le soldat, de celuy qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit tres-meur, & leur poisson fort roty; & se mocquent des Espagnols qui en usent autrement. Ainsi je ne puis ajouster foy à ceux qui ont rapporté, que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'ose dire qu'au moins cela n'est pas arrivé dans les Provinces que Soto à decouvertes ; & qu'au contraire ils ont un extréme horreur pour cette inhumanité. Car des Espagnols estant logez dans un quartier, où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à mesure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en sauva ; de quoy les Indiens furent tellement

offensez qu'ils voulurent aller tuer les Espagnols qui estoient dans un autre lieu.

Les peuples de la Floride vont presque nuds, & portent seulement un espece de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienseance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à my-jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc tres-agreable. Ils en ont aussi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & mesme de Vaches, qu'ils preparent si bien que l'on s'en pourroit servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les noüent sur la teste. Leur bonnet est un reseau de couleur qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vétuës de peau de daim, ou de chevreüil, & ont tout le corps couvert d'une façon honneste & modeste.

Les Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté de l'arbaleste & du mousquet. Ils croient que l'arc & la fléche leur donnent une grace particuliere ; & pour cela ils en portent toûjours à la chasse & à la guerre. Mais comme ils ont une taille tres-avanta-

geuſe, leurs arcs ſont tres-longs, & gros à proportion. Ils ſont de chéne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de cette ſorte. C'eſt pourquoy on les courbe difficilement, & il n'y a point d'Eſpagnol qui puiſſe à force de tirer la corde approcher la main de ſon viſage; au lieu que les Indiens amenent cette corde juſqu'au derriere de l'oreille, & tirent des coups qui ſurprennent. La corde de leur arc eſt de cuir de cerf; & voicy comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large, depuis la queuë juſqu'à la teſte: Aprés ils oſtent le poil de cette courroye, ils la moüillent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre, & l'autre à un poids de cent, ou de ſix vingts livres; & laiſſent cette peau juſqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une groſſe corde de boyau. En ſuite, afin de ne ſe point bleſſer le bras gauche avec la corde, quand elle ſe détend, ils ſe ſervent d'un demy braſſar de groſſes plumes, qui les couvre depuis le poignet juſqu'au coude; & qui eſt arreſté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours; & ainſi ils lâchent la corde d'une force toute particuliere.

Voilà en peu de paroles les couſtumes des habitans de la Floride. Mais comme j'ay auſſi parlé ſuccinctement de ceux qui l'ont décou-

verte, & que l'entreprise de Soto sur ce pays, est plus illustre que celle des autres ; je raconteray maintenant plus au long les choses qu'il fit dans ces contrées ; je decriray les Provinces qu'il y découvrit, & raporteray les actions de ses soldats jusqu'au temps qu'ils sortirent de la Floride, & se retirerent au Mexique.

CHAPITRE V.

Preparatifs pour la Floride.

SOto obtint la permission de conquerir la Floride, & d'ériger en Marquisat trente lieuës de long sur quinze de large, dans le pays dont il feroit la conqueste. L'Empereur qui luy accorda cette grace, luy donna aussi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba ; afin de prendre dans cette Isle ce qui luy seroit necessaire pour son dessein ; & aprés qu'il l'eut executé, il l'établit Gouverneur general de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Espagne, on crut que Ferdinand de Soto alloit joindre

* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un simple Gentil-homme de Xerés de Badajox dans l'Estramadoure Portugaise.

à la Couronne de nouveaux Royaumes : Comme il eſtoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou, & qu'il employoit dans cette derniere expedition tous ſes biens ; on s'imagina qu'elle ſurpaſſeroit de beaucoup la premiere, & que l'on s'enrichiroit à ſuivre ſa fortune. C'eſt pourquoy des gens de toute ſorte de qualité furent attirez à cette entrepriſe, & ſur l'eſperance d'en rapporter de grands treſors, ils abandonnerent ce qu'ils avoient de plus chers, & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il ſe joignit au meſme temps à luy ſept Gentil-hommes qui revenoient de la conqueſte du Perou, & qui n'avoient pour but que d'acquerir des richeſſes. Comme ils n'eſtoient pas contens de ce qu'ils avoient, & que le deſir d'amaſſer s'augmentoit en eux, ils croyoient qu'ils ſatisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de ſon pouvoir, commença donc à donner ſes ordres pour des vaiſſeaux, & pour tout ce qui luy eſtoit neceſſaire. Il choiſit des perſonnes ſur qui il pût ſe décharger de quelques-uns de ſes ſoins ; il leva des troupes, & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on executa avec tant de promptitude, ce qu'il avoit commandé, qu'en moins de quinze ou ſeize mois tout fut

en estat, & conduit à San Lucar de Barramede. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent aussi-tost avec force cordes, hoyaux, panniers, & autres choses propres à leur entreprise, & ils s'embarquerent en cette sorte

---

CHAPITRE VI.

Embarquement pour la Floride.

ON assembla pour la Floride à San-Lucar plus de neuf cens Espagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour supporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui se rencontrent dans les entreprises sur les pays du nouveau monde. Cependant, comme la vigueur toute seule ne suffit pas, le General ordonna de distribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir egard au train, & à la naissance de ceux à qui l'on en donnoit. Plusieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçûrent cette faveur, les autres qui consideroient les grandes dépenses que Soto étoit obligé de faire, la refuserent, dans la créance qu'il y avoit plus de generosité à employer leurs biens pour son service que de luy estre à charge.

Lors que le temps fut propre à la navigation, les troupes s'embarquerent sur dix vaisseaux, dont il y en avoit sept grands & trois petits. Le General se mit avec toute sa famille sur le Saint Christophe, tres-bien pourveu de soldats & de munitions. Nugno Touar Lieutenant general s'embarqua avec Charles Henriquez sur la Madelaine. Loüis de Moscoso Mestre de Camp commandoit le vaisseau de la Conception, qui estoit de plus de cinq cens tonneaux. Andrez Vasconcelo estoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentilshommes Portugais, dont quelques-uns avoient servi en Espagne, Diego Garcia montoit le Vaisseau Saint Jean, & Arias Tinoco celuy de Sainte Barbe, Alonso Romo de Cardeniosa estoit sur le Gallion Saint Antoine, & menoit avec luy Diego Arias Tinoco, Enseigne Colonel de l'armée. Pedro Calderon commandoit une tres-belle caravelle, & avoit dans sa compagnie Misser Espindola Capitaine de soixante halebardiers de la garde du General. Il y avoit outre cela deux brigantins qui servoient pour la découverte, parce qu'ils estoient plus legers que les navires. Il s'embarqua aussi sur ces vaisseaux des Ecclesiastiques, & quelques Religieux*

* Francisco del Pozo. Dionisio de Paris, Loüis de Soto, Juan de Gallegos, Francisco de Rocha, Juan de Torres.

tous gens d'une probité exemplaire.

A cette Armée se joignit encore la flote destinée pour le Mexique, qui estoit composée de vingt navires. Soto en fut General jusqu'à l'Isle de Cuba, où il falloit que cette flote se separast pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laisser le commandement à Gonçalo de Salazar, premier Chrétien de la ville de Grenade, aprés que les Maures l'eurent abandonnée. C'est pourquoy en consideration de cette qualité les Rois Catholiques qui conquirent cette place, accorderent à ce Gentil-homme de grands privileges, & le comblerent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le sixiéme d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit, avec toutes les choses necessaires; mais il ne manquoit rien sur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.

En 1492.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba.

LE jour que les flotes se mirent à la voile, Soto commanda un peu avant la nuit à Silvestre en qui il se confioit, de visiter les

ſentinelles, avec ordre au Capitaine de l'artillerie de tenir le canon en eſtat; afin que ſi quelque navire manquoit à ſon devoir, on tira deſſus. Cela fut auſſi-toſt executé; & ſur le minuit il penſa arriver un grand deſordre. Les Matelots du navire de Salazar voulant montrer la legeteté de leur vaiſſeau, ou aller à la teſte de la flote avec celuy du General; ou plûtôt s'eſtant laiſſez abattre au ſommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'ayant pas aſſez de connoiſſance des choſes qui s'obſervent dans un Armée navale, le vaiſſeau s'éloigna d'une portée de canon de la flote, & gagna le devant du navire de Soto qui eſtoit à la teſte. Mais comme Silveſtre à qui le General avoit donné ſes ordres, eſtoit à l'erte, & qu'il voyoit le navire de Salazar, il éveilla le Capitaine de l'artillerie; il luy demanda ſi ce vaiſſeau eſtoit de la flote; & ſur la réponſe qu'il n'y avoit point d'apparence, à cauſe que les Matelots qui ſe ſeroient ainſi avancés meriteroient la mort; il fit tirer ſur le navire. On en rompt les voiles du premier coup de canon; on en enleve d'un autre les œuvres mortes *; & on entend ceux qui eſtoient dans le vaiſſeau demander

---

* On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui ſortent hors de l'eau; & œuvres vives les parties d'un navire, qui ſont dans l'eau.

quartier, criant qu'ils estoient de l'armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & se mettent en estat de tirer sur ce vaisseau, qui flotant au gré du vent; parce que les voiles estoient déchirées, vint tomber sur l'Amiral qui luy donnoit la chasse. Ce malheur fut presque plus fascheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le desordre, où ils se trouvoient, pensoient plûtôt à excuser leur faute qu'à conduire leur vaisseau; les autres au contraire sur la creance que l'action des gens de Salazar estoit une marque de mépris, ne respiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ny comment ils voguoient. A la fin neanmoins lors qu'ils apperçûrent que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrester la violence du choq, & se garantir du peril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embarassassent dans les cordages, & ne fussent en danger d'estre coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effrayé desesperoit de se tirer de peril; la nuit déroboit la connoissance de ce qu'il falloit faire; l'air retentissoit de cris; & comme le bruit empéchoit que l'on ne s'entendit, le soldat ne pouvoit obeïr, ny le Capitaine

commander. Voilà l'estat où estoient reduits les deux navires, lors que Dieu inspira de couper les cordages du vaisseau de Salazar, qui avoient causé tout l'accident. Car aussitost ils se virent hors de danger, & le navire de Soto favorisé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce General en colere, soit de s'estre vû dans le peril, ou croyant que son malheur fut un effet de mépris que Salazar faisoit de luy, il le piqua de paroles; & mesme il s'en fallut peu qu'il ne luy fit couper la teste. Mais Salazar s'excusa avec respect, & l'on appuya avec tant d'adresse ses raisons, que Soto reçût ses excuses, & oublia genereusement toutes choses. Salazar n'en usa pas tout à fait de mesme; car dans le Mexique, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette avanture, il temoignoit de l'aigreur contre Soto, & souhaitoit ardemment de trouver l'occasion, de luy faire tirer l'épée; afin de se vanger de l'outrage que ce General luy avoit fait. Pour revenir aux vaisseaux; aprés que les Matelots de Salazar eurent racommodé les cordages, l'Armée vint moüiller à Gomere * où elle se rafraichit. Cependant le General trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Isle, qu'il la luy demanda avec promesse

* Gomere Port, & Capitale de l'Isle Gomere, l'une des Canaries dans l'Ocean Atlantique.

de la marier richement au pays, dont il alloit faire la conqueste. Ce Seigneur qui adjoustoit foy aux paroles de Soto, luy confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premierement entre les mains d'Isabelle de Bovadilla femme du General, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mere. Ensuite Soto partit de Gomere, & favorisé du vent, il apperçût à la fin de May l'Isle de Cuba. * Alors Salazar obtint permission de se separer de la flote, & conduisit l'armee de Mexique à Vera Crus. § Le General ravy d'avoir achevé heureusement son voyage, ne songea plus que de s'aller rendre au port. Comme il estoit prest d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa force au vaisseau amiral *Ababor*. Ce Cavalier estoit envoyé de la ville de Saint Jacques, pour faire perir le navire du General dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les

A droite.

---

* *Cuba* l'une des Isles de l'Amerique, & la plus grande des Antilles

§ Ce doit être San-Juan de Ulua dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville sur le Golfe du Mexique, où il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaisseaux, qui vont d'Espagne au Mexique. Je ne croy pas que ce soit *Vera Cruz* la Vieille dite simplement *Vera Cruz* que les Espagnols avoient abandonné dés l'an 1519. à cause de la difficulté, & de l'incommodité de son port.

Matelots

Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce costé-là. Mais aussi-tost que ce Cavalier reconnut que c'estoit un vaisseau amy il retourne leur crier à *Estribor* *, & mettanr pied à terre, il court, & leur fait signe de passer à l'autre bord, ou qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi-tost à gauche. Toutefois quelle diligence qu'il fist il donna contre un écuëil. Si bien que les Matelots qui croyoient que le vaisseau fust entre-ouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirerent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que plusieurs tonneaux qui en estoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute esperance de se tirer de peril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du General avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuïr. Soto se posseda fort bien en cette occasion. Car malgré les prieres de ses gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par son exemple les uns à travailler; & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit décendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'armée en ressentit beaucoup de joye, & il n'y eut que

* A gauche.

ceux qui s'estoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le peril.

CHAPITRE VIII.

Combat de deux navires.

DIx jours avant que le General abordast au port de Cuba, Diego Perez y estoit arrivé avec un navire équippé de toutes choses. Perez estoit de Seville, & alloit trafiquer aux Isles du nouveau monde. On ne sçait pas bien quelle estoit sa qualité, on sçait seulement qu'en toutes ses actions il agissoit avec tant d'honneur; que de sa conduite seule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame tres-noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il estoit dans ce port, lors qu'il y arriva un Corsaire François qui avoit un tres-bon navire, & qui estoit fort brave de sa personne. Mais comme l'Espagnol avoit aussi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plûtôt reconnu qu'ils estoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquerent & combattirent jusqu'à ce que la nuit les separast. Aprés quoy ils s'envoyerent faire compliment avec des presens de vin & de fruit, & se donnerent parole que la nuit il y auroit

tréve & que mesme on ne tireroit point de canon de part ny d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ny de courage à se battre avec du canon. Qu'il estoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée : & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépoüilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole ; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laisserent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les separerent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, aprés ils s'envoyerent visiter, ils se firent des presens, & s'offrirent des remedes pour les blessez.

Durant cette nuit, Perez écrivit aux habitans de saint Jacques, qu'il falloit purger leur mer d'un Corsaire aussi redoutable que celuy qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en considetation des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de luy promettre, que s'il avoit du pire, ils luy rendroient à luy ou à ses heritiers la valeur de son navire. Que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemy. Qu'il leur demandoit cette gra-

ce, parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possedoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de Saint Jacques * reconnut tres-mal la volonté de Perez. Car bien loin de luy rien accorder, elle fit réponse qu'il pouvoit faire ce qu'il luy plairoit, & qu'elle ne luy garantissoit aucune chose. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit son esperance en sa propre valeur, & resolut de combatre également & pour son honneur & pour sa fortune.

Dans cette vûë dés que le troisiéme jour parut, Perez s'apresta pour le combat, & attaqua son ennemy avec autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçût de son costé l'Espagnol avec assûrance, & il ne songea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plûtôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque chose, le reste de ce qu'ils possedoient n'étoit pas considerable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne se separent que pour reprendre haleine. Ils rentrent aprés au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un sur l'autre. La nuit enfin les se-

* Ville autrefois la Capitale de l'Isle de Cuba.

pare, chacun se retire avec ses blessez & ses morts, & ils s'envoyent visiter à la maniere accoustumée. Une conduite si extraordinaire estonna la ville de voir que deux personnes qui cherchoient fortune, s'opiniâtrassent avec tant de courage à se vouloir oster la vie, sans qu'ils y fussent obligez par devoir, ny par esperance d'estre recompensez de leurs Roys; puisque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatriéme jour, lors que Perez & le Corsaire se furent saluëz de quelques volées de canon, ils continuerent leur combat, & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs blessez. Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut que la nuit qui les separast; puis ils s'envoyerent faire civilité, & se regalerent de divers presens. Mais comme Perez eut remarqué de la foiblesse en son ennemy, il le fit prier que leur combat se continuast la premiere fois, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eust remporté la victoire. Et pour l'y engager il le défia à la maniere de la guerre: ajoustant qu'aprés le courage qu'avoit fait paroître celuy qu'il avoit à combattre, il esperoit qu'il accepteroit volontiers le defi. Le Capitaine François répondit, qu'il le recevoit de tout son cœur; & qu'au jour assigné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il supplia

mesme Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain, & de ne le point tromper par un defi artificieux ; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoise. Neanmoins lors qu'il connut que le temps estoit propre pour échapper, il fit secrettement lever l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles oüirent quelque bruit. Mais dans la pensée que leur ennemy se preparoit au combat, elles ne donnerent point l'alarme ; & lors que le jour parut, ils furent surpris de voir qu'il s'étoit sauvé. Perez affligé de cette fuite, parce qu'il croyoit que la victoire luy estoit asseurée, prit dans Saint Jacques ce qu'il luy falloit, & poursuivit le Corsaire. Mais il estoit dejà loin, & aprés tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat, puis que le succez en estoit incertain pour luy.

Certes le procedé de ces Capitaines est digne d'estre remarqué. Ils s'attaquoient en veritables ennemis, & toutefois il sembloit qu'aprés le combat, ils s'aimassent en freres. Ils n'avoienr l'un pour l'autre que du respect, & de la bonté ; Et ils donnoient d'illustres marques que leur civilité ne le cedoit point à leur courage ; & que soit en paix ou en guerre, ils estoient également genereux.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Soto à Cuba.

Lors que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroistre les vaisseaux du General, ils craignirent que ce ne fust le Corsaire qui retournast avec d'autres pour saccager leur ville. Ce qui les porta comme il a esté dit, à faire échoüer s'il se pouvoit, Ferdinand de Soto : mais lors qu'ils le reconnurent, ils changerent de dessein, & il aborda heureusement. Le peuple court au devant de luy, & promet de luy obeïr, luy témoigne son affection par de frequens cris de joye. Ils luy demandent ensuite pardon de leur méprise, causée par le combat, dont ils avoient esté les spectateurs. Toutefois comme ils ne luy parlerent point de leur conduite envers Perez ; & que le General en fut secrettement informé, il les blâma de leur ingratitude. Il leur representa que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur service. Que la victoire ayant balancé quatre jours entre luy & son ennemy, il leur eut esté aisé avec une barque de trente hommes de le rendre maistre de ce Corsaire. Que la crainte qui les avoit

empéchés de se declarer estoit mal fondée : parce que si le François eust esté victorieux, il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme, qui combattoit pour leurs interests, & qu'enfin on ne pouvoit assez tost, ny avec trop d'ardeur, secourir ceux de son party, ny se défaire de ses ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchez de ces paroles promirent qu'à l'avenir, leur conduite seroit plus sage & plus genereuse, & continuerent à se réjouir. Mais ce qui redoubla leur joye, fut l'arrivée de leur Evêque, Ferdinand de Moça qui pensa faire naufrage au port. Comme il desiroit passer du vaisseau en la chaloupe, il tomba dans la mer, à cause que la chaloupe s'éloigna du navire. Neanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux, fut que revenant au dessus de l'eau, il donna de la teste contre la barque : mais les Matelots se jetterent dans la mer, & le sauverent. La perte de ce Prelat eut esté sensible. Il passoit dans l'Ordre de saint Dominique, dont il estoit, pour un homme d'un merite extraordinaire. Si bien que le peuple de Cuba, qui s'estimoit heureux d'avoir pour Evêque un grand personage, & pour Gouverneur un Capitaine renommé, ce ne fut par toute la ville durant quelques jours que jeux, danses,

festins, & masquarades. Il y eut mesme des courses de bagues, où l'on voyoit une quantité de chevaux, de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajoustez qu'afin de rendre la réjoüissance plus celebre, on distribua divers prix à ceux qui se signalerent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de soye ; & au contraire on railloit ceux qui n'avoient ny l'adresse, ny le courage de se rendre dignes d'estime. Ces recompenses d'honneur obligerent plusieurs Cavaliers de l'armée qui estoient adroits, de se mesler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la feste, & donna à toute la ville un plaisir particulier.

CHAPITRE X.

Desespoir de quelques Habitans de Cuba.

LEs Soldats vivans en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de se rendre de bons offices les uns aux autres, ils firent durer leur réjoüissance prés de trois mois. Cependant le Gouverneur visita toutes les Places de l'Isle ; Il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ses Lieutenans,& acheta des chevaux pour son entreprise. Les principaux Officiers firent la mesme chose ; de sorte

que cela l'obligea à leur distribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Isle à luy faire present de quelques chevaux : car ils en nourrissoient avec grand soin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il se trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres jusqu'à cinquante & soixante ; parce qu'alors l'Isle estoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plûpart se pendirent un peu aprés l'arrivée de Soto. Voicy la cause de leur desespoir. Comme les peuples de Cuba sont naturellement paresseux, & que la terre du pays rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand'-peine à la cultiver. Ils semoient seulement un peu de gros millet qu'ils recueilloient chaque année pour les necessités de la vie. Si bien que ces pauvres Indiens se bornant à ce que la nature demande pour sa subsistance, & comme l'or n'est point necessaire à la vie, ils ne l'estimoient point, & ne pouvoient souffrir que les Espagnols les contraignissent de le tirer des lieux, où il se trouvoit. Ainsi, afin de n'estre plus obligez à faire une chose à quoy ils avoient tant d'aversion, ils se pendirent presque tous ; & on trouva au matin dans un seul village cinquante familles qui s'estoient desesperées de la sorte. Les Espagnols effrayés de l'horreur de ce spectacle, tâchoient à dé-

tourner le reste des Barbares d'une si cruelle resolution*, mais ce fut inutilement. Car la plûpart de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le mesme genre de mort : & de là vient que l'on achete aujourd'huy fort cher les Negres qu'on mene aux mines.

CHAPITRE XI.

Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.

POur revenir à Soto, aprés qu'il eust envoyé des troupes par mer sous la conduite d'un § de ses Capitaines ; afin de rebastir la Ville des Havanes, que les Corsaires François avoient saccagée, il pourveut à ce qu'il falloit pour la conqueste de la Floride, & fut secondé dans cette entreprise par Vasco Por-

---

* Un autre historien raporte une action fort industrieuse, dont se servit un Espagnol Intendant de Vasco Porcallo, pour détourner quelques uns de ces Indiens de Cuba de se pendre. Il prit une corde à la main, & les alla trouver dans le lieu, où il savoit, qu'ils se devoient assembler pour cette expedition. leur disant qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la resolution, qu'ils avoient prise. & ils revinrent avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Ce qui fait voir combien ils haïssoient les Espagnols.

§ Mateo Azeituno.

callo de Figueroa, dont je vais parler. Porcallo estoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance, du bien & de la valeur. Il avoit long-temps porté les armes, & souffert de grandes fatigues en Europe, & en Amerique: si bien qu'estant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle de Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto estoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il luy alla rendre visite, il s'y arresta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques preparatifs pour la Floride; il fut tenté malgré son àge, de reprendre les armes. Il s'offrit donc luy & toutes ses richesses au General, qui le reçût avec joye, & loüa sa resolution. De sorte que pour reconnoistre avec honneur l'offre que ce Capitaine luy avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant general en la place de Nugno Tovar, qui sans son aveu s'estoit marié à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo; & cela servit extrémement. Car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vingts chevaux, trente pour son service particulier, & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain, de chair salée, & d'autres choses;

choses ; & encourageoit par son exemple plusieurs Espagnols qui demeuroient dans l'Isle à suivre le General, qui aprés avoir mis ordre à ses affaires, prit en diligence la route des Havanes.

CHAPITRE XII.

Soto arrive aux Havanes.

SUr la fin d'Août de l'année mille cinq cens trente-huit, le General partit de Saint Jacques, accompagné de cinquante chevaux pour se rendre aux Havanes ; & commanda au reste de sa cavalerie, qui estoit de trois cens hommes, de le suivre, & de se partager par petits escadrons de cinquante hommes chacun, avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre ; afin qu'étant en petit nombre ils trouvassent mieux ce qu'il leur seroit necessaire. Mais il voulut que l'Infanterie & sa maison allasse le long de la côte aux Havanes ; où aussi-tôt qu'il fut arrivé, & qu'il eust vû la desolation de la Ville, il fit des largesses aux habitans pour reparer leurs maisons & leurs Eglises, que les Pirates avoient ruinees. Il ordonna ensuite à Juan d'Aniasco fort experimenté dans la naviga-

tion, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoiſtre les Rivieres & les hommes. Aniaſco obeït ; & aprés avoir couru deux mois pluſieurs endroits de la côte, il retourna avec une exacte relation des choſes qu'il avoit vûës, & amena avec luy deux hommes du pays. Soto ſatisfait de ſa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniaſco reprend ſa route, viſite la côte, & remarque les lieux où l'on pourroit prendre terre. Mais dans cette ſeconde courſe, d'où il revint avec deux autres Indiens : il arriva que luy & ſes compagnons qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Iſle deſerte, furent deux mois avant que de ſe pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiſeaux qu'ils tuerent à coups de groſſes coquilles. Enſuite ils coururent ſur mer de ſi grands perils, que lors qu'ils aborderent aux Havanes, ils furent au ſortir de leurs vaiſſeaux à genoux juſqu'à l'Egliſe ; où aprés avoir remercié Dieu de les avoir tirés de danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils euſſent tous fait naufrage.

Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à ſon entrepriſe, eut nouvelle que Mendoça Vice-Roy de Mexique, levoit des troupes pour la conqueſte de la Floride.

Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causast des differens, il resolut de luy communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers Mendoça, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pust troubler dans la conqueste qu'il meditoit. Et le Vice-Roy répondit, que Soto pouvoit en toute asseurance continuer son voyage. Qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote. Que la Floride estoit un vaste pays. Que chacun y trouveroit de quoy satisfaire son ambition. Que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto, il souhaitoit que la fortune luy donnast lieu de luy rendre service, & qu'il n'épargneroit pour cela ny ses biens, ny le pouvoir que luy donnoit la qualité de Vice-Roy. Le General content de cette réponse remercia Mendoça de sa bonne volonté.

En ce temps-là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes, y estoient arrivez; & avoient fait un peu plus de deux cens lieuës, qui est la distance d'une de ces villes à l'autre. Soto alors voyant que sa Cavalerie & son Infanterie estoient jointes, & que la saison de se mettre en mer approchoit; il laissa pour commander en son absence, Isabelle de Bovadilla sa fem-

me, & luy donna pour conseil Juan de Rochas. Il establit aussi dans la Ville de Saint Jacques Francisco Gusman ; car ces deux Gentils-hommes commandoient dans le pays avant sa venuë, & sur le rapport qu'on luy avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au mesme temps un beau navire, qui estoit abordé aux Havanes, & avoit servit d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. * Ce vaisseau s'appelloit Sainte Anne ; & estoit si grand qu'il porta quatre vingts chevaux en Floride.

CHAPITRE XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.

DUrant que le General attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui estoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes ; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port ; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Espagne, ils estoient convenus qu'ils partageroient

* C'est l'une des plus grandes Rivieres de l'Amerique Meridionale.

leur bonne & leur mauvaiſe fortune. La reſolution de Soto lors qu'il ſortit du Perou, eſtoit d'y retourner, pour y joüir des recompenſes que ſes ſervices avoient meritées dans la conqueſte de ce Royaume. Comme depuis il changea de reſolution ; Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amaſſa beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries. Il ſe fit auſſi payer de quelques dettes que Soto luy avoit laiſſées à recevoir : & aprés s'eſtre enrichy, il prit la route d'Eſpagne. Mais ſur la nouvelle qu'il eut à nombre *Dedios*, que Soto ſe preparoit pour la conqueſte de la Floride, il tâcha de paſſer outre ; de peur d'eſtre contraint de partager avec luy, & que ſous couleur de ſon entrepriſe, Soto ne s'emparaſt de ſes richeſſes, ou du moins d'une partie.

Auſſi-toſt que Ponce fut au port, le General luy envoya faire compliment, & luy offrir ce qui dépendoit de luy. Il alla enſuite pour l'obliger de venir ſe rafraîchir à terre, & aprés s'eſtre entretenu avec beaucoup de civilité ; Ponce luy dit qu'il ſe trouvoit ſi mal de la tempeſte, qu'il manquoit de force pour ſortir de ſon vaiſſeau ; & que dés qu'il ſe ſeroit un peu fortifie, il l'iroit remercier des offres obligeantes qu'il luy avoit faites. Soto par complaiſance ne le preſſa point. Mais comme

il se défioit de quelque chose il voulu l'éprouver. Cependant Ponce qui ne consultoit que son avarice, & qui ne se fioit pas aussi à la foy du General, ne songea qu'à luy oster inconsiderement la connoissance des richesses qu'il raportoit du Perou. Il commanda donc, que sur le minuit on tirast de son navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portast en la maison d'un de ses amis; ou qu'on les enterrast prés de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, sans que Soto en eut connoissance. Toutefois cela ne reüissit pas; car ceux qui observoient les gens de Ponce, appercevant venir un vaisseau, se cacherent en diligence & sans bruit. Mais lors qu'ils virent que le tresor estoit debarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnent dessus, les mettent en fuite, se rendent maîtres du butin, & le portent au General, qui ordonna que l'on ne divulgast rien jusqu'à ce qu'on vist de quelle maniere se gouverneroit Ponce qui s'estoit defié de luy.

Le lendemain, Ponce qui dissimuloit la tristesse qu'il ressentoit d'avoir perdu son tresor, vint descendre au logis du General, où ils eurent un long entretien, tant des choses presentes que des passées. Mais comme la

conversation tomba sur le malheur arrivé la nuit precedente, Soto se plaignit à Ponce de ce qu'il s'estoit méfié de luy; & pour montrer la justice de ses plaintes, il fit apporter les pierreries, & les luy remit, l'asseurant en mesme temps que s'il en manquoit quelqu'une, il la feroit rendre; afin qu'il connust que ne touchant point aux biens de la societé, sa conduite estoit fort differente de la sienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permission de conquerir la Floride, estoit dans la vüe de partager avec luy tout le bien qui luy en pourroit revenir. Qu'il en avoit fait sa declaration en presence de gens d'honneur; & que neanmoins il dépendoit de luy de s'embarquer pour la Floride. Que mesme s'il le souhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on luy avoit accordez, & qu'il luy auroit obligation de l'avertir des choses qu'il trouveroit bon qu'il fist pour leurs interests communs. Qu'en un mot il rencontreroit en luy toute la fidelité que l'on doit attendre d'une personne genereuse.

Ponce plein de confusion du procedé qu'il avoit tenu, & encore plus surpris de la maniere dont on luy venoit de parler, supplia le General de luy pardonner sa faute, & de continuer à l'aymer. Il le conjura aussi de trouver bon que chacun d'eux poursuivist son

voyage, & de renouveller leur societé, mettant pour cela entre les mains d'Isabelle de Bovadilla, dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le General se pouvoit servir pour l'avantage de la societé. Cette façon d'agir sembla si honneste qu'on luy accorda ce qu'il demandoit. Ensuite comme le temps parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui sans compter les Matelots, portoient mille hommes tous gens bien faits, & bien équipez. De sorte qu'il ne s'estoit point vû jusqu'alors pour les Indes, un armemement ny si grand, ny si leste. Il se mirent en mer le douziéme de May de l'année mil cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je diray ce que faisoit Ponce dans le port. Ce Capitaine sous pretexte de se rafraichir, & d'attendre un temps favorable pour retourner en Espagne, demeura aux Havanes aprés le depart du General. Et huit jours ensuite, il presenta une requeste à Rochas, qui estoit le Juge du lieu, par laquelle il exposoit que sans rien devoir à Soto, & seulement dans la crainte qu'il ne s'emparast de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donne à sa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on luy fist rendre cette somme,

ou qu'il proteſtoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeſte ſignifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & ſon mary, ſuivant le contract de ſocieté qu'ils avoient fait enſemble. Que Ponce devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arreſtaſt juſqu'à ce qu'on euſt verifié les comptes qu'elle s'offroit au plûtoſt de produire. Ponce qui en effet eſtoit debiteur d'une grande ſomme à la ſocieté, ſurpris de cette réponſe mit à la voile, ſi bien qu'on ne puſt l'attrapper; Et comme il s'eſtoit embarraſſé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pouſſer cette affaire. Voila comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confuſion.

Fin du premier Livre de la Floride.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premieres Provinces.

CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.

SOTO ayant esté dix-neuf jours en mer, à cause qu'il n'avoit pas eu le temps favorable ; ne découvrit la Floride qu' à la fin de May, & vint moüiller en une trés-bonne baye *, que l'on appella du Saint Esprit. Mais comme il estoit fort tard, on ne debarqua point, & le lendemain on

---

* M Samson appelle cette baye la riviere du S. Esprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle cy.

envoya les esquifs à terre. Ils revinrent avec des raisins sauvages, qui estoient encore tout verts. Car les Indiens qui les estiment peu, ne prennent nul soin de les cultiver ; & ne laissent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils sont meurs. Le General reçût ce fruit avec joye, parce qu'il estoit semblable aux raisins d'Espagne : & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ny dans le Perou. De sorte que jugeant par là de l'excellence du Terroir de la Floride ; il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre possession au nom de l'Empereur. Ils debarquerent incontinent, & aprés avoir marché tout le jour, ils se reposerent la nuit, à cause de la fatigue qu'ils avoient euë. Mais le matin les Indiens qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à la mer. Porcallo pour les soustenir, sortit à la teste de quelques troupes : & d'abord il eut taillé les ennemis en pieces, sans le desordre de ses soldats, dont quelques-uns furent blessez, à cause de leur peu d'experience. Neanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna sur les Barbares qu'il poursuivit chaudement. Et aprés leur avoir donné la chasse, il retourna au camp où son cheval mourut aussi-tost d'un coup de fléche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En mesme temps le General fit debarquer ; & aprés neuf jours de rafraîchissement, il laissa ses ordres pour la garde des vaisseaux ; & marcha environ deux lieuës dans le pays, jusqu'à la Capitale d'Hirriga*, qui porte le nom de la contrée & de son Seigneut ; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique, s'appellent ordinairement du mesme nom. Lors que le General se fut donc ainsi avancé, le Cacique, qui estoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Espagnols, à cause qu'auparavant ils luy avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger sa mere par les chiens : & d'ailleurs allarmé de la venuë de tant de monde abandonna la place, & se retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire sortir, quelque favorable traittement qu'on luy fit esperer. Car tout en colere contre ceux qu'on luy envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrestiens ; il disoit que bien loin d'avoir communication avec eux, son honneur ne luy permettoit pas mesme d'en oüir parler. Que c'estoient des lasches & des perfides. Que le plus grand plaisir qu'on luy pust faire, estoit de luy apporter leurs testes, & qu'il ne pourroit jamais assez reconnoistre une si grande faveur.

* Ou Hirrihigua.

Tant

Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offensez. Mais afin que l'on connoisse mieux jusqu'où le Cacique portoit son ressentiment ; je raconteray les cruautez qu'il exerça sur quatre Espagnols.

Il y avoit quelque temps que Narbaez estoit party de la Province d'Hirriga ; lors qu'un de ses vaisseaux qui estoit demeuré derriere, & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averty, resolut de prendre ceux qui estoient dans le vaisseau, & leur envoya dire que leur Capitaine en partant luy avoit ordonné les choses qu'ils devoient faire, si par hazard ils mouïlloient au port. Il leur montra aussi quelques feüilles de papier blanc, avec des lettres qu'il avoit reçuës de Narbaez, tandis qu'il estoit bien avec luy. Mais cela fut inutile ; car ils se tinrent toûjours sur leur garde, sans vouloir prendre terre, jusqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ostages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse reüssit, & autant d'Espagnols entrerent dans le basteau où estoient les Indiens qui amenoient les ostages. Le Cacique qui les apperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre ; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne decouvrissent son

dessein, & ne luy échapassent. Comme ils furent débarquez, & que les ostages connûrent que leurs ennemis estoient au pouvoir de leur Seigneur; Ils se jetterent dans la mer suivant l'ordre qu'ils en avoient; & nageant entre deux eaux ils se sauverent. Cependant les Espagnols qui voient qu'ils ont malheureusement sacrifié leurs compagnons, levent l'ancre; & de crainte de quelque autre malheur, ils fuient à toutes voiles.

CHAPITRE II.

Mort de trois Espagnols, & les tourmens que souffrit Juan Ortis.

HIrriga gardoit avec soin les prisonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feste qu'il devoit celebrer dans peu de jours, selon la coustume du pays. Le temps de la ceremonie arrive, il commanda que l'on fit venir en public les Espagnols tout nuds; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extremité de la place à l'autre, on les tirast de temps en temps à coups de fleches; afin que leur mort fust plus lente, leurs tourmens plus sensibles, & la rejoüissance plus celebre & de plus longue durée. On obeït

aussi-tôt, & le Cacique qui assistoit au spectacle, vit avec plaisir trois de ces Espagnols courir de costé & d'autre, & chercher inutilement à se sauver de la mort. Pour le quatriéme qui s'apppelloit Juan Ortis, comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans, & qu'il estoit bien fait de sa personne, la femme & les filles du Cacique s'interresserent en sa faveur. Elles dirent que son âge estoit digne de pitié, qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de sa nation; & qu'ainsi n'ayant commis aucun crime digne de mort, il falloit seulement le tenir esclave. Le Cacique y consentit: Mais cette grace ne servit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau, il mangeoit & dormoit-tres peu, & estoit accablé de tant de coups, que s'il n'eust esté retenu par la crainte de Dieu, Il se fust tué luy-mesme. Ajoustez que les Barbares redoubloient ses peines aux réjoüissances publiques, & l'obligeoient de courir tout nud dans une grande place où ils estoient avec leurs arcs prests à le percer, en cas qu'il parust vouloir prendre quelque relasche. Il commençoit à courir avec le Soleil, & ne finissoit qu'à la nuit; & mesme durant le diner du Cacique, on ne souffroit pas qu'il interrompist sa course. De sorte qu'à la fin de la journée, il estoit dans un

estat pitoyable ; estendu par terre, plus mort que vif. La femme & les filles d'Hirriga touchées de compassion luy jettoient alors quelque habit,& le secouroient si à propos qu'elles l'empeschoient de mourir. Mais leur pitié luy estoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du Cacique, qui enragé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de feste que l'on allumast un feu au milieu de la place ; que l'on posast sur le brasier un boucant *, & que l'on mit son esclave dessus afin de le brusler vif. Cet ordre fut promptement executé, & Ortis demeura étendu sur ce gril, jusqu'à ce que les Dames attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurent le Cacique de ne pas pousser sa vangeance plus loin, elles blasment sa cruauté, & enlevent le pauvre Ortis à demy-bruslé. Car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'estant crevées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles, le font porter dans leur maison ; où elles le traittent avec des herbes, dont les Indiens se servent dans leurs maux, n'ayant ny Chirurgiens, ny Medecins. Enfin

* Espece de gril.

au bout de quelque jour, Ortis guerit de ses blessures, & il ne luy en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjoüi de le voir en estat de souffrir, afin de faire durer sa vangence plus long-temps, inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement, & se delivrer de l'importunité de ses filles. Il luy ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps estoient au milieu d'une forest * dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'estoient point attachez : mais arrestez seulement par le poids de quelques pierres, ou de quelques pieces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient : Le Cacique commanda à Ortis sur peine d'estre brusle vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent, & il luy donna quatre dards pour se deffendre contre toutes sortes de bestes farouches. Ce pauvre Espagnol reçût avec joye cet ordre dans l'esperance de mener une vie un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en va donc dans la forest, où il s'acquittoit exactement de sa commission, & sur tout la nuit ; parce qu'alors il y avoit

* Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forest, étoit particuliere aux peuples de la Province d'Hirriga.

plus à craindre. Cependant il arriva qu'une fois comme il estoit abbattu de fatigues, & qu'il s'estoit laissé surmonter par le sommeil, un lion découvrit un cercueil & en tira un enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la cheute des planches, court, s'approche du cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crainte & de douleur, il va chercher le lion, ou pour mourir en le combattant, ou pour luy faire lascher sa proye. Il sçavoit que dès la pointe du jour, les sujets d'Hirriga viendroient visiter les cercueils ; & que s'ils n'y rencontroient l'enfant, il seroit cruellement bruslé. De sorte que l'aprehension l'obligeant de courir çà & là, il se trouva dans un grand chemin au milieu de la forest, & oüit un bruit comme d'un chien qui rongeoit un os. Il preste l'oreil, & dans la pensée que c'étoit le lion, il se coule à travers des broussailles, & à la faveur de la Lune il le voit qui devoroit sa proye. Il prend donc courage, & luy lance un de ses dards : mais parce qu'il ne l'oüit pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & demeura jusqu'au jour pour en estre éclaircy, priant Dieu avec larmes de ne le point abandonner dans son malheur.

CHAPITRE III.

Ortis se sauve.

SI-tost que le jour commença à paroistre ; Ortis trouva le Lion tué, & tout transporté de joye, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate, & sans luy arracher le dard qui le perçoit, le traine à Hirriga. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce pays-là, ou toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Affrique, Ortis fut honoré de toute la ville, & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave, & d'étouffer son ressentiment, à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance ; & durant quelques jours il traitta Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçûës laissent toûjours quelque reste de haine : toutes les fois qu'il se souvenoit des indignitez que les Espagnols luy avoient faites, il ne songeoit qu'a se vanger de cette nation en la personne d'Ortis ; & sa colere qui sembloit comme esteinte, se rallumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succom-

bant au desir de vangeance qui le possedoit, il declara à sa femme & à ses filles, que puisque la vüë de son esclave rappelloit en son esprit l'affront qu'il avoit reçû; il vouloit à la premiere feste le faire tuer à coups de fléches, & que sur peine d'encourir son indignation, elles ne le sollicitassent plus en sa faveur. Qu'il estoit vray qu'il avoit montré un peu de courage; mais que cela n'estoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommoderent à son humeur, & luy témoignerent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion: & dont la presence ne servoit qu'à renouveler les déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resoluë de sauver Ortis, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demy-mort, elle luy dit qu'il ne devoit desesperer de rien. Qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir. Que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un Indien en qui elle se fioit. Que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain Pont, à deux lieuës de la Ville. Que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit, l'Indien reviendroit sur ses pas, avant qu'il fut jour; afin que le Cacique n'eust connoissance d'au-

cune chose, & ne pust raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajousta qu'à six lieuës, au de là du pont, il rencontreroit une Ville *, dont le Seigneur appellé Mucoço la consideroit, & souhaitoit mesme de l'épouser. Qu'il luy diroit qu'elle l'envoyoit se jetter entre ses bras, étant assûré qu'à sa consideration il seroit protegé de Mucoço. Qu'au reste il implorast le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son costé, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jette à ses pieds, & luy rend tres-humblement graces des bontez qu'elle avoit euës pour luy. Il s'apprelle pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec luy. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Aprés il le remercia, il luy fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoço.

CHAPITRE IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

Ortis arriva avant jour prés de la Ville de Mucoço. Neanmoins de crainte d'ac-

* Province de Mucoço.

cident il n'osa entrer que le Soleil ne parust. Deux Indiens qui l'avoient découvert, sortirent alors & se mirent en estat de le tirer. Il s'appresta aussi pour se deffendre ; car l'honneur d'estre favorisé d'une belle & genereuse Dame, luy donnant de la hardiesse, l'obligea de dire qu'il estoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoço. Les Indiens le joignirent au mesme temps, & s'en retournerent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un esclave d'Hirriga luy apportoit des nouvelles. Mucoço qui sortoit de sa maison, s'avança pour apprendre ce qu'on luy vouloit. Si-tost qu'Ortis l'apperçût, il s'approcha avec respect, & luy dit qu'Hirriga l'avoit resolu de le faire cruellement mourir à la premiere feste. Que les filles n'osoient plus parler en sa faveur, que l'aînée l'avoit porté à se sauver, & luy avoit donné un guide. Qu'elle luy avoit commandé de se presenter à luy de sa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en sa protection, & qu'elle luy en sçauroit beaucoup de gré. Aprés que Mucoço eut favorablement écouté Ortis, il le plaignit & l'embrassant, il luy dit qu'il n'apprehendast rien. Que sur ses terres il meneroit une vie bien differente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la consideration de la belle qui l'envoyoit, il
le

le protegeroit hautement, & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de luy faire tort. Mucoço tint sa parole à Ortis, & le traita beaucoup mieux qu'il n'eust jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour, il demeurast dans sa chambre; mais il acheva de le combler de ses graces, lors qu'il apprit que d'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que son esclave estoit auprés de Mucoço, & il l'envoya demander par un Cacique * leur amy commun. Mais Mucoço répondit, qu'Ortis ayant pris sa maison pour azile, il ne permettroit jamais qu'on l'en tirast; & que la perte d'un homme qu'Hirriga vouloit faire mourir ne luy devoit pas luy estre considerable. Sur cette réponse Hirriga alla trouver Mucoço, mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité, Mucoço luy temoigna qu'il estoit fort mal-honneste de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur, & qu'il seroit le plus lâche de tous les hommes, s'il abandonnoit une personne qui estoit sous sa protection.

Cette réponse broüilla le Cacique avec Mucoço, qui ayma mieux renoncer à ses amours que de violer sa foy; de sorte qu'Ortis

---

* Urribaracuxi.

demeura avec ce Seigneur, qui luy continua sa bienveillance. Il vécut avec luy jusqu'au temps que Soto entra dans la Floride & fut en tout dix annees parmy les Indiens, un an & demy avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celuy dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucoço en effet se gouverna bien envers Ortis; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux ausquels ils sont obligez de garder la foy. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du Cacique les touchera. Son action part veritablement d'une grande ame. Plus on considere la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a resiste, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga; & plus il merite de loüange, d'avoir genereusement sacrifié sa maistresse, & ses amis a son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaist à faire naistre dans des regions barbares, des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent dans des pays où regnent les sciences & la religion.

CHAPITRE V.

Le General envoye demander Ortis.

SOto estant en la Ville d'Hirriga, apprit les avantures d'Ortis, dont il avoit sçu quelque

que chose aux Havanes par un des Indiens qu'Aniasco avoit attrapé, lors qu'il alla découvrir la coste de la Floride : Car ils estoient sujets du Cacique Hirriga. Mais comme celuy qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Espagnols malgré leurs truchemens crurent que ce Barbare asseuroit que son pays abondoit en or, & ils se réjoüissoient d'entendre ce mot d'Orotis, à cause que leur but ne tendoit qu'à chercher l'or de la Floride.

Enfin sur l'asseurance qu'eut le General, qu'Ortis estoit avec Mucoço, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualité de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Mucoço ; & de luy dire que les Espagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que se confiant sur la bonté qu'il avoit euë pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet esclave ; parce qu'il leur estoit tres-necessaire. Qu'en consideration de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entreprissent pour luy. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin aprés les marques de generosité qu'il avoit données, leur plus grande

joye seroit de le reconnoistre & de l'avoir pour amy.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce temps-là Mucoço apprit que les troupes Espagnoles estoient arrivées à Hirriga pour faire la conqueste du pays. Comme il apprehendoit cette armée, il en parla à Ortis ; & luy dit qu'à son sujet il s'estoit broüillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'huy il se presentoit une belle occasion de n'estre pas méconnoissant de cette faveur. Que veritablement, il l'avoit obligé sans esperance ; mais qu'il sembloit que la fortune desirast que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne, fussent reconnus. Qu'ainsi il estoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le General, pour luy offrir son alliance, avec priere de recevoir la contréee sous sa protection. Ortis ravy de cette nouvelle, répondit à Mucoço, qu'il avoit beaucoup de joye de luy pouvoir témoigner sa reconnoissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa generosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'estre fort sensibles au graces que l'on faisoit à leurs gens, le considereroient à present & à l'avenir ; & qu'asseurément il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit euës pour luy. A peine avoit-il parlé,

qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prests pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoço à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'aprés trois lieuës de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols s'alla mettre en teste qu'il ne les devoit pas conduire fidellement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considerations, il quitta sa route; prit la premiere qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire perir. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du pays, ils ne remarquerent point la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chénes de la forest où ils estoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en estat de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout estonné, fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

CHAPITRE VI.

Rencontre d'Ortis & de Gallego.

ORtis allant de Mucoço à Hirriga, entra dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Espagnols, que leur Guide les avoit égarez par malice. De sorte qu'afin de prevenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de luy avoir parlé, il resolut de les suivre avec sa trouppe. Et aprés avoir marché quelque temps, il découvrit Gallego avec ses compagnons dans une grande plaine bordée d'un costé par une épaisse forest. Les Indiens aussi-tost furent d'avis de gagner le bois, à cause qu'on se mettoit au hazard d'estre mal-traité des Chrestiens, si l'on n'en estoit reconnu pour amis, avant que de les joindre. Ortis sans écouter ce conseil, s'imagina que c'estoit assez d'estre Espagnol; & que ceux de sa nation ne le méconnoistroient pas. Cependant comme il estoit vestu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des fléches & un arc à la main, la chose n'alla pas ainsi qu'il se l'estoit figuré. Car au mesme temps que les Espagnols le virent ac-

compagné de ses gens, ils doublerent leurs marches, quitterent leur rang, & sans obeïr à Gallego qui les rappelloit, fondirent sur les Barbares que menoit Ortis, & les pousserent à coups de lances dans les bois. Neanmoins, à cause que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un seul de blessé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faisoit le hardy, estoit demeuré derriere avec Ortis, que Nieto pressoit vigoureusement à coups de lance, qu'il para d'abord de son arc. Toutefois, comme Nieto qui estoit ardent & robuste revenoit à la charge, Ortis craignit de succomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit mesme de son arc le signe de la Croix, afin que l'on reconnust qu'il estoit Chrestien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Espagnol. Il avoit tellement perdu la coustume de parler sa langue depuis qu'il estoit parmy les Indiens qu'il l'avoit oubliée; jusqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il estoit né. La mesme chose m'est arrivée à moy; car n'ayant trouvé dans l'Espagne personne avec qui je puisse converser en ma langue naturelle, qui est celle du Perou j'ay perdu de telle sorte l'usage de la parler, que pour me faire entendre je ne sçaurois dire six, ou sept mots de suite. J'ay pourtant sçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant

de grace, que hormis les Incas qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moy.

Pour retourner à Ortis, aprés que Nieto luy eust oüi prononcer Xibilla, il luy demanda qui il estoit ; & dés qu'il eust répondu Ortis, il le prend par le bras, le jette sur la croupe de son cheval, & le mene tout joyeux à Gallego, qui fit promptement rassembler ses gens qui donnoient la chasse aux Indiens, Ortis entre luy-mesme dans la forest, appelle ses compagnons, & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute asseurance. Mais les uns épouvantez s'enfuirent jusqu'à la Ville de Muçoço, où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit : & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'estoient pas écartez si loin, sortirent l'un aprés l'autre de la forest à la voix d'Ortis. Ils detestoient tous sa mauvaise conduite ; si bien que sans la presence de nos gens ils l'eusse outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon, ils s'emporterent à des injures, qu'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Espagnols qui le blasmerent aussi, & donnerent ordre que l'on eût soin de l'Indien blessé. Cependanr il dépécha un homme au Cacique Muçoço, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

CHAPITRE VII.

Mucoço vient voir le General.

LA nuit étoit déja fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le General surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi-tôt rasseuré par la vûë d'Ortis qu'il receut obligeamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir, parce qu'il estoit accoustumé d'aller nud, Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet estat plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & aprés il dépécha vers le Cacique pour le remercier de luy avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de luy dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il luy faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maistre, le premier des Princes Chrestiens.

Cependant, les Espagnols viennent voir Ortis, l'embrassent, le felicitent sur sa venuë, & passent la nuit en rejoüissance: Ensuite le

General l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride, & de la vie qu'il avoit mené sous les Caciques. Ortis luy dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté, il luy en montra les marques, & l'on vit qu'il sortoit des vers des playes que le feu luy avoit faites; Mais que Mucoço l'avoit traitté honnestement. Que neanmoins il n'avoit osé s'écarter de crainte d'estre tué par les Sujets de ce Cacique; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée, & qu'il sçavoit seulement que plus on avançoit dans le pays, & plus il estoit fertile,

Durant qu'Ortis entretenoit le General, on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'apperceut en effet presque aussi-tost qu'on en eut nouvelle, & on le conduisit au General, qu'il salüa avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'armée, selon la qualité qu'Ortis luy faisoit connoistre que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au General, qui le receut avec beaucoup d'amitié, à cause des bontez qu'il avoit eües pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne luy avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait; parce qu'en qualité de Cacique il y estoit obligé. Qu'il s'etoit seulement consideré en cela; & que mesme il n'avoit envoyé Ortis, que

pour empeſcher que les troupes ne fiſſent du degât ſur les terres. Qu'ainſi ſes ſervices eſtoient peu de choſe. Que neanmoins il ſe réjoüiſſoit que ſa conduite fuſt favorablement interpretée du General, pour lequel il avoit une eſtime toute particuliere. Qu'il le ſupplioit par ce zele & par la grandeur d'ame qui eſt ſi naturelle aux Eſpagnols, de le prendre ſous ſa protection. Que deſlors il reconnoiſſoit Charles-Quint, & Ferdinand de Soto pour ſes Seigneurs legitimes. Qu'eſtant leur vaſſal, il eſtoit recompenſé au de là de ſon merite; & qu'à l'avenir il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines ſurpris du bon ſens de ce Cacique, luy firent beaucoup d'honneur, meſmes des preſens, & à tous ceux de ſa ſuite.

CHAPITRE VIII.

La Mere de Mucoço vient au Camp.

DEux jours aprés l'arrivée de Mucoço, ſa mere qui eſtoit abſente lors qu'il partit de chez luy, & qui n'auroit jamais conſenty qu'il ſe livraſt au pouvoir des Eſpagnols vint trouver Soto. Elle avoit la triſteſſe peinte ſur le viſage, & paroiſſoit ſi fort agitée de

l'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du General, elle le conjura de luy rendre Mucoço ; dans la crainte qu'il ne fust traité comme Hirriga. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extremité, elle estoit preste de mourir pour son fils. Le General la reçût civilement, & luy répondit que bien loin de faire aucun déplaisir à Mucoço, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit mesme qu'à cause d'un fils si genereux, on rendist à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'apprehendast rien, & esperast tout de la generosité des Espagnols. Ces paroles rassûrerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toûjours dans le camp. Mais elle avoit tant de defiance que mangeant a la table du General, elle craignoit que l'on ne luy donnast du poison. De sorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'auparavant Ortis n'en fist l'essay,& ne l'asseurast qu'il n'y avoit nul danger. Ce qui obligea un des Gentils-hommes du General à dire, qu'il s'estonnoit qu'elle eust offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame a qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il estoit vray qu'elle aimoit extrémement la vie ; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnast pour le

conserver. Qu'en cette consideration elle supplioit le General de luy rendre le sujet de toutes ses tendresses. Qu'elle desiroit passionnement de l'emmener avec elle. Qu'en un mot elle ne pouvoit gagner sur son esprit de se fier à la parole des Chrétiens.

Le General luy repartit qu'elle estoit libre de s'en aller ; mais que pour son fils, il trouvoit quelque plaisir à demeurer parmy les Espagnols, dont la pluspart estoient de son âge. Que quand il auroit volonté de s'en retourner, personne ne s'y opposeroit. Qu'enfin il protestoit que son fils auroit plûtôt à s'en loüer qu'à s'en plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp sur cette promesse ; mais auparavant elle pria Ortis de se souvenir que son fils l'avoit obligé, & de luy rendre la pareille dans le danger où elle le laissoit. Le General & toute sa Cour rirent de cette defiance, que Mucoço tourna avec tant d'esprit qu'il contribuast au divertissement, & pour montrer qu'il se fioit aux Espagnols, il fut encore huit jours à entretenir Soto & ses Officiers. Tantost il s'enqueroit de l'Empereur, tantost des Dames, tantost des coustumes & des grands d'Epagne. Aprés ce temps-là, il prit un honneste pretexte pour s'en retourner, & quitta civilement les Espagnols. Mais il les revint voir plusieurs

fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mucoço estoit alors âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un que je ne sçay quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gagnoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

CHAPITRE IX.

Preparatifs pour avancer dans le Pays.

DUrant ces choses le General donnoit ordre à tout. Car apres que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hirriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hirriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçû aucun desplaisir des Espagnols. Que d'ailleurs cela luy acquereroit du credit parmy les Indiens, & augmenteroit son honneur parmy ceux de sa nation. C'est pourquoy lors qu'on faisoit quelques prisonniers,

prisonniers, il les renvoyoit à Hirriga avec des presens. Il luy faisoit dire qu'il souhaitoit passionnement ses bonnes graces, & qu'il luy donneroit satisfaction des outrages qu'on luy avoit faits. Mais le Cacique repondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçüë, ne luy permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de tres-bons effets. Car comme les valets de l'armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats ; il arriva que n'étant pas sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirerent. Cependant nos gens se ralient, & depeschent vers le General qui fit aussi-tost courir des Cavaliers aprés l'ennemy, qu'ils surprirent au bout de deux lieuës dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjoüir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrent de furie dans ce lieu, ils les épouvantent, les mettent en fuite, & prennent femmes & enfans prisonniers. Graiales qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, court se jetter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il estoit déja habillé à l'Indienne ; mais bien-tost apres

ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjoüit extrémement Soto qui voulut sçavoir le detail de cette rencontre ; de sorte que Graiales luy dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols, & n'avoient tiré des fléches que pour les épouvanter. Que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eust esté facile d'en tuer une partie ; mais qu'ils s'estoient contentez de faire un prisonnier. Que bien loin de luy avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rasseurant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le General incontinent fit venir ses prisonniers, & aprés les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du costé des Espagnols ; & que du leur, il les prioit qu'il en fust de mesme à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Qu'il n'estoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le General accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent tres-satisfaits.

A quelque temps de là ces mesmes Indiens attraperent deux Espagnols, ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'e-

stoient adoucis de la sorte, qu'à cause des courtoisies de Soto envers leur Cacique ; & aussi il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les hommes que les faveurs qui sont faites de bonne grace.

CHAPITRE X.

Suite de la découverte.

APrés que Ferdinand de Soto eust esté environ trois semaines à faire ses preparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec soixante lances & autant de fuseliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au mesme temps, & se rendit à Mucoço où il fut reçû avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Espagnols & leur fit bonne chere. Mais le lendemain comme ils estoient prests à marcher ils luy demanderent un guide, & Mucoço leur dit qu'ils estoient trop honnestes gens pour se prevaloir de son amitié, afin de l'obliger à faire une chose contre son honneur. Qu'Urribaracuxi estant son cousin, il seroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener sur ses terres. Que mesme quand ce Cacique ne seroit pas son parent, il ne les

devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traistre envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis qui conduisoit les Espagnols, luy répondit par l'ordre de Gallego, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils luy demandoient seulement un Indien, en qui Urribaracuxi eut creance, afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendast point leur venuë, Que mesme quand il ne voudroit ny paix, ny alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux Mucoço, dont ils consideroient les amis & les parens. Et que pour l'amour de luy ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemy declaré. Mucoço reprit qu'il estoit fort obligé aux Espagnols, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoço extrémement satisfaits du Cacique, & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'environ dix-sept lieuës de la ville de Mucoço. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en estoient fuis dans les bois, les Espagnols depécherent leur guide qui luy offrit leur alliance; mais aprés l'avoir civilement écouté, il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui eſt de vingt-cinq lieuës, depuis Hirriga juſqu'à Hurribaracuxi; on rencontra pluſieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres ſemblables à ceux d'Eſpagne. On paſſa auſſi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au General, & l'avertit que l'Armée pouvoit ſubſiſter deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il eſt bon de dire ce qui ſe paſſoit au Camp.

CHAPITRE XI.

Diſgrace de Porcallo.

SUr la nouvelle qu'Hirriga eſtoit dans un bois proche le Camp, Porcallo reſolut malgré les prieres du General, d'aller prendre ce Cacique. Il ſortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'eſperance de l'amener priſonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averty de cette entrepriſe, envoya dire pluſieurs fois à Porcallo de ne point paſſer outre, à cauſe que les marais & les autres difficultez du chemin qu'il falloit

franchir pour venir à luy, le mettoient à couvert. Qu'il luy donnoit ce conseil, non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on luy avoit fait, de ne point ravager ses terres, ny maltraitter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique apprehendoit, & qu'il ne luy pouvoit échapper. C'est pourquoy il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva prés d'un lieu marescageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picque, & en s'avançant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abbattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à luy, à cause que le marais estoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lors qu'il vit qu'il estoit vaincu sans combat, & mesme sans esperance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colere, faisant reflexion sur les douceurs dont il joüissoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'estoient encore qu'au commencement de leur conqueste. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il estoit, il ne devoit pas s'exposer si legerement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à luy de quitter

l'armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquerir de la reputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'en entretenoit tout seul; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit mesme tout haut, sillabe à sillabe le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il en transposoit aussi quelquesfois les lettres, il disoit Huri Harri Siga Siri Barracoxa Huri, & ajoustoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouys estoient effroyables. Que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient. Que chacun pouvoit travailler pour ses interests particuliers; mais qu'à son égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agité de la sorte arriva au Camp, où aprés avoir demandé à s'en retourner a la Trinité, on luy donna un vaisseau. Mais avant que de s'embarquer il distribua son équipage à quelques soldats qu'il aimoit. Il laissa aux trouppes les vivres avec les munitions qu'il avoit, & voulut que Suarez de Figueroa son fils naturel, qu'il équipa fort bien, accompagnast Soto dans son entreprise. Figuerda obeit avec joye aux ordres de son pere, & ne laissa échapper aucune occasion de donner des marques de son courage. Mais il eut du malheur, les Indiens luy tuerent ses

chevaux & le blesserent, & depuis il marcha à pieds sans vouloir rien recevoir, ny du General, ny de ses Capitaines. Cette maniere d'agir deplût à Soto, qui le pressa plusieurs fois de prendre de luy de quoy se remonter : mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner sur son esprit.

CHAPITRE XII.

Relation de Gallego.

Porcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour suivre le General il abandonna sa maison & son repos. C'est ainsi que dans les affaires d'importance les resolutions qui ne sont pas prises prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien consulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de son bien & de sa reputation. Mais souvent les personnes riches s'imaginent qu'ils ne surpassent pas moins les autres par les qualitez de l'esprit, que par les avantages de la fortune, & persuadez de cette erreur, ils ne prennent conseil de qui que ce soit.

Porcallo estoit à peine party, que la rela-

tion de Gallego arriva. Elle réjoüit le Camp, parce qu'elle faisoit esperer la conqueste de la Floride. Elle marquoit entre autres choses que trois lieuës au de là d'Urribaracuxi, il y avoit un marais fort dangereux. Mais cela ne servit qu'à encourager les Espagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'industrie en partage, pour franchir les obstacles qui se rencontroient dans leurs desseins. Sur cette nouvelle le General fit donc publier que dans trois jours on se tinst prest pour partir, & envoya trente Cavaliers sous la conduite de Silvestre, avertir Gallego qu'il l'alloit suivre. Cependant il laissa une garnison de quarante lances & de quatre-vingts fuseliers dans la ville d'Hirriga; où aprés avoir estably Calderon à la garde des vaisseaux & des munitions, il luy commanda d'entretenir la paix avec ses voisins, de cultiver l'amitié de Mucoço, & de ne point quitter la place sans son ordre. Le General ensuite partit d'Hirriga avec le reste des troupes, il prit la route de Mucoço, & le troisiéme jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averty de sa venuë, sortit au devant de luy, il le reçût avec joye, & luy offrit sa maison. Mais dans la crainte de l'incommoder, le General l'asseura qu'il estoit obligé de passer outre: & aprés luy avoir recommandé

la garnison d'Hirriga, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit euës pour les Espagnols. Mucoço luy baisant les mains avec respect, luy dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel luy estoit le plus sensible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de luy, & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de la, le General continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi, sans faire aucune rencontre digne d'estre ecrite, & il marcha toûjours au Nort d'Est. Neanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si precisement connuë, qu'un jour on ne trouve que j'ay manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'apprendre les hauteurs du pays; mais je n'en ay pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

CHAPITRE XIII

Passage du Marais.

LE General arrivé à Urribaracuxi où Gallegó l'attendoit, apprit que le Cacique

s'en estoit fuy dans les bois ; & aussi-tôt il dépescha vers luy, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre en rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui estoit sur son chemin ; il sçût que le fond des bords n'en estoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Neanmoins on chercha tant qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le General s'estant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisément ; mais parce que le defilé estoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demie lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui inondoient la campagne. Sur cette nouvelle, aprés avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp ; il repasse le marais, & envoye chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui estoient dans un bois fondent sur Soto & sur ses gens, tirent sur eux, & regagnent aussi-tôt la forest. Les Espagnols les repoussoient & en tuoient, ou en prenoient toûjours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis, s'offroient de les guider, & les

faisoient passer au travers des embuscades dés Barbares qui les perçoient a coups de fléches. Cette malice reconnuë, on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouventez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du General en un chemin, où apres avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie estoient séches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous dés bras, & le milieu du trajet cent pieds de long n'estoit pas gayable. Les ennemis en cet endroit avoient dressé un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soûtenu de quelques pieux fichez en terre,& de quelques pieces de bois en travers, avec des maniere de garde-fou.

Au mesme temps que le General vit ce pont,il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui estoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarrassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient a propos pour la commodite du passage. Ils executent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui estoient cachez parmy les roseaux sortent dans de petites nacelles, & tirent sur eux. De sorte que Moron & son camarade se jeterent en bas du pont,

pont, nagerent entre deux eaux, où ils furent legerement blessez, & se sauverent. Neanmoins les Indiens estonnez de la resolution de ces deux hommes, n'oserent plus paroistre; & les Espagnols accommoderent le pont à deux portées de mousquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le General en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de luy envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépesché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une escorte de trente lances, & d'estre de retour le lendemain sur le soir. Car Soto promit de l'attendre, & luy dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de luy. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on luy tenoit prest, & rencontre Lopes Cacho, auquel il ordonne de la part du General de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie d'en choisir quelqu'autre; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec luy au Soleil couchant.

CHAPITRE XIV.

Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.

SIlvestre & Cacho qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposerent resolument à tout ce qu'il leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin estoit beau, & qu'ils ne rencontrerent point d'Indiens. Ensuite, à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de tres-fâcheux chemins, dont ils desesperoient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du pays, ils estoient contraints de marcher au hazard, & de tascher à se souvenir des lieux par où ils estoient passez la premiere fois avec leur General ; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans estre guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baissoient la teste pour sentir la piste. Cacho & son camarade qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il estoit à craindre que le bruit qu'ils fai-

ſoient ne découvriſt les Cavaliers. Le cheval de Silveſtre eſtoit le plus ſeur pour bien conduire, & il avoit de tres-excellentes marques. Il eſtoit bay-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho eſtoit alezan bruſlé avec les extremitez noires: mais il ne valoit pas celuy de Silveſtre, qui aprés avoir reconnu l'action de ſon cheval, le laiſſa aller à ſa fantaiſie. Voilà l'eſtat où eſtoient Silveſtre & Cacho, & cet eſtat ſe peut ſans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainſi toute la nuit ſans tenir aucune route certaine; accablez de travail, de ſommeil, & tourmentez de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux eſtoient d'ailleurs abbattus de fatigues, à cauſe qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient ſans relaſche, & qu'on ne les avoit debridez que pour repaiſtre quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute ſorte de difficultez. Il y avoit de l'un & de l'autre coſté de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils appercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en ſautant à l'entour, faiſoient

tout retentir de leurs cris. On ne sçait s'ils celebroient alors quelque feste, ou si c'estoit un simple regale; mais leurs cris durerent toute la nuit; & empeschérent qu'ils n'entendissent le pas des chevaux, & ne prisse garde à leurs chiens, qui aboïoient plus fort que de coustume. Car s'ils eussent découvert Silvestre & Cacho, ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Aprés que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine, Cacho pria Silvestre, ou de le tuer, ou de le laisser dormir, & luy protesta qu'il ne pouvoit ny passer outre, ny se tenir davantage à cheval. Silvestre luy repliqua brusquement qu'il dormît donc, puisqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de resister une heure au sommeil. Que le passage du marais n'estoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne passoient avant le jour. Cacho sans écouter ce qu'on luy disoit, se laissa tomber à terre comme s'il eut esté mort. Silvestre prit aussi-tost la bride du cheval, & la lance de son compagnon; & en ce moment il se répandit une grande obscurité accompagnée d'une tres-grosse pluye, qui toutefois n'éveilla point Cacho, tant la force du sommeil est grande. La Pluye cessée, le temps s'éclaircit, le jour

parut, & Silvestre fut au desespoir de ne s'estre pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade reposoit, il s'estoit peut-estre endormy luy-mesme à cheval. Car il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoy qu'on luy parlast, & qu'il fust mesme en danger d'estre tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eust vû le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa lance, afin de l'éveiller, & luy dit que pour s'estre trop endormy, il leur estoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop; mais le jour les découvrit, & aussi-tost on n'entend de costé & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens sortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rasseurent par le souvenir du peril où ils venoient d'estre exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvre alors de fleches, mais comme ils vont viste & sont bien armez, ils échapent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant le

bruit que faisoient les Barbares, fut entendu des troupes qui n'estoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelqe chose, il se détâcha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la teste; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire, car encore qu'il connust qu'il estoit mal dans l'esprit de Soto, que ses actions ne seroient pas considerées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois, cela ne le remit point dans les bonnes graces du General, il sembloit au contraire qu'il eust du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que Tovar abandonnast le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensez.

CHAPITRE XV.

Retour de Silvestre.

COmme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols, ils apperçûrent le secours, & se retirerent de crainte d'estre maltraittés. Si bien que Silvestre vint

au Camp où il fut reçû de Moscoso qui ayant apris l'ordre du General, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les escorter. Cependant Silvestre s'arresta environ trois quarts-d'heure à manger un peu de millet & de fromage; car on n'y trouvoit rien autre chose; & lors que tout fust prest il reprit sa route accompagné de son escorte, & emmena avec luy deux mulets chargez de fromage & de biscuit. Cacho qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec Moscoso, qui commanda à ses gens de se tenir prests pour partir. Durant cela, Silvestre & son escorte traverserent le marais, sans que l'ennemy fist mine de les attaquer, & arriverent à deux heures de nuit, où le General les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaisir, & ils se camperent en cette sorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'estrade, un pareil nombre veilloit, & faisoit repaistre les chevaux tout scelez, tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillast, dormist tour à tour, & qu'on ne pust estre surpris de l'ennemy. Si-tôt qu'il fut jour on découvrit la route du General dans le marais *, que l'on traversa avant que les Indiens se rendissent

* C'est que le marais estoit sec en quelques endroits.

maistres du passage. Si une fois ils s'en fussent saisis, les Espagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cause qu'ils eussent esté obligez de combattre dans l'eau jusqu'aux aisselles sans pouvoir se retirer, ny attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort viste, pouvoient à leur fantaisie tirer de prés ou de loin. Neanmoins ils ne se servirent pas de l'occasion, & l'on n'en sçait pas la cause, si ce n'est qu'ils observent des jours heureux pour le combat. Enfin aprés six lieuës de marche, l'escorte trouva Soto dans des valées pleines de millet, si haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extremement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le General reçût Silvestre avec joye, & lors qu'il aprit de luy les maux qu'il avoit soufferts, il le loüa hautement & luy promit de reconnoistre ses services. Il luy dit ensuite qu'il n'estoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus supporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué sur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moscoso avoit passé le marais, sans que l'ennemy si fut opposé, & qu'estant arrivé en trois jours à un autre passage qui estoit de l'autre costé, il avoit mis encore trois

jours à s'en tirer, à cause qu'il estoit long, & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut aussi nouvelle que Moscoso & ses troupes avoient faute de vivres, & il leur envoya du millet, ce qui les réjoüit beaucoup; aprés quoy ils se rendirent dans la Province d'Acuera où estoit le General.

CHAPITRE XVI.

Province d'Acuera.

LA Contrée d'Acuera est au Nord, à l'égard de celle d'Urribaracuxi, dont elle est éloignée d'environ vingt lieuës. Mais comme le Cacique d'Acuera s'en estoit fuï à l'arrivée des troupes dans sa Province, on dépescha vers luy quelques prisonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Espagnols qui estoient vaillans, & qui pourroient ruiner ses terres & ses sujets. Que toutefois jusqu'icy ils n'en estoient point venus à cette extremité, à cause que leur dessein estoit seulement de reduire par la douceur les habitans du pays, à l'obeïssance du Roy d'Espagne leur Maistre. Que pour cela ils desiroient luy parler, & l'instruire de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec les Caciques.

Acuera répondit que les Espagnols estant déja entrez dans le pays, il les connoissoit pour des vagabons, qui vivoient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faisoient aucun déplaisir. Qu'avec une nation si detestable, il ne vouloit ny paix, ny commerce; & quelques braves qu'ils se fissent, ils trouveroient des gens qui le seroient autant qu'eux. Que dés à present, il leur declaroit la guerre, sans toutefois en vouloir venir à une bataille; mais qu'il leur dresseroit tant d'embuscades qu'il les déferoit entierement. Que mesme il avoit commandé qu'on luy apportast chaque semaine deux testes de Chrestiens, moyen seur pour les exterminer d'autant plus facilement qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à l'obeïssance qu'ils souhaitoient qu'on rendist à leur Prince, ils devoient sçavoir qu'il estoit de la derniere bassesse, à des gens libres, de se ranger sous une domination estrangere. Que luy & tous ses sujets perdroient plûtôt la vie que la liberté; & qu'on ne devoit point attendre d'autre réponse d'un Souverain. Qu'ils fortifiassent donc en diligence de sa contrée. Qu'ils estoient des miserables qui se sacrifioient en faveur d'autruy. Qu'ainsi il les estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne vouloit ny voir leurs ordres, ny les souffrir davantage sur ses terres. Le General surpris

de cette fierté, s'efforça de gagner le Cacique; mais inutilement. L'armée sejourna vingt jours dans sa Province, qu'on trouva fort bonne, & l'on y prit des provisions pour passer outre. Durant ce temps-là les Indiens harcelerent si fort les Espagnols, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuassent. Ils leur coupoient d'abord la teste à moins que l'on ne courust promptement sur eux, & la portoient à leur Cacique. Ils estoient en effet tres-animez. Ils deterroient la nuit les Chrestiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & executoient avec tant de courage les ordres de leur Seigneur, qu'ils luy porterent la teste de dix-huit soldats, sans parler de ceux qu'ils firent perir, & qu'ils blesserent à coup de fleches. Pour eux, aprés avoir attaqué ils se sauvoient tres-souvent, si bien que nos gens n'en tuerent qu'environ cinquante.

CHAPITRE XVII.

Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.

L'Armée partit d'Acuera, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques Indiens. Elle prit sa route vers la Province d'Ocaly,

esloignée de vingt lieuës de l'autre, & marcha au Nord-d'Est. Elle traversa entre les deux contrées un desert d'environ douze lieuës de longueur remply de noyers, de pins & d'arbres inconnus en Espagne; mais arrangez avec une si égale distance, qu'ils sembloient plantez à plaisir, si bien qu'ils faisoient une agreable forest.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ny de mauvais pas, que dans les autres contrées. Comme ce pays estoit plus haut & plus esloigné de la coste, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Province en estant plus proches & plus basses; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt trente, tantôt quarante, cinquante, soixante, & quelquefois cent lieuës. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il estoit presque impossible de passer dessus. Les Espagnols en effet se sont rencontrez dans des chemins si fascheux, qu'au mesme temps qu'ils mettoient le pied sur la terre, elle trembloit vingt & trente pas aux environs; toutefois il sembloit qu'un cheval y pust galopper. On n'eust jamais crû que ce n'estoit que de la vase endurcie, & qu'il y eust de l'eau & de la bourbe au dessous. Neanmoins quand le dessus venoit à se rompre, les hommes avec les chevaux enfonçoient, & se noyoient sans ressource,

source, de sorte qu'il y avoit beaucoup à souffrir, lors qu'il falloit passer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Espagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y estoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquerent aussi que plus les contrées estoient loin de la mer, & plus elles estoient peuplées & abondantes en toutes sortes de fruits

Comme les troupes eurent traversé le desert entre les deux Provinces, elles firent sept lieuës. Elles rencontrerent sur leur chemin quelques maisons de çà & de là, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly où le Cacique tenoit sa cour. Mais luy & ses vassaux s'estoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly estoit de six cens maisons, où les Espagnols se logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raisins secs, & autres fruits. Le General au mesme temps envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec luy; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit sortir si-tost, & six jours aprés il vint à l'armée, où quoy qu'il fut bien reçû, & qu'il eut traité alliance, on ne laissa pas de juger qu'il avoit de mauvais desseins, qu'on dissimula de peur de l'effaroucher. Ce

que je vais dire fera connoistre qu'on ne le soupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprés d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords escarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut passer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de plusieurs Espagnols, choisirent un jour pour voir l'endroit où l'on dresseroit ce pont. Comme ils le faisoient tracer, quelque cinq cens Barbares cachez dans des buissons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & se mirent à crier aux Espagnols; lasches voleurs vous souhaitez un pont, mais nous ne vous en bastirons point; & là dessus ils les couvrent de fléches. Ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit estre chastiée. Le Cacique pour s'excuser repondit, qu'aussi-tost que ses sujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Espagnols, ils avoient perdu l'obeïssance. Qu'il n'estoit pas en son pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit sans injustice luy imputer leur faute.

Aux cris que faisoient les Barbares, un Levrier nommé Brutus, qu'un Page du General menoit en laisse, s'estant échapé, il se lança dans l'eau. Les Espagnols se mirent à l'ap-

peller, mais cela l'encourageoit à nager, droit aux Indiens qui luy percerent la teste & les épaules de plus de cinquante fléches. Il passa pourtant à l'autre rive, & tomba mort à la sortie de l'eau. Les Chrestiens en furent sensiblement touchez, parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service, comme je vay raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui sçût leur dessein, & qu'ils estoient des plus remarquables de leur Province, les reçût avec civilité, il leur fit quelques presens, & commanda de les regaler dans une chambre a part. Comme ils eurent bien mangé, & qu'ils ne se virent observez de personne, ils s'enfuïrent avec une telle vistesse, que les Espagnols desesperans de les attraper, ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus, il se met aux trousses des Indiens qui fuyoient à la file, & apres les avoir atteint, il en passe trois sans les attaquer, & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celuy qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant aux autres, lors qu'ils furent prés de luy ; si bien que les tenant tous en un mesme endroit, il se lançoit sur le premier qui

faisoit mine de se relever, & l'arrestoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent qui s'en saisirent, & les remenerent au camp. On les separe aussi-tost, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils répondirent qu'ils ne s'en estoient fuis que dans la creance que ce leur seroit une chose glorieuse parmy ceux de leur Nation, de s'estre ainsi tirez des mains des Chrestiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols estoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frappa de son arc un Espagnol. Qu'ensuite l'Indien se jetta dans l'eau avec les autres Barbares, & que Brutus qui vit cela le poursuivit, s'attacha à luy, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conqueste du nouveau monde les levriers ont fait des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Isle de Porto-Rico, qu'à causede luy les Espagnols donnerent à son maistre la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnust de cinq cens escus d'or, celuy à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendus dans la découverte de la mer pacifique.

CHAPITRE XVIII.

Province de Vitachuco.

SOto qui voyoit que le Cacique demeuroit inutilement au Camp, luy dit qu'il craignoit que s'il y estoit d'avantage, ses vassaux ne se revoltassent tout à fait; ou que croyant qu'on le retinst prisonnier, ils ne s'irritassent de plus en plus. Qu'il le prioit de s'en retourner; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il luy feroit toûjours beaucoup d'honneur. Ocaly répondit qu'il souhaitoit seulement d'aller vers ses sujets, pour les porter à se soûmettre au General, & que s'il ne pouvoit les y obliger, il ne laisseroit pas de revenir témoigner son affection à toute l'Armée. Là-dessus il s'en alla & ne tint aucunes de ses promesses. Ensuite par le moyen d'un Ingenieur de Génes nommé François, les Espagnols firent un pont de poutres avec des madriers * en travers attachés avec des cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas, ils vinrent si bien à bout de leur dessein, que les hommes & les chevaux passerent fort à

* Planches de bois de chénes fort épaisses.

leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le General commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en attraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieuës d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent estoit dépeuplé, mais agreable, uny, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit tres fertile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours, & au troisiéme aprés avoir marché jusqu'à midy, Soto s'avança avec cens Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé qui estoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit prés de deux cens lieuës, & estoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui estoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette estenduë de pays, il en possedoit cinq, le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville, dont il estoit Seigneur, en avoit deux. On ne sçait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés estoient les seuls heritiers. Mais peut-estre que ces parties avoient esté jointes par quelque mariage, & depuis divisées

entre les enfans ; ou que des parens qui estoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils, afin de conserver la memoire de leurs bien-faiteurs. Tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme, & puissant mesme sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La ville d'Ochilé estoit de cinquante maisons fortifiées pour resister à leurs voisins ; car la pluspart des contrées de la Floride, sont toutes ennemis les unes des autres. Le General entra par surprise dans Ochilé, faisant sonner les trompettes & battre les tambours pour estonner les Indiens. Plusieurs en effet tout effrayez d'un bruit si peu attendu, abandonnoient leur demeure dans la pensée de se sauver, & tomboient entre les mains des Espagnols, qui aprés avoir fait quelques prisonniers, attaquerent le logis du Cacique. C'étoit une maison assez belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de six vingt pas de long, sur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & plusieurs chambres à l'entour où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique qui avoit des ennemis sur les bras estoit dans cette maison avec des gens de guerre, ausquels se joignirent promptement la pluspart de ses vassaux, lors qu'ils virent

les Espagnols maistres de leur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous les armes & se mettent en estat de se deffendre, mais inutilement. On avoit déja gagné les portes, & l'on taschoit de les obliger à se rendre, tantost les menaçant de les brusler, & tantost leur promettant de bons traitemens. Neanmoins le Cacique demeura ferme, jusqu'à ce qu'on luy eut amené plusieurs de ses sujets qui avoient esté pris. Ils l'asseurerent qu'il y avoit tant d'Espagnols, qu'il ne devoit pas songer à leur resister. Que jusqu'icy il n'avoient mal-traitté personne, & qu'il feroit prudemment de se fier à leurs promesses. Le Cacique se laissa persuader, & fut reçû civilement de Soto qui le retint, & donna la liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre costé de la ville, une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle seureté pour luy à passer la nuit à Ochilé, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils luy enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui estoient à trois lieuës de là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec luy Ochilé, accompagné de ses domestiques

& de plusieurs soldats Indiens, qui suivoient volontairement sa fortune.

CHAPITRE XIX.

Le Frere d'Ochilé vient au Camp, & envoye vers Vitachuco.

LE lendemain que Soto eut rejoint ses troupes, elles entrerent en bataille dans le pays d'Ochilé, les tambours & les trompettes à leur teste, qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le General pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc sçavoir à ses freres, que les Chrestiens estoient entrés sur leurs terres. Qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples. Que lors qu'on les recevoit, ils ne faisoient nul dégât, & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister, sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à sang, & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit, qu'il remercioit Ochilé de son avis, qu'il desiroit voir & connoistre les Espagnols. Que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cause qu'il souhaitoit de se mettre en estat de paroistre.

Mais qu'il pouvoit toûjours les asseurer de son obeïssance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils luy offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours aprés à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salüa civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut esté depuis long-temps parmy eux. Les Espagnols de leur costé le reçûrent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs interests, & ne souffroient point qu'il se fist le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui estoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on luy avoit envoyez. Ses deux freres à la persuasion de Soto, luy dépécherent d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que luy offroient les Espagnols. Qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pust battre. Qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & estoient les veritables fils du Soleil & de la Lune. Qu'en un mot ils montoient certaines bestes * si vistes qu'on ne leur pouvoit échapper. Qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur

* Ce sont des Chevaux.

qui le mènaçoit, & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchast de la fierté de ses paroles Mais comme l'on ne s'en est pû souvenir, je raporteray seulement la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs envoyez de leurs dire, que leur conduite estoit de jeunes gens, qui n'avoient ny jugement, ny experience. Qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires. Que les Espagnols n'estoient ny les fils du Soleil, ny si vaillans qu'ils se le persuadoient. Que ses freres estoient des lasches de se mettre entre leurs mains. Que depuis qu'ils avoient preferé la servitude à la liberté ils parloient en esclaves, & loüoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris. Qu ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la mesme nation que l'on avoit vûs dans le pays. Que c'estoient tous des traistres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable. Qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoient des contrées habitables, & se maintenoient laschement par le travail d'autruy. Que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur

pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé, & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes. Qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entrassent point sur ses terres ; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais. Qu'ils y periroient tous, & qu'il les feroit cruellement brusler.

Aprés cette réponse, Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il y en venoit tantost deux & tantost quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premieres. Car ce Barbare pensoit estonner nos gens par les differentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois, que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commandroit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marchoient, de se joindre & de les ecraser ; aux vents de déraciner les forests par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux, les herbes, les arbres, & l'air méme, que ny les hommes, ny les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort. Et qu'ainsi les Espagnols serviroient d'exemple a ceux

qui

qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces réveries qui marquoient assez le caractere de Vitachuco, obligerent les Chrestiens à se mocquer de luy. Cependant elles ne laisserent pas de les arrester huit jours dans le pays des deux freres qui les regaloient, & leur témoignoient à l'envy la passion qu'ils avoient de les servir. Mais comme ceux qu'ils avoient envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au General, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui luy disoient, que les troupes s'avançoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine. Qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure il ne s'estoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de merite. Qu'enfin, puis qu'il en estoit persuadé il recevoit avec joye leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de sçavoir combien ils demeureroient sur les ter-

res, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux freres dépécherent promptement au camp pour faire sçavoir cette réponse. Si-tost que le General la sçût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes, ne sejourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Espagnols ne desiroient que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choses en abondance.

CHAPITRE XX.

Arrivée de Vitachuco.

Vitachuco fut content de la réponse du General; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein, il asseuroit qu'il sentoit augmenter en luy le desir de voir les Espagnols. Il commanda donc aux principaux de sa Province, de se tenir prests pour aller au Camp, d'amasser des vivres avec les choses necessaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honnorablement les Chrestiens. Ensuite il partit accompagné de ses freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais apres deux

lieuës de marche il rencontra Soto, qui s'estoit avancé pour le recevoir, & il luy rendit ses civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le supplia aussi de pardonner ce que la passion l'avoit obligé de dire contre les Espagnols. Qu'il avoit esté mal-informé de leur conduite. Qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur estoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offense qu'il avoit commise, il reconnoissoit le General pour son Seigneur, & que ses sujets estoient prests de luy obeïr aveuglement. A ces mots Soto l'embrassa, & luy repartit qu'il ne se souvenoit plus de tout ce qui s'estoit passé. Qu'il ne songeoit qu'à la faveur qu'il luy faisoit de l'aymer, & qu'en reconnoissance de cette grace, il desiroit de luy rendre toutes sortes de services. Le Mestre de camp & les Capitaines vinrent ensuite le salüer, & se rejoüir de sa venuë, & aprés quelques complimens de part & d'autre ; les troupes entrerent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelque deux cens grandes maisons bien fermées, & quelques autres plus petites qui composoient les Faux-bourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les Caciques & le General avec ses gardes, & son train prirent pour eux le logis du Seigneur où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble &

fait bonne chere, les deux freres demanderent permission de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques presens; si bien qu'ils se retirerent tres-satisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Espagnols, afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes; & qu'il pust mieux faire réüssir ce qu'il meditoit contre eux. Ce dessein le préoccupoit tellement qu'il en estoit aveuglé. De sorte qu'au lieu de prendre conseil de ses fidelles amis, il les fuyoit, & ne communiquoit sa pensée qu'à des personnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui se fient trop à eux-mesmes, & qui aussi ne manquent presque jamais de s'attirer la peine que merite leur imprudence.

Enfin, Vitachuco qui ne pouvoit plus resister à la passion de perdre les troupes; assembla cinq jours aprés le départ de ses freres, quatre Indiens qui servoient de truchemens au General. Il leur découvrit qu'il avoit resolu de faire main basse sur les Espagnols, qu'il luy estoit fort facile d'en venir à bout. Qu'ils se reposoient sur son amitié, & ne se defioient point d'aucune chose. Qu'il avoit assemblé plus de dix mille de ses sujets, tous gens de main & d'execution. Et qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la forest voisine, d'entrer dans la ville chargé de bois

& de provisions ; & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, il ne fussent point sur leur garde. Il adjoustoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille. Qu'il prieroit le General de les venir voir. Qu'aprés il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de luy rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une occasion favorable. Que cependant les autres fondroient sur les Espagnols, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ny le temps de se rasseurer, ny de se mettre en estat de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déja reüissi, il continuoit qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les supplices dont il les avoit menacez, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures. Qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisast pour les tourmenter.

Aprés que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de luy dire leur avis, avec deffense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes tres-riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres ; sinon qu'il

les feroit escorter jusques dans leur contrée ; & les combleroit de faveurs. Qu'ils considerassent que les Espagnols les tenoient comme des esclaves. Qu'ils les traisneroient en des regions si éloignées, qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie: Que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le pays. Qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir la liberté ; les biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impost. Qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tyrannie. Qu'enfin, puisque ses desseins ne regardoient que la gloire & l'interest des peuples, il les supplioit par tout ce qu'ils avoient de plus cher, de l'ayder de leur conseil.

Les truchemens répondirent, que son entreprise estoit haute & digne d'un grand cœur. Que ses mesures paroissoient bien prises. Qu'infailliblement il ne seroit point trompé dans son esperance. Que le pays luy devroit sa conservation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie. Que dans cette vûë ils luy juroient de ne point divulguer son secret, & d'executer aveuglement ses ordres. Qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réüssir une action si glorieuse, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.

CHAPITRE XXI.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

VItachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-cy esperoient d'estre bientost libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes tres-riches, & Vitachuco s'imaginoit qu'il estoit glorieusement venu à bout de ses desseins. Que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du pays le reconnoistroient pour leur Liberateur. Il pensoit mesme oüir les loüanges qu'on luy devoit donner en faveur d'une action si illustre, & voir les femmes avec les enfans, danser & chanter devant luy selon la coûtume du païs, des chansons, qui publioient sa valeur & l'heureux succez de son entreprise. Enfle de ces vaines imaginations, il fit venir ses Capitaines, non pas pour prendre leur avis sur quoy que ce fust; mais pour leur faire executer ses ordres. Il leur dit qu'il alloit estre couronné d'une gloire immortelle, Que mesme il en joüissoit déjà par avance; mais qu'il dépendoit de leur courage de le combler d'honneur. Qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrestiens, &

d'en faire un carnage tel qu'il se l'estoit imaginé. Ses Capitaines luy repartirent, qu'ils avoient tant de respect pour luy, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils luy obeïroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse, les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens à qui Vitachuco s'étoit découvert, considerant que son entreprise ne pouvoit réüssir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'esperance d'estre recompensez, ils crurent que leur interest particulier les obligeoit de violer leur foy. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel il declarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au General qui assembla aussi-tost son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une negligence apparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut mesme que pour s'asseurer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit resolu de se servir pour prendre le General. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprés du General, lors qu'à la priere de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut toû-

jour à l'erte, pour observer finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout se devoit executer, le Cacique pria Soto de venir voir ses sujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille. Que sa presence les obligeroit à bien faire. Qu'il verroit leur nombre avec leur adresse, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto dissimuloit & feignoit de ne se pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens sous les armes, & que pour rendre la reveuë plus belle, & contribuer à leur satisfaction, il feroit sortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole, afin que les uns & les autres fissent l'exercice, & s'escarmouchassent par plaisir. Vitachuco ne souhaitoit pas qu'on luy fist tant d'honneur, mais sa passion le préoccupoit si fort qu'il consentit à tout. Il se reposoit sur la valeur de ses sujets & croyoit que sans peine il viendroit à bout de son entreprise.

CHAPITRE XXII.

Déroute des Indiens.

LOrs que de part & d'autre les troupes furent sous les armes, la Cavalerie &

l'Infanterie Espagnole sortirent en ordre de bataille, & le General marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit prés de la ville une grande plaine qui aboutissoit d'un costé à une forest, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais estoit une espece d'étang, dont le fond estoit tres-bon; mais l'eau si profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le second estoit large de trois quarts de lieuës, & long à perte de veuë. Les Indiens se vinrent camper entre cette forest & ces marais; il avoient ces eaux à la droite, & le bois à la gauche. Il estoient prests de dix mille, tous gens d'elite & fort lestes, avec des plumes disposées de telle façon sur leur teste, qu'ils en paroissoient plus grands que d'ordinaire. Estant campez, il cachent leurs armes sous terre, pour faire voir qu'ils n'ont aucun mauvais dessein, & forme un tres beau bataillon en Croissant. Là ils attendent leur Seigneur, & le General qui venoient dans la resolution de se saisir l'un de l'autre, accompagné chacun de douze personnes. L'Infanterie Espagnole marchoit du costé de la forest, & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du General, qui ne fut plustost arrivé, où Vitachuco le devoit faire prendre, qu'il le prevint & fit tirer un coup de mousquet qui estoit le signal, Les douze Espa-

gnols se saisissent incontinent du Cacique, les Indiens tâchent à le sauver ; mais leurs efforts ne reüssirent pas.

Le General qui estoit armé sous ses habits, avoit commandé qu'on luy tinst prests d'eux de ses meilleurs chevaux. De sorte qu'aprés la prise du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'estoit sa coustume d'encourager les autres par son exemple, & d'aller premier teste baissée dans le danger. Car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut gagné au peril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales ; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçûrent courageusement, & l'empécherent de rompre leur bataillon. Au mesme temps qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur luy, & percerent Azeituno de huit fléches. Ce cheval tomba mort ; car c'estoit à quoy ils visoient principalement, & mesme dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si prés le

General, qu'elle le secourut avant qu'il fust blessé. Mais Viota qui estoit un de ses Pages, voyant que le Cheval de son Maistre estoit tué, il met pied à terre & luy donne le sien. Le General se lance aussi-tost sur les Barbares, qui sans piques ne purent resister à 300. chevaux, & se mirent tous à fuir, eux qui s'estoient vantez d'exterminer tous les Espagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens sur les dix heures du matin se sauverent les uns dans les bois & les autres dans l'estang. Ceux de l'arriere garde se répandirent par la plaine ; c'est pourquoy on en tua plus de trois cens ; & l'on fit plusieurs prisonniers. Neanmoins, ceux de l'avant-garde qui estoient les plus vaillans furent encore plus mal-traitez. Car fuyant aprés avoir soûtenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ny le bois ny le marais, qui estoient les meilleures retraites ; si bien que plus de neuf cens se jetterent dans l'estang. Cependant les Espagnols poursuivirent les autres jusqu'à la forest, mais inutilement, & ils revinrent sur leur pas à l'estang harceler le reste de la journée les Barbares qui s'y estoient sauvez. Ils leur tiroient tantost des fléches, & tantost des coups de mousquets, pour les obliger seulement

ment à se rendre : car puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur costé se deffendirent vaillamment, & épuiserent sur les Espagnols toutes leurs fléches. Mais comme ils n'avoient pas pied, il y en avoit plusieurs qui nageoient trois ou quatre de front, serrez l'un contre l'autre, & qui portoient sur leurs dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de fléches. Ils se battirent de la sorte tout le jour, sans qu'aucun se voulût rendre. La nuit venuë, nos gens investirent l'estang. Les Cavaliers se poserent deux à deux d'espace en espace, & les fantassins six à six, à fort peu de distance des uns des autres; de crainte qu'à la faveur de l'obscurité ils ne leur échapassent. Et lors qu'ils les entendoient approcher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes sortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient sur eux pour les faire reculer, & les fatiguant à force de nager, les contraindre de se rendre promptement.

CHAPITRE XXIII.

Resolution des Indiens, & leur sortie de l'estang.

ON fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens, qui sans avoir au-

cune eſperance de ſecours témoignoient vouloir plûtôt mourir que de ſe rendre. Toutefois à la perſuaſion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à ſortir de l'eſtang à la file; mais ſi lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, ſe rendirent en plus grand nombre. Ils venoient neanmoins ſi à contrecœur, que la pluſpart eſtant ſur le bord, ſe rejettoient dans l'eau, & n'en ſortoient qu'à l'extrémité. De ſorte qu'il y en eut pluſieurs qui nagerent vingt-quatre heures. Et le lendemain que le jour eſtoit déjà un peu avancé, environ deux cens ſe rendirent; mais ſi enflez de l'eau qu'ils avoient avallée, ſi accablez de faim, de fatigue, & de ſommeil, qu'ils eſtoient à demy-morts. Enfin les autres ſortirent à la reſerve de ſept, que rien ne put ébranler, & qui ſeroient morts dans leau, ſi avant le ſoir le General n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs ſe jettent donc dans l'eſtang, & les prennent par la jambe, par le bras, & par les cheveux, & les menent à bord. Mais les pauvres Indiens faiſoient pitié, eſtendus ſur le ſable, plus morts que vifs; & dans un eſtat où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens tou-

chés de compassion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les secoururent, & furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Ensuite lors qu'on les vit un peu remis, le General les fit appeller; & sous pretexte d'estre en colere, il leur demanda pourquoy dans le déplorable estat où ils s'estoient vûs, ils n'avoient pas suivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit. Mais qu'en reconnoissance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ses troupes & de l'estime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient esté obligez de montrer qu'ils n'estoient pas entierement indignes de ses graces, & qu'il ne s'estoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes. Qu'outre cela ils avoient voulu laisser à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage; & instruire par leur valeur tous les autres Capitaines. Qu'ils estoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compassion qu'on avoit euë pour eux estoit cruelle à leur honneur. Que toutefois ils ne laissoient pas d'avoir beaucoup de ressentiment du bien qu'on avoit pretendu leur faire: mais que l'on augmenteroit les graces

qu'ils avoient reçûës, si on leur ostoit la vie. Que n'estant point morts pour le service de Vitachuco, ils n'oseroient jamais paroistre ny dans le monde, ny devant luy.

Le General qui admiroit cette réponse, se tourna vers les autres Indiens, qui estoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniastreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils luy répondirent qui n'estoient sortis de leurs maisons, ny dans la vûë de ruiner ses troupes, ny dans l'esperance de faire butin, ny de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses ; mais pour acquerir de la reputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrestiens. Qu'on leur avoit toûjours enseigné, que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles, estoit grande & solide. Qu'à cette consideration ils s'estoient exposez au danger où il les avoit vûs ; & dont il les avoit si genereusement tirez, qu'aujourd'huy ils se sacrifieroient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'estant declarée pour luy, & leur ayant ravy une victoire qui les eut comblez d'honneur ; ils s'estoient vûs dans le triste estat, où sont ordinairement les vaincus. Que toutefois ils avoient appris que

s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne merite pas moins de loüange que celuy qui se gouverne sagement dans la victoire. Qu'ainsi il ne se falloit pas estonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroistre autant de cœur que les Capitaines. Ils soûtenoient au contraire qu'ils estoint plus obligez qu'eux à combatre vaillamment; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts employs que ces officiers. Que dans cette veuë ils avoient pretendu de faire voir qu'ils pretendoient succeder à leurs peres; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de generosité qu'ils leur avoient donnez. Que mesme ils leur avoient voulu montrer qu'ils estoient dignes d'estre leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse. Qu'enfin si ces considerations les pouvoient excuser auprés de luy, ils imploroient sa clemence; sinon qu'ils luy presentoient leur teste, & qu'il estoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes Seigneurs, tira des larmes de la plufpart des Espagnols qui estoient presens. Le General mesme sentit de la pitie en leur faveur, & les embrassant

il leur dit qu'il jugeoit de leur naissance par leurs actions. Que les hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroistre, meritoient de commander aux autres hommes. Que pour cette raison il avoit une joye particuliere de leur avoir conservé la vie ; mais qu'ils ne s'affligeassent point, & que le comble de sa satisfaction estoit de les mettre en liberté. Le General en effet aprés les avoir retenus seulement deux ou trois jours pour leur témoigner son affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domestiques qui estoient prisonniers, il leur donna diverses presens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens aprés beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contens du General, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines prisonniers. Il leur dit que leur conduite estoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes. Qu'une telle trahison devroit estre punie de mort, afin que leur exemple empéchast les autres Indiens de la Province de se souslever. Que neanmoins pour montrer qu'il preferoit la paix a la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'af-

fection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrestiens ; parce qu'infalliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, il tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revinst manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligeassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçûë contre les Espagnols. De sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin luy-mesme avec la pluspart de ses sujets.

CHAPITRE XXIV.

Mort de Vitachuco.

LEs Indiens qui sortirent de l'estang, furent faits prisonniers & distribuez pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le General l'ordonna de la sorte pour chastier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit resolu qu'au sor-

tir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté. Mais le Cacique qui ne sçavoit pas ce dessein, & qui voyoit ses sujets esclaves, medita de nouveaux moyens de perdre les Espagnols. Il se flatta que les neuf cens prisonniers qui estoient les plus courageux de ses troupes executeroient seuls ce qu'ils n'avoient pu faire tous ensemble. Qu'estant en aussi grand nombre que les Chrestiens, ils tuëroient chacun leur Maistre, & que prenant l'heure du disner son dessein réüssiroit d'autant plus infalliblement, que les Espagnols ne se douteroient de rien. Cette entreprise qui meritoit d'estre conduite avec beaucoup de prudence, fut precipitée ; & il crut que ses sujets avec leurs bras seulement déferoient ses ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on luy avoit laissez pour son service particulier, d'avertir de sa resolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement sçavoir aux autres, & de se tenir prests dans trois jours sur le midy, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire aussi qu'à la mesme heure il osteroit la vie au Commandant, & que pour signal il feroit un cry si haut, quand il seroit aux prises avec luy, que toute la ville l'entendroit. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le mesme jour que Soto oubliant son crime, le fit manger à

sa table. Mais c'est ordinairement de la sorte que les traistres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous. Car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de veneration pour leur Prince, qu'ils le considerent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le desirent, ils se jettent aussi librement dans le feu que dans l'eau, & sans considerer le danger où ils se mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obeïssance qu'ils leur ont voüée.

Enfin, sept jour aprés la premiere déroute des Indiens, lors que le General & le Cacique eurent achevé le disner, le Barbare se plie tout le corps, se tourne de costé & d'autre, ferme les poings, estend & retire ses bras jusqu'à les renverser sur les épaules, & les secouë avec tant de violence, que ses os en craquerent ; coustume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une chose où il faut de la vigueur. Ensuite il se leve sur ses pieds avec une fierté qui ne sçauroit s'imaginer, il se serre contre le General, luy passe le bras gauche autour du cou, & luy applique de

la main droite un si rude coup de poing sur le visage qu'il le jette par terre, se laisse tomber dessus, & fait un si haut cry, qu'on l'entend d'un grand quart de lieuë. Les Officiers qui s'estoient rencontrez au disner, voyant l'insolence du Barbare le percerent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blasphéme dans la bouche, à cause qu'il n'estoit pas venu à bout de son entreprise. Mais sans les Officiers il eut achevé le General par un autre coup. Car celuy qu'il luy avoit donné estoit déjà si grand, qu'il demeura demy-heure qu'il ne revinst point à luy. Le sang luy couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut mesme des dents rompuës, & les autres si mal-traités qu'il fut vingt jours sans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, son nez & son visage s'enflerent si fort, qu'il fallut les couvrir d'emplastres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare estoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuste, la taille belle, & l'air sombre, fier, & cruel tout ensemble.

CHAPITRE XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cry de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Espagnol qu'il servoit, &

tâcha de le tuer, les uns avec les tisons du feu, & les auttes avec tout ce qu'ils rencontroient; parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Neanmoins ils ne laisserent pas de faire un fort grand desordre, les uns frapperent les Espagnols au visage, & les autres à la teste; tantôt avec des marmites où cuisoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantost avec des pots & des assiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tisons, qu'avec tout le reste. Comme la plus part en avoient, ils mal-traiterent plusieurs de nos gens. Les uns eurent le bras cassé, les autres les paupieres bruslées, le visage defiguré & le nez écrasé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un estant jetté par terre d'un coup de tison, il vint trois Barbares qui le chargerent si cruellement qu'ils luy firent sauter la cervelle. Il arriva aussi dans ce desordre, qu'aprés qu'un Indien eust battu un Espagnol à coups de bastons, & luy eust cassé les dents à coups de poings, il se sauva de quelques-uns de nos gens qui fondoient sur luy, monta à une chambre qui donnoit sur une cour, prit une lance qui estoit contre la muraille, & deffendit avec tant de courage la porte, que personne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui estoit parent du General, & qui se mit à

tirer de la cour avec une arbaleste. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemy, il se plaça au droit de la porte, & resolu de vendre cherement sa vie, il jetta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épaule du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demy-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemy à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répand, que le General avoit esté mal-traité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irritez de plus en plus, & principalement ceux qui avoieut esté blessez, se vengent sur les Barbares qu'ils rencontrent. Il se trouva neanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avoüer qu'ils eussent esté battus, crurent qu'il estoit indigne d'eux d'oster la vie à des esclaves. C'est pourquoy ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens mêmes qui les servoient dans l'armée, & les mirent pour la pluspart entre les mains des Archers de la garde du General, qui les perçoient à coup de pertuisanne au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna qui ne voulut pas faire mourir luymesme son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage

le

le ſaiſit, qu'il prend d'une main ſon maiſtre par le cou, & de l'autre par deſſous la cuiſſe, il le ſouſleve, luy met la teſte en bas, & le laiſſe ſi rudement tomber qu'il l'eſtourdit. Il luy monte incontinent à deux pieds ſur le ventre avec tant de furie qu'il l'euſt crevé, ſi quelque cinquante Eſpagnols l'épée à la main ne fuſſent venus au ſecours. Toutefois le Barbare ne s'eſtonne point, & il les reçoit ſi courageuſement, qu'il fut long-temps ſans eſtre ny pris ny bleſſé. Il attrape l'épée de Saldagna, en fait le moulinet, & ecarte ſes ennemis de telle ſorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fuſils & de piſtolets.

Voilà une partie des deſordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le General, & ſans doute ils auroient eſté plus grands, ſi la plûpart des Indiens n'euſſent eſte enchainez. Ainſi il y eut peu d'Eſpagnols de tuez, mais pluſieurs de bleſſez. Quant aux Indiens, parce qu'ils eſtoient braves, qu'ils attaquerent & ſe deffendirent avec vigueur; il en mourut plus de neuf cens qui eſtoient la fleur des ſujets de Vitachuco, que ce Barbare precipita malheureuſement. Il fut auſſi cauſe de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirez de l'eſtang, & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'eſt de la ſorte que les foux & les temeraires perdent les ſages qui les

M

croyent, ou qui executent leurs ordes.

CHAPITRE XXVI.

Province d'Ossachilé

APrés la deffaite des Prisonniers, le General demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco, à se faire panser luy & les autres blessez, & le cinquiéme il prit la route d'Ossachilé. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée, & camperent sur le bord d'un grand fleuve, qui separe la Province d'Ossachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'estoit pas gayable, il fallut dresser un pont. Les Espagnols amasserent donc promptement des planches, & ils les mettoient déja en œuvre, lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour deffendre le passage. Si bien qu'on l'abandonna, & l'on fit six grands traîneaux de plusieurs pieces de bois; sur lesquels passerent cent fuseliers & arbalestriers, avec cinquante Cavaliers qui portoient les selles de leurs chevaux. Ensuite Soto commanda de faire traverser cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les seller si-tôt qu'ils seroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les

Indiens quittant leur poste donnerent le temps de dresser un pont, qui fut fait en un jour & demy. Les troupes passerent dessus, aprés elles trouverent des terres semées de gros millet, & d'autres sortes de legumes, & commencerent à voir des maisons qui estoient de çà & de là dans la campagne, & qui alloient à quatre lieuës de là jusqu'à la Capitale. Cette place estoit composée de deux cens feux, & s'appelloit Ossachilé du nom du Cacique qui y demeuroit. De la ville de Vitachuco à celle-là, il y a dix lieuës de plaine fort agreable.

Les Indiens d'abord n'avoient ose faire teste aux Espagnols; mais lors qu'ils les virent dans les terres ensemencées, ils retournerent sur eux, & se cachant derriere les millets, ils leur tirerent quantité de fléches, & tâcherent à les mettre en deroute. Ils en blesserent aussi plusieurs; mais les Chrestiens irritez de se voir attaquez, les pousserent, en firent quelques-uns prisonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les battirent quatre lieuës durant.

Comme les Espagnols trouverent la Capitale d'Ossachile abandonnée, & que le Cacique avec tous ses gens s'estoit sauvé; le General luy dépecha des Indiens de ses sujets, pour le prier de faire amitié avec les Chrestiens. Mais il ne fit aucune réponse, &

mesme ceux qu'on luy avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui sejournerent deux jours dans le pays, se mirent en embuscade, attraperent plusieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons services, & qui estant pris leur témoignerent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'aversion. Voilà ce qui arriva de plus considerable dans la Province d'Ossachilé.

CHAPITRE XXVII.

De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces.

LA ville & la maison du Cacique Ossachile, sont semblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'est pourquoy sans faire une description particuliere de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idee generale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du pays. Je diray donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez; mais à cause que dans la Floride, il se rencontre rarement de ces sortes de lieux, où l'on puisse trouver les

commoditez necessaires pour bastir, ils élevent eux-mesmes des éminences en cette maniere. ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espece de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix ou douze, quinze ou vingt maisons pour loger le Cacique, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent aprés au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bastissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la mesme sorte; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas, chacun de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, qu'ils assemblent & qu'ils esquarent, afin que l'ouvrage soit plus uny. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds des uns des autres; de sorte que les chevaux les montent & les décendent sans peine. Du reste, à la reserve des escaliers, les Indiens escarpent les autres costez de la plate-forme; aussi l'on n'y

peut monter, & le logis du Seigneur est assez fort.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur previent quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prevenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ay raportées. Que mesme on croit communément, que ces peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre. Qu'ainsi, ou que j'ay particulierement eu dessein de loüer les Indiens, parmy lesquels j'ay pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroistre de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les Indiens ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sçauroient se gouverner dans les affaires importantes, est mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acosta * Auteur tres-digne de foy. D'ailleurs je n'avance rien que sur le ra-

* V. l'Histoire des Indes, l. 7. c. 1.

port d'un témoin oculaire & exact, qui revit avec soin sa relation, qui y adjousta ce qu'il avoit oublié, & retrancha les choses dont il n'avoit pas vû toutes les particularitez ; si bien que le copiant seulement, je puis asseurer que dans cette histoire, il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemy des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je loüe avec passion ceux de mon pays, c'est une erreur. Car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent icy en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité sur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes durant ma jeunesse ; les lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnay à cette exercice avec quelques-uns de mes compagnons, qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de tres-bons hommes de cheval. Mais depuis, comme les choses ont changé de face, les lettres fleurissent aujourd'huy dans les Indes, & les Jesuites y ont étably tant de Colleges, que l'on s'y passe facilement des Universitez d'Espagne.

Du reste, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne soit veritablement arri-

vé. Je diray que parlant un jour des réponſes pleines de bon ſens, que les Indiens avoient faites au General ; je temoignay à celuy qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit, qu'il importoit de deſabuſer le monde touchant les peuples des Indes Occidentales ; & que je ſçavois moy-meſme, qu'il y avoit dans ces pays, des perſonnes d'un jugement ſolide, & d'un excellent eſprit, qui ſe conduiſoient ſagement dans la guerre & dans la paix, & qui raiſonnoient tres-bien ſur toutes ſortes d'affaires. Que je pouvois donc écrire hardiment les choſes dont il m'avoit aſſeuré ; & que quand je parlerois avec autant d'eloquence que les Orateurs les plus fameux ; mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ny la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois ſans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaiſance leur valeur à la poſterité. Mon auteur me répondit ces choſes-là ; & je les raporte pour faire connoiſtre aux honneſtes gens, que juſqu'icy j'ay écrit avec beaucoup de ſincerité, & que dans la ſuite de cette hiſtoire, je n'avanceray rien que de veritable.

Fin du ſecond Livre de la Floride.

HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE III.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les Indiens dans la Province d'Apalaché.

CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.



Ur l'asseurance qu'eurent les Espagnols, qu'ils n'estoient pas loin de la Province d'Apalaché, dont on leur avoit conté tant de merveilles ; que la terre en estoit admirable pour sa fertilité & le peuple tres-vaillant ; ils supplierent le General de les mener en quartier d'hyver dans cette contrée ;

ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalaché, & aprés avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme sur le midy prés d'un marais large d'une demy-lieuë, & long à perte de vûë. Il estoit outre cela bordé des deux costez d'une forest, où les ronces & les buissons se joignant aux troncs des grands arbres, en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin si estroit, que deux hommes avoient de la peine à y passer de front. Avant que d'y arriver, les troupes se camperent dans une plaine; mais comme il estoit de bonne heure, le General commanda deux cens fantassins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoistre le passage. Il ordonna aussi à douze excellens nageurs de sonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pust exposer le lendemain avec asseurance. Tous ces soldats obeirent aussi-tôt; mais à peine furent-ils dans la forest, que les Indiens leur disputerent le passage; & comme le lieu estoit serré, il n'y eut que les deux premiers de chaque party qui pussent combattre. Les deux Espagnols les mieux armez mettant donc l'epée à la main, passent à la teste des autres, & se faisant soustenir par deux fuseliers, & deux arbalestriers, ils donnent avec vi-

gueur sur les Barbares, les poussent le long de la forest, & les obligerent de sauter dans l'eau. Là les Indiens font ferme, ils combattent courageusement; de sorte qu'il y en eut de part & d'autre plusieurs de blessez & de tuez; ce qui empécha qu'on ne pust reconnoistre le marais. On en avertit le General, qui vint avec les meilleures de ses troupes. Les ennemis recoururent aussi, & le combat s'opiniastra; les Indiens & les Espagnols dans l'eau jusqu'à la ceinture, & parmy les ronces, les buissons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoistre le passage, prirent cœur de plus en plus, & surmontant tout obstacle, ils pousserent les Barbares jusqu'à l'autre costé de l'eau, & trouverent qu'il estoit aisé de la passer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traversoit sur des poutres. Ils virent aussi de l'autre costé de l'eau, une forest tres-épaisse, que l'on ne pouvoit passer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forests qui estoient de çà & de là, une lieuë & demie de traverse. Comme le General eut reconnu le chemin, il retourna vers ses troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui se presentoient. Il prit le conseil de ses Capitaines, sur la maniere dont

il se devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant avec ordre à deux cens hommes, tant arbalestriers que fuseliers de les soutenir, & d'avoir chacun des haches, afin d'ouvrir un endroit du bois qui estoit de l'autre costé du marais. Car les Espagnols estant obligés de defiler par un lieu, où on leur pouvoit aisement fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forests. C'est pourquoy il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embusches des Barbares.

CHAPITRE II.

Passage du Marais.

AUssi-tost que le General eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusques au pont, qu'ils passerent sans resistance. Les Indiens n'avoient pas eu soin de s'en rendre maistres,

maiſtres, dans la creance que les Eſpagnols ne s'expoſeroient point de nuit parmy les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis paſſez, ils s'avancent avec de grands cris; & au deſeſpoir de ne s'eſtre pas plûtôt ſaiſis du paſſage, ils fondent de furie ſur eux, pour deffendre un quart de lieuë de marais qui reſtoit à traverſer. Les Chreſtiens de leur coſté les reçoivent avec courage, & ſe battant & les uns & les autres dans leau, nos gens les preſſent ſi vertement qu'ils les pouſſent dehors, & les enferment dans le défilé de la foreſt qui eſtoit au de là.

Les Eſpagnols qui virent les Indiens embarraſſez, reſolurent que cent cinquante ſoldats feroient une eſplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce défilé, les autres cinquante en deffendroient le paſſage, & empécheroient que les Barbares ne vinſſent charger les travailleurs. On executa auſſi-toſt cette reſolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer ſur les ſoldats, taſchoient de les effrayer à force de cris. Mais les Eſpagnols ne laiſſerent pas de faire leur devoir, les uns deffendoient le paſſage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns bruſloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant ſurpris dans ce travail, ils demeurerent

chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares. Comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que l'ennemy s'y opposast. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient, les incommodoient de telle façon, qu'estant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & sur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui deffendoient le passage, ausquels on avoit soin de faire tenir des vivres de main en main. Au mesme temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forest, & chasserent devant eux les Indiens, qui aprés avoir tiré, se reculoient peu à peu, & ne laissoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Espagnols traverserent de la sorte cette seconde forest, aprés quoy ils entrent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant liberté de s'estendre, les incommoderent extrémement ; car ils les prenoient de tous costez. Les uns attaquoient, les autres se preparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne fussent retirez, afin de ne se pas blesser les uns les autres par la

multitude des fléches qu'ils faisoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette derniere forest, où les Indiens & les Espagnols estoient venus aux mains, ne fussent pas si pressez que ceux de la premiere ; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit aussi le courage, estoit la vistesse presque incroyable avec laquelle ils laschoient leurs fléches. Un Indien avoit tiré six ou sept fois, avant qu'un Espagnol eut tire & rechargé. Les Indiens en effet sont si adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils sont prests à recommencer.

Les endroits de la forest, où les chevaux pouvoient courir estoient de petites éminences. Mais les Barbares les avoient embarrassées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur estoit impossible d'aller, des entrées & des sorties, afin de donner sur les Espagnols sans en pouvoir estre mal-traitez. Les Indiens avoient quelques jours auparavant songé à toutes ces choses. Ils sçavoient que la forest du marais estoit serrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les Espagnols. De plus ils consideroient que dans le bois où ils se trouvoient ils remportoient quelque avantage sur les Chrestiens ; & dans

cette vûë ils avoient recours aux ruses pour les blesser, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur costé tâchoient d'éviter les embusches qu'on leur dressoit, & voyant que les chevaux leur estoient inutiles, ils pensoient seulement à se deffendre. Les Indiens qui reconnoissoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le souvenir de ce qui s'estoit passé dix ou douze années auparavant. Ils avoient deffait dans le même endroit Narbaez, & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette sorte là pendant deux lieuës, & arriverent aprés en rase campagne; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger, ils se battirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur. Car en deux autres lieuës de marche dans le pays découvert jusqu'aux terres semées, ils ne rencontrerent aucun Indien qui ne fust pris ou tué. Ils ne donnoient sur tout nul quartier à ceux qui faisoient mine de leur resister; de sorte que ce jour-là, il mourut plusieurs des ennemis; & les Espagnols vangerent glorieusement la défaite des gens de Narbaez.

CHAPITRE III.

Marche des Espagnols jusques à la Capitale.

APrés toutes ces choses, le General avec ses troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations, & les terres cultivées d'Apalaché. Mais les Barbares qui ne pensoient qu'à tourmenter les Chrestiens, ne firent toute la nuit que tirer & jetter des cris; de sorte que les uns & les autres furent continuellement sur leurs gardes. Le jour venu, les Espagnols marcherent par des terres semées de gros millet, qui avoient deux lieuës d'étenduë où l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui estoient dans ces maisons, sortoient de furie sur les Chrestiens, & taschoient de les tuer. Mais nos gens irritez de la hardiesse des Barbares, les repoussoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils en venoient à cette extremité, afin de les reduire; mais fort inutilement. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, aprés deux lieuës de marche à

travers les terres cultivées, nos gens arriverent à un ruisseau tres-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort espais. Les ennemis qui s'estoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'il ne se l'estoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnerent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de haches les palissades qui couvroient les Barbares, & empéchoient que les chevaux n'avançassent.

Les Indiens alors chargerent rudement nos gens, dont plusieurs furent blessez, & quelques-uns tuez. Le passage estoit fascheux, & les ennemis qui esperoient vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur, les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquerent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos. Toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les Indiens à la faveur de l'obscurité, leur

donnerent sans cesse l'alarme ; afin de souste-nir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoient, on fut averty par les prisonniers que l'on n'estoit qu'à deux lieuës de la Capitale & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets, y attendoit les Chrestiens pour les combatre. Le General au mesme temps détâcha deux cens chevaux avec cent fantassins, il s'avance vers la ville, & commande que sur la route on fasse main basse par tout. Il arrive dans cette place, il la trouve abandonnée, & que le Seigneur s'en estoit fuy. Mais sur la nouvelle qu'il n'estoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieuës aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens, sans qu'on pust attraper Capafi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalaché s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'icy n'ait pas porté le nom de sa Province. Le General desesperant de prendre ce Barbare, il rejoint l'Armée qui estoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, Soto prit pour luy celle de Capafi au bout de la ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalaché a outre un grand nombre d'habitations éparses çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante &

soixante feux chacun, dont les uns sont éloignez des autres d'une lieuë, & quelquefois de deux ou de trois, la situation du pays est agréable. On y trouve plusieurs estangs. On y pesche toute l'année, & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'estre fertile en toute autre chose. Soto & ses gens eurent aussi une sensible joye d'y estre arrivez. Car sans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les raporteray pour faire connoistre la hardiesse des Indiens & la valeur des Espagnols.

CHAPITRE IV.

On va reconnoistre le pays.

APrés que l'Armée se fut rafraischie quelques jours, Soto envoya des troupes sous la conduite de Tinoco, de Vasconcelo, & d'Aniasco, pour reconnoistre la Province d'Apalaché avec les contrées voisines. Deux de ces Capitaines allerent par diverses routes quinze ou vingt lieuës vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû

plusieurs villages fort peuplés. Que la terre estoit fertile, & qu'il n'y avoit ny bois ny marais. Aniasco raporta tout le contraire, qu'il estoit tres-mal-aisé de marcher dans le pays. Qu'il n'y avoit que des forests & des lieux marescageux ; & que plus on avançoit, plus les chemins estoient difficiles. Nugnez dans ses Commentaires dit presque la mesme chose. Que la Province d'Apalaché est pleine de marais, couverte de bois, sterile & mal-peuplée. Cela effectivement est vray des lieux voisins de la mer ; mais non pas des endroits que le General envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, est que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant esté donnée par les Indiens, ils ont malicieusement décrit leur contrée, comme un pays affreux & inaccessible, pour oster aux Espagnols l'envie d'en faire la conqueste. J'ajouste que les gens de Narbaez, desquels Nugnez raconte les avantures, ayant esté battus en Apalaché; & mesme la pluspart y estant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'est pourquoy je n'avance rien que de certain de l'endroit d'Apalaché où a esté Soto ; & ce que Nugnez raporte des lieux de cette contrée, qui sont aux environs de la mer, est aussi tres-veritable.

CHAPITRE V.

Découverte de la coste.

LOrs qu'Aniasco alla découvrir la coste de la mer, qui n'estoit pas à trente lieuës d'Apalaché, il prit cinquanre fantassins & quarante Cavaliers. Il mena aussi Arias Gomes, soldat vaillant & experimenté, qui donnoit de bons conseils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire reüssir les entreprises que l'on tentoit sur mer & sur terre. Arias avoit esté esclave en Barbarie, & avoit si bien appris la langue du pays, que s'échapant d'entre les mains des infideles, il se rendit à une frontiere où estoient les Chrestiens, sans que les Maures qu'il rencontroit, & ausquels il parloit, s'apperceussent qu'il fust estranger. Ce Cavalier & ses compagnons tirerent vers le Midy, guidez d'un Indien qui s'estoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affectoin. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils passerent deux petites rivieres, & arriverent heureusement au Bourg d'Auté *, qu'ils trouverent

* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage est bien aussi croyable que les Cartes.

abandonné & remply de toutes sortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'estoit mal fait à luy de les mener fidelement, il les égara dans les forests où il y avoit plusieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit aussi aller par de certains lieux qui estoient sans bois & si pleins de fange, que ny les chevaux ny les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus, estoit une grande quantité de grosses ronces qui traisnoient par terre, & qui leur faisoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils souffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route. Et sur le chemin ils essuyerent des travaux qui ne se peuvent décrire, à cause que repassant par les mesmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y estant déja foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reste, tandis qu'ils estoient égarez parmy les bois, ils se trouvoient de fois à autre si prés de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais aussi-tost leur guide les éloignoit, & taschoit de les engager dans des endroits,

d'où ne pouvant se tirer ils mourussent tous de faim. Pour luy, il ne se soucioit point de perir, au cas qu'il les envelopast dans sa ruine. Neanmoins, malgré sa malice, ils retourne- à Auté, accablez de lassitude & de faim, n'ayant vescu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraischirent donc un peu, ils prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les Espagnols reposoient une nuit dans les bois prés d'un grand feu, l'Indien qui les menoit, ennuyé d'estre si long-temps à les faire perir, prit un tison, & en frappa un soldat au visage. Les autres qui virent cette insolence, l'eussent sans doute tué sans Aniasco, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celuy-cy. Ensuite ils se rendormirent, & l'Indien eut encore la hardiesse de mal-traiter un autre soldat; mais on chastia sa temerité à coups de bastons. Neanmoins il ne rentra pas dans son devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette derniere insolence luy attira de facheux coups, & le fit enchaisner : Aprés quoy, on le donna en garde à un des plus robustes de la troupe, avec ordre de l'observer soigneusement. Le jour venu, ils se mirent à marcher, taschez de

de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare se voyant hors d'estat de les perdre & de s'enfuïr, se jetta en desesperé sur celuy qui le gardoit, & le saisissant par derriere, il le terrassa & le mal-traitta à grands coups de pieds. Les Espagnols enfin irritez de cette rage, luy donnerent plusieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le blesserent pas plus qu'une houssine, & l'on eut dit qu'il estoit charmé. Aniasco surpris de cela se levé sur ses estriers, prend sa lance à deux mains, & luy en porte un coup de toute sa force; Cependant encore qu'il fust tres-robuste, il ne le blessa que legerement. Desesperant donc de luy pouvoir oster la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'est de la sorte que ce perfide meritoit d'estre traité. A peine fut-on à cinquante pas de luy, que l'on oüit le chien qui heurloit comme si on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ses pouces les deux costez de la gueule du levrier, & la luy déchiroit sans que le chien s'en pust deffendre. Un des soldats aussi-tost donna au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un cousteau luy coupa les mains, qui estant separées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Aprés nos gens continuerent leur route, & commande-

rent sur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris, lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidellement. Ce Barbare tandis que le premier vivoit ne les avoit jamais voulu servir : il faisoit le sourd quand ils luy parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il se vit delivré de son compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par signe qu'il conduiroit les Espagnols à la mer, au mesme endroit où Narbaez avoit construit ses navires. Que toute fois il estoit auparavant necessaire de rebrousser chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Espagnols luy faisoient connoistre qu'ils estoient prés de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il estoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où ils arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs estoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le General avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silvestre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, ausquels ayant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignerent qu'en cela ils les serviroient avec fi-

delité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de reüssir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit ; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un tres-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement. De sorte qu'au bout de douze lieuës, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils cottoyerent, & arriverent enfin où Narbaez avoit debarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusées, qui avoient servy de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix soldats de Narbaez, & firent connoistre par signes & par paroles les principales avantures de ce Capitaine. Car les habitans de cette coste avoient retenu quelques mots d'Espagnol, ils tâchoient mesme chaque jour d'en apprendre davantage. Cependant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres, & sur leurs écorces, s'il ne se trouvoit point quelque memoire, ou quelque écriture ; ç'a toûjours esté la coustume de ceux qui les premiers ont découvert un pays,

de laisser des instructions qui quelquefois ont esté de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la coste du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en estoit qu'à trois lieuës.

Aprés, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrerent dans des batteaux à demy-échoüez ; ils sonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laisserent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le General fut tres-aise de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

CHAPITRE VI.

Party de trente lances pour la Province d'Hirriga.

TAndis que l'on estoit occupé à découvrir la coste, le General qui voyoit approcher l'hyver mit ses soldats en garnison. Et comme il sçavoit que Calderon ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il luy envoya ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour lo-

ger plus commodement ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'Apalaché, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il depécha vers Capasi avec des presens pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forest tres-difficile. Comme Soto perdit la pensée de le gagner, il ordonna à Aniasco qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude ; car le voyage estoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit passer parmy des peuples hardis, vaillans & ennemis declarez ; & franchir des fleuves avec des marais tres-facheux. Toutefois, malgré toutes ces considerations les trente Espagnols entreprirent courageusement le voyage, & firent de tres-belles actions. Mais je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter. Neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je raporteray les noms de ceux qui sont venus à ma connoissance. Juan de Soto, Aniasco, Arias, Cacho, Atiensa, Cordero, Silvestre, Espinosa, Fernande, Carillo, Atanasio, Abadia; Cadena, Segredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez si fin, qu'il eventoit mieux qu'un chien de chasse. Car allant plusieurs fois dans

l'iſle de Cuba chercher avec ſes compagnons des Indiens qui s'eſtoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les ſuivoit à la trace dans les buiſſons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'eſtoient cachez. Il ſentoit auſſi le feu de plus d'une lieuë, parce que ſouvent ſans avoir vû ny clarté, ny fumée, il diſoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il y avoit du feu prés d'eux, & il le trouvoient à demy-lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtiéme d'Octobre de l'année mil cinq cens trente-neuf. Ils eſtoient bien montez, & avoient le caſque en teſte, le corſelet ſur l'habit, la lance en main, avec quelques proviſions dans leur valiſes. En cet eſtat ils ſortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les apperçûſſent pas, & ne s'allaſſent point ſaiſir des paſſages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent meſme fort ſouvent, & tuerent ſur le chemin quelques Bàrbares par qui ils apprehendoient d eſtre découverts. Ils continuerent ainſi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverſerent heureuſement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers ſe repoſerent, & les autres veillerent de peur de ſurpriſe. Aprés ils marcherent douze lieuës par le pays deſert, depuis le marais d'Apalaché

jusqu'à la ville d'Ossachilé.

Mais dans la crainte d'estre vûs, & qu'on ne leur gagnast les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit Ossachilé au petit galop. Une lieuë au de là, ils s'eloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos, & se tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils se remirent au petit galop, à cause qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'estre découverts. Ils coururent cinq lieuës, de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachile, & fatiguerent extrémement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, Silvestre prit les devans, & comme il vit que l'eau n'estoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent, il se jetta dedans, & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent, & dès qu'ils furent passez ils repurent. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieuës depuis cette riviere jusqu'à Vitachuco, où apprehendant d'estre obligez de se battre contre les Indiens, ils resolurent de piquer à toute bride; mais lors qu'ils furent dans cette ville, l'estat où ils la trouverent les rasseura. Elle estoit abandonnee, les maisons ruinées entierement, & les ruës jonchees

de Barbares tuez *. Les Indiens détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle estoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sepulture, parce qu'ils les regardoient comme des miserables qui n'avoient pû executer leur dessein, & qui devoient estre la proye des bestes; chastiment dont ils punissent ceux qui ont mal-reüssi à la guerre.

Le party estoit à peine hors de Vitachuco, qu'il rencontra deux Indiens qui chassoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chrestiens, ils se retirerent sous un noyer; mais l'un d'eux ne croyant pas estre en seureté, s'enfuït vers une forest du costé du chemin, deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favorisa. Car tenant la fléche posée sur son arc, il fit teste aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils l'approchoient. Quelques-uns irritez de sa hardiesse, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Aniasco leur dit qu'il estoit indigne d'eux de vouloir oster la vie à ce temeraire; & qu'au lieu où ils se trouvoient, ils ne devoient point s'exposer à se faire blesser ny tuer. Ainsi il les détourna du chemin qui

* C'estoit ceux qu'on massacra, lors que Vitachuco fut tué.

eſtoit prés du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur preſentoit ſon arc à meſure qu'ils défiloient ; puis il commença à leur crier qu'ils eſtoient des laſches de ne l'avoir oſé attaquer, & ils leur dit pluſieurs autres injures accompagnées d'orgueil & de menaces. A ſa voix les Indiens de coſté & d'autre de la route accoururent, & ſe mirent à s'appeller pour leur couper le paſſage. Toutefois les trente Eſpagnols ſe tirerent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là qui eſtoit le troiſiéme de leur marche dix-ſept lieuës, & le quatriéme autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'eſtoit paſſé, taſcherent à vanger ſur eux la défaite de leurs gens. Ils dépécherent du monde pour avertir de la route des Chreſtiens, afin qu'on ſe ſaiſiſt des avenuës. Les Cavaliers qui découvrent cela, piquent à toute bride, attrapent les Meſſagers & en tuent ſept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là ſur le ſoir dans une tres-belle plaine ; où n'entendant aucun bruit ils repoſerent quelque-temps. Ils partirent de là aprés minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieuës, & eſtoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de couſtume ; mais

ils trouverent l'eau débordée, rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. Les ennemis d'ailleurs accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en deffendre le passage.

Les Espagnols alors considerant le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriser lors qu'ils passeroient. Ils ordonnerent aussi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traisneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres resisteroient aux Barbares qui accouroient pour empescher qu'on ne traversast. Cet ordre donné, les douze Cavaliers resolurent de mourir, ou de venir à bout de leur dessein. Ils poussent leurs chevaux dans le fleuve, le casque en teste, la cotte de maille sur la chemise, avec la lance en main, & onze gagnent heureusement une ouverture à l'autre bord. Cacho seul n'y put arriver, à cause que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque sortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de

ſes compagnons qui coupoient du bois. Quatre ſe jetterent dans l'eau & le ſauverent. Mais laiſſons ces Cavaliers, & conſiderons ce que fait le General en Apalaché.

CHAPITRE VII.

Priſe de Capaſi.

SOto ennuyé de voir ces Barbares à ſes trouſſes, crut que s'il pouvoit avoir Capaſi, il les reduiroit ſans peine. Il s'enquit donc avec ſoin de ſa retraite, & il apprit qu'il eſtoit à huit lieuës de l'armée dans une épaiſſe foreſt, où il penſoit eſtre en ſeureté, tant à cauſe de la ſituation du lieu que des marais, & des gens qu'il avoit pour le deffendre. Sur cette nouvelle le General prit des ſoldats autant qu'il luy en falloit, il alla en perſonne pour ſe ſaiſir du Cacique; aprés beaucoup de travail il ſe rendit en trois jours à l'endroit de la foreſt, que les Indiens avoient fortifié. C'eſtoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenuë fort eſtroite, & de demy-lieuë de long. Mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes paliſſades avec des pieux, & chaque paliſſade eſtoit bien deffenduë. Voilà le lieu

où Capafi s'estoit retiré avec un grand nombre de ses sujets, qui avoient resolu de perdre plutost la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des ennemis. Enfin Soto estant arrivé à l'avenuë qui menoit au retranchement où estoit le Cacique, il trouva des gens determinez à luy deffendre l'entrée; & au mesme temps il fit donner. Mais comme le chemin estoit serré, il n'y eut que les premiers qui se battirent, & qui aprés avoir essuyé quelques coups de fléches, gagnerent l'épée à la main, la premiere & la seconde palissade. Ils en arrachent les pieux & coupent les liens qui les attachoient. Les Barbates tirent & en blessent quelques-uns. Les Espagnols s'encouragent de plus en plus, avancent teste baissée jusqu'à la troisiéme baricade qu'ils forcent, gagnent ainsi toutes les autres, & viennent pied à pied malgré la resistance des ennemis, jusqu'au lieu où estoit Capafi.

Les Indiens alors qui voyent leur Cacique en danger redoublent leurs efforts, se jettent à travers les épées & les lances, & se battent en desesperez. Nos gens de leur costé donnent avec vigueur, & ne perdent point de vûë Capafi, de crainte qu'il ne leur échape. Le General sur tout fait paroistre son courage, combat en veritable Capitaine à la teste des siens, & les anime par son exemple & par

les

ses paroles. Enfin les Barbares manquans d'armes deffensives plient, les Espagnols font un dernier effort, & les taillent presque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait de ses sujets, & que ceux qui restent ne le peuvent plus deffendre, leur commande de mettre bas les armes, & au mesme moment ils viennent embrasser les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur oste plûtôt la vie que de luy faire aucun déplaisir. Le General touché de cette generosité se laissa flechir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obeïssance.

Caraſi vint salüer Soto, qui le reçût fort civilement, tres-aise de le tenir en son pouvoir. Ce Cacique estoit appuyé de quelques Indiens qui l'aidoient à marcher, parce qu'il estoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ny faire un pas, ny se tenir sur ses pieds; de sorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans sa maison il marchoit à quatre pattes. Cette pesanteur fut cause qu'il ne put se retirer fort loin.

CHAPITRE VIII.

Capasi va pour reduire ses sujets & se sauve.

APrés la prise de Capasi, le General retourna au quartier, dans l'esperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la prison de leur Cacique, & n'estant plus occupez à le garder, ils faisoient plus de desordre que de coustume. Soto en colere de cela, se plaignit à Capasi, que ses sujets méconnoissoient le bon traitement qu'on luy faisoit. Que mesme à leur égard ils estoient obligez d'en user d'une autre sorte. Qu'il n'avoit ny ravy leurs biens, ny ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué il n'auroit jamais permis qu'on eut blessé, ou tué personne. Qu'ainsi il leur commandast de ne plus dresser d'embusches aux troupes. Qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à sang. Qu'il considerast enfin que dans l'estat où la fortune l'avoit reduit, les Indiens traitoient si cruellement les Espagnols, qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers luy, & porter la desolation dans sa Province.

Capasi repliqua avec respect, & apparamment avec reconnoissance, que la conduite de ses sujets luy déplaisoit d'autant plus, que depuis sa prison, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune insulte aux Espagnols ; mais que tout le soin qu'il s'estoit donné pour cela avoit esté inutile. Qu'ils tenoient pour suspects les messagers qu'il leur dépéchoit, & ne pouvoient croire les bons traitemens qu'on luy faisoit. Qu'au contraire ils se l'imaginoient plûtôt chargé de chaisnes, & exposé à toutes sortes d'injures. Qu'il prioit donc le General de commander à quelques-uns de ses soldats, de l'accompagner jusqu'à six lieuës du Camp, en une forest où il trouveroit tous les plus braves de ses vassaux. Que là il les appelleroit par leur nom. Qu'ils viendroient à sa voix. Que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçuës, ils cesseroient tout acte d'hostilité, & que c'estoit l'unique moyen de les reduire.

Le General touché de ces raisons, fit escorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, jusqu'au lieu où il asseuroit qu'estoient ses sujets, & il ordonna sur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Ensuite ils partirent avant le jour, & aprés six lieuës de marche vers le midy, ils arriverent au bois où les Indiens s'estoient re-

tirez. Le Cacique y fit aller aussi-tost trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, ausquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets, de se joindre & de se presenter le lendemain devant luy, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interest. Les Indiens entrerent aussitost dans la forest avec cet ordre. Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, ils reposerent la nuit, satisfaits de la conduite de Capasi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le Cacique, ny pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette avanture, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'estoit passée; & comme l'on répondit qu'il estoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles asseuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que Capasi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit esté emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les Espagnols estant fatigués s'endormirent, & que le Barbare qui vit une belle occasion de s'échaper, se traina sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se sauvoit, il

trouva en embuscade quelques-uns de ses sujets qui l'enleverent. Le Ciel sans doute favorisa en cette rencontre les Espagnols. Car si dans le temps qu'ils reposoient, les Indiens fussent venus fondre sur eux, ils les eussent égorgez. Mais tous transpottez de joye, ils ne songerent qu'à mettre leur Seigneur en seureté ; aussi ils le cachoient tres-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reste ils se contenterent de se moquer des Espagnols, & de leur dire quelques injures, de sorte qu'on retourna au Camp sans peril ; Mais dans la plus grande confusion du monde, d'avoir laissé échaper le prisonnier. On s'excusoit sur ce que la nuit qu'il s'estoit sauvé, l'on avoit oüi un bruit extraordinaire, & qu'ayant esté gardé avec tant de soin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le General qui voyoit que la faute ne se pouvoit reparer, ne voulut faire affront à personne. Il feignit d'ajouster foy à tout ce qu'on luy disoit ; que les Indiens estoient de grands Sorciers, & qu'ils faisoient des choses tres-surprenantes. Neanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut sensiblement touché de la negligence de ses officiers.

CHAPITRE IX.

Suite de la marche des trente lances.

LOrs que le traîneau fut fait, les soldats le jetterent dans l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent l'une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris ; mais ceux qui estoient passez leur resisterent vigoureusement ; & aprés avoir percé à coups de lances les plus avancez, les autres n'oserent les attendre ; si bien que les Espagnols furent maistres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'estoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Cavaliers * qui leur fissent teste. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux costez.

Ces Cavaliers les amuserent si adroitement, qu'on eut le temps de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La premiere, on porta les habits de ceux qui estoient à l'autre bord ; car n'ayant que leur cotte de maille

* L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela est dit au ch. 6.

ſur leurs chemiſes, il ſouffloit un vent de Nord qui les geloit: La ſeconde fois, on paſſa les harnois & les valiſes avec ceux qui ne pouvoient nager. La pluſpart des autres impatiens de ſe battre traverſerent l'Ocaly à la nage; & à meſure qu'ils paſſoient, ils ſe joignoient à ceux qui eſtoient aux mains avec les Indiens. Si bien qu'il y demeura ſeulement au deçà du fleuve deux Cavaliers des quatre qui ſouſtenoient l'ennemy, & qui paſſerent en cette ſorte. Tandis que l'un faiſoit entrer ſon cheval dans le fleuve, & s'accommodoit ſur le traineau, l'autre repouſſoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chaſſez aſſez loin, il retourne à toute bride, delie la corde qui attachoit le traineau au bord, & traverſe l'Ocaly avec ſon compagnon. Les Indiens fondent de furie ſur eux, mais inutilement, tout conſpiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures aprés-midy, que les Eſpagnols eurent tous achevé de paſſer; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour ſoulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les apperçûrent, ſe preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne reſiſterent que pour favoriſer la retraite de leurs gens, & lors qu'ils ſçûrent qu'ils s'etoient ſauvez dans la foreſt, ils ſe retirerent.

Les Cavaliers aussi-tôt entrerent dans la ville, & se mirent au milieu d'une grande place de crainte de surprise, s'ils se logeoient dans les maisons. Aprés ils allumerent quatre grands feux à quelque distance des uns des autres, & dans cet espace ils placerent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils luy donnerent une chemise dont il reçût beaucoup de soulagement, & demeurerent là le reste du jour. Mais comme Cacho n'estoit pas encore en estat de suivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrester plus long-temps, à cause que les Barbares se pouvoient assembler pour leur couper chemin, ils redoublerent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaistre leurs chevaux, ils repareront les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite, lors qu'il fut nuit, ils poserent des vedetes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers oüirent un bruit, comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe. Cependant l'autre demeure pour reconnoistre plus asseurément ce que c'estoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit inconti-

nent Cacho à cheval ; & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la selle avec ordre a un Cavalier d'en prendre soin. Là-dessus ils partent & marchent avec tant de diligence, qu'a la pointe du jour ils avoient déja fait six grandes lieuës.

Ils allerent de la sorte lors qu'ils traversoient des endroits fort peuplez, ils tuoient mesme ceux qu'ils trouvoient pour ne point découvrir leur route, mais par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui estoit le sixiéme de leur voyage, ils firent prés de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atiensa fut frappé de maladie, & quelques heures aprés il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'estoient point arrestez pour le soulager, ne croyant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchez que dans une conjoncture si fascheuse, la mort leur eust ravy ce Cavalier. Comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrerent Atiensa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent au Soleil couchant au grand marais. Ce sont sans doute des choses

surprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas esté presens à la conqueste de la Floride auront peine à les croire. Neanmoins il n'y a rien de plus veritable, les Cavaliers firent en sept jours cent six lieuës, qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent si enflé que les eaux qui y entroient & en sortoient avec impetuosité sembloient des bras de mer. Pour moy je me trouve si surpris toutes les fois que je considere le travail des chevaux à passer ces sortes de lieux, que je croy qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, si l'on ne les eust nourris de gros millet. L'usage effectivement en est excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'est pourquoy les peuples du Perou qui se servent de moutons pour bestes de charge, ne les nourrissent que de cette sorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la pesanteur d'un homme.

Les Cavaliers passerent donc la nuit sur le bord du marais, & eurent si froid qu'ils furent contraints d'allumer plusieurs feux, & cela leur fit craindre que les Indiens ne les apperçûssent ; car vingt seulement les eussent empeschez de traverser. Ils les auroient même tuez aisément, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer sur eux sans danger. Nos gens d'ailleurs n'avoient ny pistolets, ny ar-

balestes, & il leur estoit impossible de s'ayder de leurs chevaux. Ainsi ils passerent la nuit dans une continuelle apprehension, & se preparerent au travail du jour suivant.

CHAPITRE X.

Continuation du voyage des trente lances jusqu'a Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers estoient sur le bord du marais, Juan de Soto un de leurs compagnons mourut de mort subite. Un autre à l'instant mesme s'enfuit, disant, que puis qu'ils mouroient si promptement la peste estoit parmy eux. Mais comme il quittoit on luy cria qu'il portoit cette maladie avec luy, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allast. Que d'ailleurs il estoit eloigné de son pays, qu'il ne pouvoit où s'arrester, & feroit bien mieux de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de se rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la creance qu'il estoit mort de peste, il n'osa ayder à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers se mirent en estat de traverser le marais, & virent avec joye que l'eau estoit abaissée. Huit d'en-

tre eux racommoderent le pont qui estoit estroit & méchant, & passerent dessus portant les selles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient passer sur ce pont, tous se dépoüillerent & les menerent dans l'eau, jusqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de pied. Mais à cause qu'elle estoit trop froide, les chevaux ne vouloient point se mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licous de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient jusqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappoient avec des houssines. Toutefois c'estoit inutilement, car ils reculoient, & ils se fussent plutost laissé tuer que d'avancer. Quelques-uns neanmoins à force de coups se jettoient à la nage, mais ils rebroussoient promptemenr & entrainoient les nageurs, sans pouvoir estre arrestez par Arias, & les autres qui estoient derriere. A la fin le cheval d'Aniasco passa avec celuy de Silvestre. Et comme ceux ausquels ils appartenoient estoient de l'autre costé, ils les sellerent & monterent dessus, pour estre en estat de s'opposer à l'ennemy s'il venoit escarmoucher. Il y avoit deja quatre heures qu'Arias & ses camarades estoient dans l'eau à souffrir le froid, & à faire des efforts inutiles. Si bien qu'ils se trouvoient extraordinairement abbatus. Et

commençoient

commençoient à deſeſperer de leur vie.

Aniaſco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprés du pont, & mal-traite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoiſſoit que ce n'eſtoit ny ſa faute, ny celle de ſes compagnons, & qui trouvoit fort eſtrange qu'aprés les maux qu'ils avoient ſoufferts on en uſaſt ainſi, répondit que c'eſtoit mal agir que de parler de la ſorte. Qu'Aniaſco devoit conſiderer qu'ils geloient malheureuſement dans l'eau ſans pouvoir rien faire avec tous leurs efforts. Qu'il miſt luy-méme pied à terre, & qu'on verroit les merveiles qu'il feroit. Arias pouſſa encore plus loin ſon reſſentiment; car lors qu'on eſt une fois en colere on a peine à ſe moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniaſco en luy-méme, & l'obligea de condamner ſon humeur bruſque, qui contraignit pluſieurs fois à perdre le reſpect qu'on luy devoit. Cela inſtruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoiſtre qu'il faut gagner le ſoldat par la douceur. Qu'en matiere de commandement l'exemple eſt plus puiſſant que tous les diſcours. Et que ſi l'on eſt forcé de reprendre les perſonnes, on le faſſe en des termes qui ne ſont point offenſans.

Aniaſco & Arias eſtant donc [illegible]

continua de harceler les chevaux ; & sur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à passer, mais si lentement qu'il estoit plus de trois heures aprés-midy avant qu'ils fussent de l'autre costé. Les Espagnols alors faisoient pitié, fatiguez, languissans, dépourvûs generalement de toutes choses. Neanmoins ils prirent cœur en consideration du peril qu'ils avoient passé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car si l'ennemy les eut attaqués dans le passage, & qu'ils eussent esté obligez de combattre, ils estoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cause qu'allant presque tout nuds l'hyver, ils ne sortent que tres-rarement de leurs maisons. Enfin, comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, ils firent de grands feux, à cause qu'ils avoient extrémement froid, ils reprirent leurs forces peu à peu, & se réjoüissant, parce que de là jusqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils reposerent, & avant le jour ils continuerent leur route, sur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances, de crainte d'en estre découverts, ils firent ce jour-là treize lieuës, & s'arresterent la nuit dans une belle plaine.

Mais le lendemain avant que le Soleil fut levé ils délogerent, & passerent qu'il estoit matin prés d'Urribaracuxi, où de peur des habitans ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui estoit le dixiéme de leur voyage ; & reposerent une partie de la nuit à trois lieuës de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher ; & au bout de deux lieuës, ils virent du feu dans un bois à costé de leur route. Moron qui avoit senti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, mesme depuis leur en ayant encore parlé, ils l'apperçûrent presque aussi-tost.

Les Espagnols surpris d'une chose si extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient rostir du poisson. C'estoit des sujets de Mucoço; neanmoins on les prit pour sçavoir si leur Seigneur avoient entretenu la paix. Car il fut resolu que s'il se trouvoit des plaintes contre luy, l'on envoyeroit ses sujets aux Havanes. On fondit donc à toute bride sur eux ; on en attrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la forest, & se sauverent à la faveur de l'obscurité. Les prisonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire ressouvenir les Espagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en sa personne, ce qui ne servit de rien

Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, ils ſe mirent à déjeuner du poiſſon qui eſtoit là, & que la faim dont ils eſtoient preſſez leur fit trouver excellent, quoy qu'il fuſt couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler deſſus. Enſuite prenant une route qui alloit à la traverſe, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieuës, Cacho avoit recouvert ſes forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on eſtoit à Ocaly, avoit fait une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'aidé de la vigueur de ſon âge, il ſe trouva guery du mal que le froid & la fatigue luy avoient cauſé, & il ſervoit auſſi vigoureuſement que les autres. Mais ſon cheval ne put paſſer outre, & on le laiſſa dans un pré aprés luy avoir oſté la ſelle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que ſi quelque Indien s'en vouloit ſervir, il eut tout ce qu'il falloit pour monter deſſus.

Aprés on continua à marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers, de voir qu'ils ne rencontroient ny trace d'homme, ny de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon qui eſtoit dans cette place ne fut pas venu ſe promener aux environs. Ils crurent donc ou que la garniſon avoit eſté

égorgée, ou qu'elle s'estoit retirée sur les brigantins qu'on luy avoit laissez. Dans cette creance ils avoient de la crainte & de la tristesse, se consideroient éloignez de l'Armée, dépourveus de vivres & de vaisseaux pour se retirer par mer. Ils repassoient sur les maux qu'ils avoient soufferts dans leur voyage, & desesperoient de retourner jamais à Apalaché. Cependant parmy de si facheuses inquietudes il resolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga, ils camperoient dans un lieu de la forest la plus proche où il y auroit de l'herbe. Que tandis qu'ils se delasseroient, ils tuëroient les chevaux moins utiles, & qu'aprés les avoir mis par morceaux pour vivre sur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils se flatoient que si on les tuoit, ils auroient du moins en mourant la consolation de s'estre mis en estat de faire leur devoir ; & que si la fortune les favorisoit ils auroient de la satisfaction & de l'honneur. Là-dessus ils continuerent hardiment leur route, & se rendirent à Hirriga.

CHAPITRE XI.

Arrivée du party à Hirriga.

LEs Cavaliers arrivez à un petit marais à demy-lieuë d'Hirriga, trouverent quel-

ques passées de cheval, & ils en furent extrémement rejoüis. Leurs chevaux mesme qui ne se pouvoient presque soustenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'escurie. Ainsi les Espagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les apperçûrent se mirent dans le mesme ordre; & comme si c'eut esté pour courre en des rejoüissances publiques, ils piquerent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut très-agreable. Au bruit qu'ils faisoient, Calderon & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courses d'Aniasco & de ses gens, & les reçûrent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniasco & ses compagnons leur témoignerent aussi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informast de la santé de Soto, ou de l'estat de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalache. Tant le desir de ce

métal a de puissance sur l'esprit des hommes, & leur fait facilement oublier leur devoir.

Le voyage d'Aniasco & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'Ocaly & le grand marais, si bien qu'en neuf on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont souf-ferts, on peut aisément juger des peines des autres Espagnols, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui jouïssent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont euës à les subjuguer. Comme ils en possedent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnez de mesme, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga, s'enquit si les Indiens de la Province de Mucoço & de celle où il estoit n'avoient point rompu la paix: Et au mesme temps qu'il eut apris, qu'on estoit satisfait de leur conduite, il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on luy vouloit faire present. Il les chargea

aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée ; & là-dessus ils prirent la route de leur pays, pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucoço trois jours aprés arriva avec le cheval, dont quelques Indiens portoient la bride & la selle, parce qu'ils ne les luy avoient pû mettre. Il embrassa avec affection Aniasco & ceux de sa suite, il s'enquit civilement de la santé du General, & les supplia de luy raconter le succez de la conqueste, les circonstances de leur voyage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient euës, avec la faim & les travaux qu'ils avoient soufferts. Qu'il seroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obeïssance aux Espagnols, à cause qu'ils ne pouvoient jamais vivre sous une domination plus douce ny plus illustre que celle d'une nation si belliqueuse.

Aniasco ayant remarqué cette maniere obligeante, dont Mucoço les avoit reçûs en comparaison de leurs compagnons, qui d'abord ne s'estoient informez que des richesses que l'on avoit découvertes, il le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & luy fit compliment sur le sujet de la paix qu'il avoit conservée. Mais le Cacique répondit à ces civilitez avec tant d'esprit, qu'il s'acquit l'estime, l'amitié & l'admi-

ration de tout le monde. Mucoço possedoit aussi de tres-belles qualités. Car sans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generosité, & une certaine conduite qui charmoit les Espagnols. C'est pourquoy il en estoit aymé tendrement, & ils devoient à mon avis l'obliger avec adresse à se faire bâtiser. Selon les lumieres naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foy, & c'eut esté un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas prescher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'eussent auparavant toute conquise.

Ensuite de cela, & durant quatre jours que Mucoço fut avec les Espegnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Caçave, qui est le pain qui se fait à Cuba de la racine de manioque, plusieurs manteaux, sacs, caleçons, haut de chausses, souliers de cordes, & autres avec des cuirasses, des lances; en un mot toutes sortes d'armes. On luy donna de plus, des voiles, des cordages, des ancres, des cables, & autres choses pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils estoient bien-aises d'en laisser à Mucoço & à ses sujets.

CHAPITRE XII.

On execute les ordres du General.

LOrs que Mucoço eut fait enlever ce qu'on luy laissoit, on vit les ordres du General. Ils portoient qu'Aniasco prit les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razast la coste vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit luy-mesme découvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en estat, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du General à Calderon touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias execute ce qu'il devoit faire. On luy avoit commandé de prendre la caravele, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire sçavoir le detail de la découverte. Il estoit aussi chargé de traiter de quelques affaires ; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parleray point. Arias donc pour satisfaire à ce qui luy estoit prescrit, fait radou-

ber la caravele, il l'équipe, se met sûr mer, & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fût reçû avec beaucoup de joye de la femme de Soto, & de tous les habitans de l'Isle, qui firent de grandes réjoüissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du General qu'ils comblerent de benedictions & de loüanges.

CHAPITRE XIII.

Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.

DUrant le sejour de Calderon à Hirriga, ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves, laituës & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils s'establissent dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols, ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mesmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pesche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits, lors que la marée estoit haute, & qui lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette

peſche eſtoit grande, & les ſoldats de Caldèron en joüiſſoient avec les Indiens. C'eſt pourquoy il prit un jour fantaiſie à Lopés & à Galvan d'aller peſcher ſans l'ordre du Capitaine. Ils ſe mirent dans un batteau, & menerent avec eux Mugnós, page de leur Commandant. Comme ils peſchoient il arriva dans de petites naceles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en Indien, & partie en Eſpagnol, qu'il falloit que la peſche fut commune. Lopés qui eſtoit brutal leur répondit, qu'ils allaſſent ſervir de proye aux chiens, qu'ils n'avoient rien à partager avec eux; & auſſitôt il mit l'épée à la main, & bleſſa un indien qui s'eſtoit approché de luy. Les autres irritez de cette inſolence, ſe jettent ſur les trois Eſpagnols, aſſomment Lopez à coups de rames, laiſſent Galvan pour mort, & emmenent Mugnos, auquel ils ne firent rien en conſideration de ſa jeuneſſe. Quelques ſoldats de la garniſon qui n'eſtoient pas loin de là, attirez par le bruit, & ſe doutant du deſordre qui eſtoit arrivé vinrent au batteau, pour donner ſecours à Lopez & à Calvan: mais ils les trouverent morts, & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enterrerent Lopez ſur l'heure, & comme Galvan reſpiroit encore ils le ſecoururent ſi à propos, qu'ils le firent revenir à luy. Cependant il fut plus

plus de trente jours à guerir, & mesme il demeura tout hébeté de ses blessures à la teste. Car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit quand les Indiens nous tuerent Lopez & moy, nous fismes telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses réveries, luy repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué, & que pour luy il n'estoit point mort, mais il s'opiniastroit avec chaleur qu'il estoit tué & vivant tout ensemble, parce que Dieu luy avoit rendu la vie.

Quelque temps aprés, les Indiens prirent encore un soldat que l'on appelloit Vintimilla comme il peschoit des escrevisses de mer dans la basse marée, au pied d'une forest, entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Esprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant seul s'approcherent, & luy dirent doucement qu'il falloit partager la pesche. Vintimilla qui les pensoit effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offensez qu'un homme seul osast leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui estoient dix ou douze, l'enleverent & ne luy firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmy eux, avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien poursuivy par des sujets d'Hirriga fut surpris de la

tempeste, & pour en eviter la furie il se retira à la Baye du Saint Esprit. L'orage cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à luy donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient estoient seuls en un batteau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à s'augmenter, il ne les poussast trop en mer, s'efforcent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrestent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent. Mais lors qu'ils virent les Indiens éloignez, ils tournent la prouë de leur vaisseau vers le navire, rament à force de bras, & crient qu'on les attende. Les Chrétiens à leur voix, calent les voiles & reçoivent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

CHAPITRE XIV.

Départ de la Ville d'Hirriga.

APrés qu'Aniasco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre

pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantassins & soixante-dix lances, & arriva le second jour à Mucoço. Le Cacique sortit au devant de luy, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'-chere, & les accompagna le lendemain jusques hors de ses terres. Et comme il fut prest à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'esperance de revoir le General. Que tandis qu'ils avoient esté à Hirriga, il s'estoit flatté qu'il reviendroit un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de luy offrir son service. Mais qu'aujourd'huy qu'il se voyoit condamné à pleurer son absence, il les supplioit de luy témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embrassant aprés ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucoço. Cependant les Espagnols continuerent leur route, ils vinrent jusqu'au grand marais; & ne rencontrerent aucune chose, si ce n'est qu'il arriva une nuit que s'estant campez en une plaine prés d'un bois, il en sortit plusieurs Indiens qui les tinrent sans cesse en allarme. Car on ne les avoit pas plûtôt recognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux sur tout qui faisoit paroistre beaucoup de hardiesse fut attaqué par Silvestre. L'Indien fait ferme d'abord, toutefois il lâche ensuite le pied, l'Espagnol le

pousse, mais le Barbare qui se voit en estat d'estre percé, fait-teste, & au moment que le Cavalier luy porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il tire une fléche qui perce & renverse le cheval de Silvestre, de sorte que le Barbare, le cheval & celuy qui estoit dessus tomberent l'un sur l'autre. Les Espagnols surpris qu'un seul coup de fléche tiré de si prés, eust tué un cheval tres-vigoureux, eurent la curiosité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la fléche estoit entrée par le poitral, & qu'aprés avoir percé le cœur elle s'estoit arrestée dans les boyaux, tant les Indiens tirent fortement. Aussi dés leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des fléches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refusent, ils en font eux-mesmes avec de petits bâtons, & declarent la guerre aux souris du logis. Mais ne rencontrant rien sur quoy ils puissent tirer, ils chassent aux mouches, & hors de la maison ils cherchent des lezards; & lors que ces animaux sont dans leurs trous, ils les attendent cinq & six heures, jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Ainsi par un exercice continnel ils tirent avec une adresse surprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordi-

naires des Indiens, j'en raporteray un exemple. Moscoso dans l'une des premieres escarmouches contre les Apalachites, receut au costé droit un coup de fléche qui perça son bufle & sa cotte de maille sans le tuer, parce que le coup alla de travers. Les Officiers Espagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un seul coup, voulurent éprouver les leurs afin de sçavoir si l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché, ceux qui portoient des cottes de maille, prirent un pannier de roseaux fort tissu, & ajusterent autour une des plus belles cottes. Ils deslierent ensuite un des prisonniers Indiens, ils luy donnerent un arc avec une fléche, & luy commanderent de tirer de cent cinquante pas sur cette cotte de maille. Au mesme temps le Barbare ayant serré les poings, secoüé, estendu & plié les bras pour reveiller ses forces, il tire & traverse la cotte & le pannier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne resistoit point au trait, en mirent deux sur le pannier, ils donnerent une fleche à l'Indien qu'ils firent tirer, & il les perça toutes deux. Neanmoins la fléche demeurant attachée & passant autant d'un costé que d'autre, à cause qu'elle n'avoit point

esté tirée avec assez d'adresse, le Barbare demanda qu'il luy fut permis d'en tirer un autre à condition que si elle ne perçoit les deux cottes avec autant de vigueur que la premiere, il se soûmettoit à perdre la vie.

Les Espagnols ne luy voulurent point accorder sa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toilles d'Hollande. Ainsi ils firent avec de gros draps des juste-au-corps de quatre doigts d'épaisseur qui couvroient le poitral avec la croupe des chevaux, & resistoient mieux au trait qu'aucune autre chose. Mais comme dans cette relation je parleray encore de quelques coups de fleches surprenans, je viens à Calderon.

CHAPITRE XV.

Suite de la marche de Calderon & son arrivée au Camp.

LEs Indiens voyant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les Espagnols qui arriverent le jour suivant au bord du grand marais, où ils demeurerent toute la nuit. Ils le traverserent le lendemain sans estre attaquez des ennemis, & marcherent à grandes

journées par la Province d'Acuera. Pour se soulager les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre aimant-mieux de crainte de fatiguer leurs chevaux les donner aux fantassins, que de les porter en trousse. Ils arriverent enfin à Ocaly qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traverserent sur des traîneaux la riviere, qui passe prés de cette ville. Ensuite ils entrerent dans Ochilé; delà, ils se rendirent à Vitachuco, puis au fleuve d'Ossachile, & à la ville du même nom, d'où les habitans s'estoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voyage par un pays desert, entre Ossachilé & le marais d'Apalaché, & sans que les Barbares les attaquassent qu'une seule fois, ils firent plus de cent & trente-cinq lieuës depuis le commencement de leur route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. Estant arrivez au bois qui borde le marais, ils camperent toute la nuit en une plaine voisine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé se mirent dans l'eau, ils avancerent jusqu'au pont & le racommoderent. Les gens de pied passerent dessus sans que l'ennemy s'y opposast, & ceux de cheval traverserent heureusement à la nage le plus profond de l'eau. Ensuite Calderon donna ses ordres pour franchir ce qui restoit du

marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbaletriers, avec autant d hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui estoit de l'autre côté. Ils se mettent donc en estat de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord. Les Indiens en embuscade sortent au mesme temps, ils les attaquent avec de grands cris, les couvrent de fléches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mords aux dents, rebrousse & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trousse, & qui estoient presque tous blessez. Car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choisissoient. Ils se mirent mesme en estat de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les ayder, & pour estre témoins de leur victoire. Cette attaque estonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il se falloit battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemy fondoit sur eux; tout cela leur fit apprehender d'estre tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublerent leurs efforts contre ceux qui estoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Villabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant teste aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrestiens estoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingts pas devant marchoit un Indien avec des grandes plumes sur sa teste, vestu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient, voulut se saisir d'un gros arbre, qui estoit également distant d'eux & de luy, d'où il les auroit fort incommodez. Comme Silvestre eut reconnu son dessein, il appelle Galvan qui accourt, ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois fléches; le bouclier de Silvestre le reçût, & resista à la violence des coups, parce qu'il estoit moüillé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien, attendit qu'il fut à la portée de son arbaleste, il prit de telle sorte son temps, qu'il luy donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'estoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, il fit seulement la piroüette, & s'écria que ces traitres de Chre-

tiens l'avoient tué. On entend aussi-tôt un grand bruit, ce ne sont que cris & hurlemens parmy les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils estoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoit tout en furie, une foule d'Indiens vers lesquels Manassés, accompagné de dix autres marcha pour leur faire teste. Les Barbares les chargerent vertement, & blesserent Manassés aux cuisses au defaut de son bouclier, & les quatres coups de fléches qu'il luy tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le mesme malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols alors reduits à la necessité de combattre pour leur vie se deffendoient en lions. Cependant le bruit court parmy les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en tres-bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils pousserent l'ennemy, le jetterent dans le defilé qui estoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans

peine maistres de l'endroit de la forest, que les troupes avoient ouvert en passant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y estoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la blessure de leur Chef. Les Espagnols se logerent dans ce lieu qui estoit d'un abord tres-difficile & fort aisé à garder. Ils y passerent la nuit à panser les blessez qui estoient en fort grand nombre, & furent toûjours à l'erte à cause des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils se mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, jusqu'à une autre forest d'environ deux lieuës de traverse. Dans ce bois qui n'estoit pas si serré que celuy que l'on avoit passé, les Barbares avoient fait de costé & d'autre du chemin de bonnes palissades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les Espagnols traverserent courageusement cette forest, & eurent vingt blessez, sans que jamais ils pussent tuer aucun Indien. Ils croyoient mesme beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Aprés ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la Cavalerie, n'oserent ny les attaquer, ny les attendre. Et au bout de cinq lieuës, comme les blessez se trouverent ordinairement fati-

guez, nos gens camperent dans une plaine, & la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avançoient pour leur faire teste, & donnoient vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blesserent qu'un seul. Presque toute la nuit, ils ne firent que crier aux Espagnols, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres, qu'ils feroient d'eux, la mesme chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient. Qu'ils n'estoient pas assez lâches pour souffrir leur tyrannie, & s'ils ne sortoient du pays, qu'ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il estoit à l'autre bord fortifié de palissades. Calderon envoya reconnoistre le passage, & s'apresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'epée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui estoient le moins en estat de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queuë, afin que de tous costés on pust soustenir l'ennemy. Ils entrerent en cet ordre dans le bois, qui estoit au devant

vant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pieces. Nos gens resolus de passer, ou de mourir arriverent teste baissée aux tranchemens. Le combat fut opiniastré; neanmoins malgré la resistance des Indiens, ils gagnerent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques blessez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite par la plaine, sans que les ennemis les attaquassent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons. Car les Indiens estant en embuscade ils fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Espagnols commencerent à s'estonner de ces menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en sortoit nul secours; & mesme ils ne voyoient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours aprés il y mourut douze de leurs blessez, entre autres Manassés qui estoit un tres-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçûs de tou-

te l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts. Car les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroissoit vraysemblable, parce que le General s'estant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces passages, il estoit aisé de croire, que Calderon avec six vingts s'y estoit perdu. Mais comme le General se vit heureusement trompé, l'on ne peut s'imaginer la satisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ses compagnons. Il les embrassa tous plusieurs fois, & s'informa obligeamment des particuliarités de leur route. Il loüa avec affection, il parla de leur fatigues & de leur courage, & commanda que l'on eust grand soin des blessez.

CHAPITRE XVI.

Découverte de la coste.

LOrs que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit six jours qu'Aniasco y étoit, ayant débarqué à Auté sans avoir fait aucune rencontre digne d'estre écrite. Il estoit heureusement abordé à ce port, parce que pour le luy assurer, on y avoit envoyé

douze jours avant son arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & lautre d'Infanterie. Elles estoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur sejour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvrist de plus loin.

Aniasco qui les apperçût vint aborder à Auté, où aprés avoir mis en seureté deux vaisseaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'escorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Espagnols se virent tous ensemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne surmontassent. Ils furent donc toûjours dans la joye, & passerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeller Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien servy dans toutes les rencontres. Il luy commanda de laisser le soin de sa compagnie à Gusman & d'aller au Golfe d'Auté. Que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez. Qu'aprés il suivroit la coste cent lieuës vers l'Occident. Qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit estre extrémement importante, & qu'il luy donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eut rasé la coste, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi. Que ce port estoit tres-beau, à l'abry de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il estoit aisé de s'approcher de terre, & d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui estoient parens, & dont l'un estoit Cacique. Mais il les prit d'une maniere fort malhonneste. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçûrent civilement, ils le prierent de descendre, & qu'on luy donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point en eux, n'osa accepter leurs offres. Mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premieres démarches pour luy ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre luy rendre visite, ils luy apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rasseurerent & sonderent le port. Ensuite aprés avoir pris tout ce qui leur estoit necessaire, ils haussèrent les voiles, & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'estoit donnees de part & d'autre, furent lâchement trahis.

CHAPITRE XVII.

On envoye aux Havanes une relation de la découverte.

LEs Espagnols apprirent avec ioye la découverte du port d'Achussi & de toute la coste. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituer dans la Floride. Que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses necessaires à un establissement. C'est pourquoy Maldonado reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla; luy raconter le détail de ce qui s'estoit passé, & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On luy commanda aussi qu'au mois d'Octobre * prochain de l'année mil cinq cens quarante & un, il se rendit au port d'Achussi avec les brigantins, la caravele d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de plomb, de poudre, & de toutes sortes de munitions. On luy avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conseil & de

* On estoit alors sur la fin de Février 1540.

grande conduite dans la guerre. Le Genera avoit donné ces ordres, parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado, il auroit de son costé découvert le dedans de la contrée, & pris toutes ses mesures pour s'y establir, & qu'aprés il se rendroit au port d'Achussi. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port; car dans la pensée de s'habituer dans la Floride, c'estoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'Auté, & se rendit aux Havanes; où pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & son bonheur dans toutes ses entreprises, il fut bien reçû de la femme du General & de toute l'Isle. Aprés on envoya donner avis du succez de la découverte, ce ne furent que réjoüissances & que vœux en faveur de Soto. Les riches mesmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoyoient, ou ils apportoient ce qu'ils avoient de plus precieux, parce qu'ils en esperoient quelque recompense; & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interests de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Isle feront leurs preparatifs, revenons au peuple d'Apalaché.

CHAPITRE XVIII.

Hardiesse d'un Indien.

ANiasco monta un jour à cheval luy septiesme, & s'estant promené par les ruës d'Apalaché avec ses compagnons, il leur prit à tous fantaisie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas dessein de s'en éloigner beaucoup, à cause que les Barbares se mettoient en embuscade derriere les buissons ; & que la campagne n'estoit pas seure, ils sortirent sans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agreablement de diverses choses, ils apperçûrent un Indien avec sa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine prés d'un bois. Ils piquerent aussi-tost droit à eux, & la femme tout éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la forest, la jette contre le premier buisson, & la pousse de force plus avant. Aprés au lieu de se sauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laissé son arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de resolution, que s'il n'en eut qu'un à combattre.

Les Eſpagnols ſurpris de cette action , & croyant qu'il y auroit de la honte à ſept hommes d'en tuer un , voulurent ſeulement le prendre. Ils fondent ſur luy ſi promptement , qu'il n'eut pas le temps de tirer une ſeule fois ; ils le renverſent, le tiennent à terre, luy crient quartier & qu'il ſe rende. Mais plus ils le preſſent , & plus il fait paroiſtre de cœur. Car tout abbatu qu'il eſt, il les bleſſe tous aux jambes , & pique avec ſes fléches le ventre de leurs chevaux. Enfin il s'échape une fois d'entre leurs pieds, ſe releve , prend ſon arc à deux mains , & en donne un ſi rude coup ſur le front de Pegado , que le ſang luy en coula le long du viſage, & en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de ſe voir ainſi traité , pouſſe ſon cheval ſur le Barbare , luy porte quelques coups de lances, l'atrape à la poitrine , & le renverſe mort à ſes pieds. Les Eſpagnols viſiterent au meſme temps leurs chevaux , & trouvant qu'ils eſtoient tous bleſſez legerement , ils reprirent le chemin d'Apalaché , honteux qu'un ſeul homme leur euſt donné tant de peine.

CHAPITRE XIX.

On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.

DUrant le quartier d'hyver des Espagnols dans Apalaché, Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoy il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée, & de ceux que l'on prenoit tous les jours, s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on luy amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit esté à des Indiens, qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'estant point en usage parmy les peuples de ces contrées, ils ne font que des échanges. Le General réjoüi de cette rencontre, fit interroger ce jeune garçon, touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir; & il luy répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit accompagné ses maistres; & qu'en douze ou treize jours, il y conduiroit les troupes. Le General le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre

garde qu'il n'échapast. Mais bien loin de s'enfuïr, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrestiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmy eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru un veritable Espagnol.

Peu de jours aprés la prise de cet Indien, on en atrapa un autre qui le connoissoit ; & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit mesme de mener nos gens aux Provinces où il avoit esté, qu'il asseuroit estre d'une tres-vaste étenduë. Mais comme on luy demandoit si dans ces quartiers il se trouvoit de l'or, & de l'argent, & des pierreries, & qu'on luy montroit de toutes ces choses pour luy faire comprendre ce qu'on vouloit sçavoir de luy, il témoigna qu'en Cofaciqui, il y avoit un métal semblable au jaune, & au blanc qu'on luy faisoit voir. Que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées. Que mesme on rencontroit en Cofaciqui une tres-grande quantité de perles; & là-dessus il en montra une parmy les pierreries qu'on luy presentoit. Les Espagnols pleins de joye de ces nouvelles, ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui, & de se rendre maistres des richesses de cette Province.

CHAPITRE XX.

De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalaché.

UN jour, un party de cinquante fantaſſins, & de vingt Cavaliers ſortit du Camp, pour chercher du gros millet à une lieuë de là, où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils avoient beſoin. Ils ſe mirent aprés en embuſcade pour prendre quelques Barbares, & poſerent une ſentinelle en un endroit élevé. Elle l'avertit preſque auſſi-tôt qu'il paroiſſoit un Indien, qui jettoit la vûë d'un coſté & d'autre, comme s'il eut eu deſſein de découvrir quelque choſe. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuïr. Neanmoins venant à conſiderer que le cheval luy couperoit chemin, il gagna un arbre, refuge ordinaire des Indiens; il appreſte ſon arc, & attend de pied ferme que ſon ennemy fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer juſques ſous l'arbre, il paſſe auprés, & porte un coup de lance à l'Indien, qui ne l'eut pas plûtôt paré, qu'il tira & perça le cheval de

l'Espagnol avec tant de violence, que depuis il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velasques qui suivoit au petit galop pour secourir Soto ; & lors qu'il apperçût le cheval de son compagnon tué, il presse le sien, avance droit au Barbare & luy pousse un coup de lance. L'Indien aprés l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de Velasques. Ces deux Espagnols aussitôt courent la lance en main sur le Barbare qui gagne le bois, tourne quelquefois la teste en se retirant, leur dit avec une fierté mesprisante qu'il se falloit battre à pied ; & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échapa ainsi des Cavaliers à son honneur, & les laissa au desespoir d'estre malheureusement démontez. Le party reprit ensuite le chemin du Camp, fâché de ce qui estoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps aprés cette action Rodriguez & Yelves sortirent à cheval d'Apalaché, pour cueillir du fruit en une forest prés de cette ville. Estant arrivez, ils mirent pied a terre, & monterent au haut des arbres ; dans la pensée que le fruit y estoit meilleur qu'aux branches d'en-bas. Les Indiens en embuscade les apperçûrent & coulerent doucement pour les surprendre. Yelves qui les vit se jetta en

bas

bas de l'arbre, où il s'estoit mis, & ils luy tirerent une fléche qui le renversa tandis qu'il couroit a son cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & passoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez, ils le tirerent sur l'arbre comme un oiseau, & l'ayant fait tomber du troisiéme coup, ils luy enleverent le test, qu'ils emporterent pour marque de ce qui s'estoit passé. Yelves ne fut point traité ainsi, il vint des Cavaliers à son secours, ausquels aprés avoir raconté en peu de paroles sa disgrace, il demanda un Confesseur, & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez, estant épouvantez du bruit des Barbares, ils prirent la fuite vers le Camp. Les soldats qui avançoient, & qui les rencontrerent, s'apperçûrent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la blessure n'estoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panser, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Espagnols surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il estoit blessé; & suivant la trace de la fléche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuisse, & estoit passée au foye. Je raporte ces particularités, pour faire connoistre que durant le sejour des troupes dans Apalache, les Barbares les atta-

querent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toûjours à l'erte, & toûjours prests à combattre. On raconte encore cecy de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goust; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçûs de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant prés d'eux, firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tuëroient. Les Cavaliers qui se moquoient de ces menaces avancerent; & aussi-tôt les Indiens leur tirerent quelques fléches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blessez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuïr & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'estoient pas contens d'escarmoucher contre ceux qui s'écartoient. Mais ils attaquoient jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille, ils se cachoient dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils s'efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citrouiles, & autres legumes. On y trouve

aussi diverses sortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il se perd au pied des arbres, à cause que les Indiens ne nourrissent point de troupeaux. En un mot, le pays est si fertile, que les troupes durant cinq mois d'hyver y eurent des vivres en abondance; & mesme pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Neanmoins, outre quelque 350. chevaux ils faisoient prés de quinze cens hommes sans conter les Indiens de service. Il y a d'ailleurs dans la contrée plusieurs meuriers blancs, des pasturages fort bons, des eaux excellentes, des estangs pleins de poisson, des marests remplis d'herbes, dont la fleur est bonne pour le bestail, & seule capable de le nourrir.

Fin du troisiéme Livre de la Floride.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE IV.

Avantures des Eſpagnols en diverſes Provinces.

CHAPITRE I.

Départ d'Apalaché.

APRE'S qu'on eut dépéché Maldonado aux Havanes, pour les vivres & d'autres choſes neceſſaires aux troupes ; le General partit de la ville d'Apalaché ſur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit ſa route vers le Nord. Il marcha trois jours ſans eſtre attaqué des ennemis, & logea dans un village preſque fer-

mé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large ; & où on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers, on le passoit aisément ; & de là sans peine, on abordoit au Bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une valée agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui estoit encore de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps cinq gardes du General sortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoistre les villages de la contrée. Les Gardes portoient chacun une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit aussi une rondache, & Moreno une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrerent dans une plaine semée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient aussi-tôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le passage, & court en haste au secours. Neamoins quelque diligence que l'on fist, on trouva les gardes tuez de dix ou douze fléches, chacun au travers du corps, & les deux autres tres-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui luy passoit à l'épaule, & il expira

lors qu'on le pansoit. Aguilera qui s'estoit courageusement battu, avoit les cuisses percées de deux fléches, le corps noir de coups & la teste blessée. Car les Barbares qui n'avoient plus de quoy tirer, prirent sa rondache, & luy en déchargerent de si rudes coups, qu'ils luy découvrirent le test jusqu'aux sourcils. Mais comme il estoit jeune & robuste il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçoivent le secours, & se sauvent si promptement, que l'on ne peut connoistre leur nombre. On sçût toutefois d'Aguilera qu'il y avoit plus de cinquante hommes, & quelque temps ensuite on apprit en cette sorte la maniere dont la chose s'estoit passée.

Des Espagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera, s'il avoit conté les coups de bastons qu'il avoit recûs; & si pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de se battre seul à seul contre luy, il leur répondit, que les coups estoient tombez si drus sur ces espaules, qu'il ne les avoit pu compter. Qu'à l'égard du mal qu'ils luy avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils seroient entre les mains des ennemis. Que neanmoins pour leur faire connoistre de quelle maniere son malheur estoit arrivé; ils sçauroient que plusieurs Indiens les avoient rencontrez dans une plai-

ne ses camarades & luy, & que les ayant vû seulement sept à pied, ils s'estoient detâchez du gros en pareil nombre, s'estoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureusement; tandis que les autres demeuroient spectateurs du combat. Que ses compagnons non plus que luy, n'ayant ny arbaleste ny mousquet pour les repousser, les sept Indiens, les avoient approchez à leur aise, & avoient tiré sur eux comme sur des bestes prises dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un estat pitoyable. Que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils luy avoient faits; & que de crainte d'une autre disgrace il ne songeoit point à les defier, leur conseillant mesme à eux qui le railloient, de ne point sortir du Camp sans armes, de peur d'estre mal-traitez, & de servir à leur tour de divertissement aux autres. Ceux qui écoutoient Aguilera demeurerent surpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens eussent osé se battre en nombre égal contre les Espagnols. Mais cette rencontre leur fit connoistre la hardiesse de ces peuples, qui n'appercevant point de chevaux, se fient si fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le ceder ny en valeur, ny en adresse aux plus braves des Chrestiens.

CHAPITRE II.

Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.

LE General partit d'Apalaché, & se rendit sur la frontiere de la Province d'Altapaha. Il fut la reconnoistre luy-mesme avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie ; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La pluspart des habitans s'estoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui estoient demeurez ; afin de faire fuir les derniers.

On les mena au General pour avoir quelque connoissance du pays. Mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs Indiens luy demanderent hardiment s'il venoit faire guerre, ou traiter alliance ; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrester, que la demande qu'on faisoit estant raisonnable, elle seroit accordé sans difficulté, & que mesme par toute la Province on recevroit favorable-

ment les troupes. Ils depécherent deux de leurs gens vers le Cacique, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols, & de se faire sçavoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire dégast. Le General qui se fit interpreter cette ordre, commença à esperer que tout reüssiroit selon son desir; & commanda qu'on mist les deux Officiers en liberté & qu'on les regalast. Cependant les Indiens avec le General, luy conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il estoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoye ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est reçû avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averty de ces choses vint saluër le General, qui parut fort réjoüi de sa venuë; & les habitans qui s'en estoient fuis retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y sejourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Aprés, ils marcherent dix jours, en montant le long de la riviere, où ils virent de beaux

meuriers, & remarquerent que la contrée estoit fertile, & le peuple doux & sociable. Si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçûrent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit necessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrerent en Achalaqué Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la pluspart avoient la vûë basse, ou estoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celuy de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent qu'elle s'estoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais aprés qu'ils s'en furent informez avec soin, ils apprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en Achalaqué; ce qui les surprit encore d'avantage. Neanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en sçavoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à Cofaciqui, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le pays est beau, sans riviere, ny forest, ils le traverserent en cinq jours. Lors que le General partit d'Achalaqué, il donna au Cacique entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le mesme present au Seigneur d'Altapaha,

& à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance ; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voyage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'escartoient quelquesfois sur le chemin, & que le General donnoit toûjours autant de masles que de femelles, il est vray-semblable que si les Barbares ne les ont tuèz en haine des Chrestiens, il en doit avoir aujourd'huy beaucoup dans la Floride, qui est un pays tres-propre pour les nourrir.

CHAPITRE III.

Du Cacique de Cofa & de sa Province.

Lors que le General passoit d'une Province à l'autre, il avoit accoustumé d'aller luy-mesme à la découvrte, ou d'envoyer avertir de sa venuë. C'est pourquoy il depecha vers le Cacique de Cofa, pour le porter à faire alliance, & il l'asseura que son dessein estoit de gagner les peuples par douceur. Qu'il en usoit genereusement envers ceux qui vouloient la paix ; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voisins, à qui les Espagnols avoient fait toutes sortes de bons traitemens ; & que pour luy, s'il acceptoit leur

amitié, il n'en seroit pas moins satisfait que les autres. Cofa & ses sujets répondirent, que le General leur faisoit beaucoup d'honneur, que luy & ses troupes seroient reçûs avec joye ; & qu'on ne pouvoit jamais ny le voir assez tôt, ny luy assez tôt entrer dans le pays. Les Espagnols ravis de cette réponse, doublerent leur marche ; & le quatrieme jour aprés leur départ d'Achalaqué, ils arriverent à la premiere ville de Cofa, où le Cacique pour paroistre en grand Seigneur, les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il apprit que les Chrestiens approchoient, il sortit au devant un quart de lieuë, ou aprés avoir salüé Soto, luy avoir confirmé sa parole, & s'estre enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en tres-bon ordre. Le Cacique logea Soto, il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les Espagnols réjoüis de cet accueil, demeurerent cinq jours dans la contrée ; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la seule piece de canon qu'ils avoient. Et pour luy montrer l'estime qu'ils faisoient de luy par l'importance de la chose qu'ils luy confioient, le General commanda de tirer ce

canon

canon à un grand chesne, qui fut renversé du second coup. Le Cacique & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'estoit veritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un depost si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de Cofaciqui, & le Cacique avec ses gens les accompagna. Mais aprés un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Espagnols, avec mille protestations de service ; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépécha vers son frere Cofaqui, pour luy faire sçavoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'estre favorablement reçûë. Soto envoya en mesme temps rechercher l'alliance de Cofaqui, & aprés six jours de chemin, il sortit de la Province de Cofa, qui est un pays propre pour le bestail, tres-fertile en gros millet, & tres-charmant. On y rencontre de grandes forests, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & sur tout des peuples fort sociables.

CHAPITRE IV.

Cofaqui reçoit les Espagnols.

COfaqui ayant appris que les Chrestiens venoient sur ses terres, fait preparer

toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépéche vers le General quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'asseurer de son obeïssance. Soto réjoüi de les voir, leur fit de grandes carresses, & vint avec eux jusqu'à la premiere ville, qui s'appelloit Cofaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'approchoit de cette place, le Cacique qui estoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de luy, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'arcs, de plumes & de mantes de martre. Cofaqui le salüa avec respect, & aprés quelques complimens il luy confirma ce qu'on luy avoit dit de sa part. Le General de son costé le reçût d'une maniere fort obligeante, & luy promit toute sorte d'amitié, en reconnoissance de l'accueil qu'il luy faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilitez; & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cofaqui au mesme temps distribua les logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le General de luy dire s'il sejourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour luy rendre toute sorte de service. Soto repondit

qu'il prendroit la route de Cofaciqui, & ne s'arresteroit point qu'il n'eut auparavant esté dans cette contrée. Là-dessus le Cacique luy repartit qu'elle n'estoit separée de la Province de Cofaqui, que par un desert de sept jours de marche. Que pour cela il luy offroit des vivres avec des gens de guerre, & que s'il luy plaisoit de donner ses ordres, il les feroit ponctuellement executer. Le General témoigna qu'il luy avoit obligation, & le conjura de faire en cette rencontre, ce qu'il jugeoit necessaire pour la marche, & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien, & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le General se confioit en luy, ordonna de lever promptement des troupes, & dans quatre jours il se trouvá quatre mille hommes pour escorter l'armée, avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions. * Cependant de peur de quelque surprise, à cause du nombre des Indiens, le General commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire, mais les Barbares estoient bien éloignez de rien entreprendre; ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols, afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui;

---

* Gros millet, pruneaux, noix, raisins secs.

avec lesquels ils estoient en guerre. C'est pourquoy un jour avant le départ des Chrestiens, le Cacique fit appeller Patofa son Lieutenant General, & luy dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous. Que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols. Qu'il estoit de sa prudence d'en menager l'amitié par toutes sortes de services, à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vangeroit hautement de ses ennemis. Que cela d'ailleurs luy donneroit lieu de meriter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation. Que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour la patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne luy en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de luy.

Aprés que Patofa qui estoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut recû cet ordre, il osta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que luy portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & plusieurs sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacique la branche de

palmier en main, il le salüa d'une maniere peu differente de la nostre, & l'assûra qu'il se sacrifieroit pour son service. Que puisque son bras estoit secondé des Espagnols, il luy engageoit la foy qu'il le vengeroit de ses ennemis. Que mesme la vengeance en seroit illustre & capable de luy oster le souvenir des injures qu'il avoit reçûës ; ajoustant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûë de luy, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & luy dit, que sur l'assûrance du succez de son entreprise, il l'en vouloit recompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il en revestit Patofa ; ce qui est parmy ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

CHAPITRE V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les Espagnols partissent pour Cofaciqui leur guide qui estoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalaché,

& qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussi-tost les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'estant enquis du sujet de l'alarme, ils connurent que c'estoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presqu'à demy-mort. Comme le General luy demanda ce qui l'avoit obligé à jetter de si grands cris, il repondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'estoit presenté à luy, qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrestiens en Cofaciqui. Que là-dessus il luy avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & luy avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer. Que s'il n'eut esté secouru par deux Espagnols, le Diable luy eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit apperçûs, il s'en estoit fuy avec toute sa suite. Qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrêtiens, il supplioit qu'on le baptizaît sur l'heure, afin que le Diable ne vinst plus le mal-traiter. Le General & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par des coups, envoyerent querir des Prestres, qui aprés avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit,

ny le jour suivant. Il estoit en un si pitoyable estat, qu'il fut obligé de se refaire ; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montast à cheval. Cosaqui accompagna le General deux lieuës, & luy fit ensuite quelques complimens, sur le deplaisir qu'il avoit de le quitter, il commanda de nouveau à Patosa d'obeïr en tout aux Espagnols, & il le fit souvenir qu'il s'estoit engagé à de grandes choses, & que l'on ne jugeoit du merite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirerent vers Cofaciqui, où elles souhaitoient passionnément d'arriver.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes.

LEs Indiens & les Espagnols formerent deux corps d'armée separez, & marcherent tout le jour en cette sorte ; Patosa & le General chacun à la teste de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de service. Comme la nuit approcha les Indiens distribuerent des vivres aux Espagnols ; les armées se camperent, elles poserent des sentinelles, & se mirent de telle façon sur leurs gardes les

unes contre les autres, qu'on les eust cru ennemies. Les Chrestiens sur tout estoient toûjours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient seulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Espagnols se piquant aussi de la mesme chose, chacun observa à l'envy la discipline; & au bout de deux journées, on arriva en tres-bon ordre à un desert, entre la Province de Cofaqui & de Cofaciqui. Les Espagnols marcherent six jours sans grand'-peine par ce desert, à cause que les bois & les chemins en estoient faciles. Outre quelques ruisseaux ils traverserent deux fleuves sans profondeur, mais fort étendus, & si violens que l'on fut contraint de mettre plusieurs chevaux de file pour rompre l'impetuosité de l'eau, & favoriser le passage aux gens de pied qui ne se pouvoient tenir debout, que les chevaux ne les soustinssent. Au septiéme jour sur le midy, ils se trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient suivi jusqu'à lors, & ne rencontrerent que des sentiers qui alloient çà & là dans la forest, & qui se perdoient presque aussi-tost. Si bien que ne sçachant plus quelle route prendre, le General commença d'avoir quelques soupçons des Barbares. Il dit à Patofa que sous apparence d'amitié il les avoit voulu faire perir; qu'il n'estoit pas croyable qu'entre huit mille In-

diens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui sçût le chemin, veu qu'ils avoient toûjours eu guerre avec les peuples de Cofaciqui, & fait des courses les uns sur les autres. Patofa répondit qu'il n'estoit jamais venu si loin, ny pas un de ceux qui l'accompagnoient. Que l'on ne pouvoit appeller guerre, les escarmouches qu'il y avoit euës entre eux & les ennemis. Que dans le desert on s'estoit seulement battus en diverses rencontres de chasse & de pesche, où l'on s'estoit tué & fait des prisonniers de part & d'autre. Que comme les habitans de Cofaciqui avoient toûjours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient osé entrer dans leur contrée. Qu'ainsi puisque luy, ny ses gens ne connoissoient point où ils estoient; il supplioit que l'on prist en leur faveur d'autres sentimens que ceux qu'on témoignoit avoir. Que les peuples de Cofaqui n'estoient capables d'aucune lâcheté, D'ailleurs, le Cacique & luy avoient trop de cœur pour démentir par une honteuse trahison, le bon accueil qu'ils avoient fait aux Espagnols. Que pour asseurance de sa parole on pouvoit prendre tels ostages, & en si grand nombre que l'on voudroit. Qu'il offroit mesme sa teste avec celle de ses soldats, qui se sacrifieroient tous aveuglément pour soustenir l'honneur de leur Ca-

cique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit que ce Commandant n'en vinst à quelque extremité, pour montrer l'innocence de sa conduite, & luy repartit, que bien loin de croire qu'il eust malicieusement égaré les Espagnols, il estoit maintenant persuadé du contraire; & que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez. On appella ensuite l'Indien Pierre, qui les avoit si seurement guidez, que la veille il marquoit le chemin du jour suivant. Mais il avoüa qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excusa sur ce qu'il y avoit long-temps qu'il n'estoit venu à Cofaciqui. Les Espagnols alors qui s'imaginoient qu'il apprehendoit encore d'estre mal-traité du Demon, & qu'ils le prieroient inutilement, continuerent le reste de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forest, & arriverent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'estoit pas guéyable. Comme ils n'avoient rien pour le traverser, & qu'ils avoient consumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils furent toute la nuit dans une grande consternation. A la pointe du jour le General pour les rasseurer leur promit de ne point continuer la marche, que l'on n'eût auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à Gusman, à Vascon-

rello, Aniaſco & Tinoco, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de coſtoyer le fleuve en montant, à quelques autres en deſcendant, & à tout le reſte d'avancer une lieuë dans le pays, & de retourner dans cinq jours au camp, pour y raporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniaſco alla vers le haut du fleuve avec le General Barbare, le guide Pierre, & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de ſe répandre à travers le bois, & de pouvoir plus facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit ſur le bord de la riviere, & endura de la faim ce qu'on en peut ſouffrir. Luy & ſes ſoldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choſes que les quatre mille Barbares qui eſtoient demeurez luy apportoient. Ces Indiens partoient du quartier dés le matin pour chercher des proviſions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiſeaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poiſſon; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Eſpagnols, qui furent trois jours à ne ſe nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fourniſſoient. Mais comme nos gens leur en laiſſoient la meilleure part, & que Soto vit que l'on ne

pouvoit plus subsister, il fit tuer quelques cochons, & distribuer une demie livre de viande à chaque Espagnol ; ce qui irritoit plûtôt la faim qu'il ne l'appaisoit. Neanmoins pour faire voir leur reconnissance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le General qui les sollicitoit à cela, souffroit comme le plus simple des fantassins, il dissimuloit ses maux, il carressoit les soldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faisoit oublier une partie de leurs peines ; de sorte qu'ils témoignoient à leur tour un visage aussi content, que s'ils eussent eu toutes choses en abondance.

CHAPITRE VII.

Suite de ce qui se passa dans le desert.

LE cinquiéme jour que l'Armée marcha dans le desert, un Indien * de ceux qui avoient le soin des vivres s'enfuït, soit qu'il desirast revoir sa femme, ou qu'il craignist de mourir de faim. Patofa qui en fut averty, envoye à ses trousses quatre de ses gens, qui aprés l'avoir atteint, le ramenerent au quartier

* On les appelle Tameme.

tier les mains liées, & le luy presenterent. Alors il commença à luy faire des reproches de sa lâcheté, il luy remontra le tort que sa fuite faisoit aux Indiens, le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son Cacique, & luy jura que son crime ne demeureroit pas impuny; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mene à un ruisseau, & là il luy fait oster ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long; il fait troubler l'eau, & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes Indiens eurent charge de prendre les verges, & de frapper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre Indien but d'abord autant qu'il luy fût possible; mais comme il vint à reprendre haleine, on luy donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ses amis courent trouver Soto, se jettent à ses pieds & le conjurent avec larmes de demander à Patofa la grace du malheureux.

Soto qui sçavoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eust perdu la vie, pria Patofa de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte; il y consentit,

& l'on tira incontinent du ruiſſeau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demy-mort.

Il arriva auſſi que l'un des jours qu'on ſouffrit le plus de faim dans le deſert, quatre ſoldats des plus courageux, & des plus honneſtes gens de l'armée reſolurent de partager ce qui leur reſtoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils la firent cuire pour la renfler, ils ſe la partagerent, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois * mangerent leur part, & il n'y eut que Silveſtre qui envelopa la ſienne dans un mouchoir. Enſuite un autre ſoldat qu'on appelloit Troche, luy demanda s'il n'avoit rien à manger, & il luy repartit aſſez plaiſamment, qu'on luy avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche ſe prit à rire, & ſur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les ſupplie de luy donner quelques vivres. Silveſtre luy répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gaſteau, & qu'il eſtoit preſt à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silveſtre reprit qu'il n'avançoit rien qui ne fuſt vray, & tira ſon mouchoir où eſtoient les dix-huit grains de millet.

* Carillo, Moron, Pechado.

Il en donne six à chacun de ses camarades, & garde le reste pour luy. Ils se regalerent aussitôt de cela avant qu'il survinst quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comme les autres soldats enduroient la faim; & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du Perou que viennent ces richesses aux Espagnols; J'estime qu'il m'est fort glorieux d'estre fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

CHAPITRE VIII.

Succez des Capitaines envoyez à la découverte.

DUrant ces choses, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne souffrirent pas moins de faim que le General. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois sans avoir rien à manger. Ils ne reüssirent pas mesme dans leur découverte, à la reserve d'Aniasco, qui rencontra un village sur le bord du fleuve qu'il costoyoit. Il y avoit peu de monde

dans ce village, mais tant de provisions, que dans un seul logis on trouva cinq cens mesures de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Aniasco réjoüis de ce bonheur, visiterent le reste des maisons, monterent aux plus hautes, virent deçà & delà le fleuve, plusieurs habitations, & des terres cultivées. Ensuite ils repurent & sur le minuit les Espagnols depécherent vers Soto quatre Cavaliers, qui pour l'assûrer des choses qu'ils luy diroient, prirent des montres de gros millet, & quelques cornes de vaches. Jusques alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride, encore qu'ils en eussent trouvé de la chaire fraische. Ce qui les avoit souvent obligez à presser les Indiens, de leur dire où ils rencontreroient de ce bestail; mais ny par prieres, ny par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit mesme que les Cavaliers furent envoyez vers le General, les gens de Patofa aprirent qu'ils estoient dans un village de la Province de Cofaciqui, & ils le saccagerent. Ils pillerent le temple où estoient les richesses du lieu, & sans consideration de sexe ny d'âge, ils tuerent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le test pour les porter à leur Cacique, & luy montrer la vengeance qu'ils

avoient prise de ses ennemis. Ce desordre dura jusqu'au jour, & sur le midy Aniasco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, apprehendant que s'ils demeuroient plus long-temps au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils resolurent de descamper, & d'aller rejoindre Soto.

CHAPITRE IX.

Arrivée du General en Cofaciqui, avec la découverte du Pays.

LE General ayant sçû les particularitez de la découverte d'Aniasco, il décampa, & prit pour guide les Cavaliers qu'on luy avoit dépéchez. Mais à cause que les troupes qui l'accompagnoient, enduroient beaucoup de faim, elles ne songeoient qu'à se rendre où il y avoit des vivres. De sorte que sans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'aprés avoir fait en un jour & demy plus de douze lieuës, ils arriverent où estoient leur compagnons. Ils s'y rafraischirent sept jours; & durant ce temps, les trois autres Capitaines que l'on avoit en-

voyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils estoient partis, sans avoir rencontré un seul village, ny pris aucun Indien, quoy qu'ils en eussent vû plusieurs passer. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils suivirent la route qu'il avoit tenuë, & se rendirent au village où il s'estoit avancé. Là ils luy raconterent le détail de leur course, ils se rétablirent, & ils en avoient grand besoin; car ils estoienr abatus de fatigues, & depuis huit jours ils n'avoient mangé que des racines. Cependant Patofa & ses gens se répandent quatre lieuës aux environs du quartier, tuent indifferemment hommes & femmes, saccagent les villages, & pillent les Temples où ils peuvent entrer. Le General averty de cela & que ces Barbares alloient encore pousser leur ressentiment plus loin, crut qu'il estoit de son interest d'empécher le desordre, à cause qu'estant contraire au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il luy feroit à l'avenir de cruels & puissans ennemis. Il envoye donc prier Patofa de faire arrester ses gens. Ce Capitaine obeït, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, Soto luy donna pour son Cacique & pour luy quelques étoffes de soye, du linge, des coûteaux, des miroirs, & autres choses semblables; & aprés l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de

ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravy des presens qu'on luy avoit faits, s'en retourna avec d'autant plus de joye, qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. Soto ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp. Mais si-tôt qu'il vit ses gens en estat, il prit sa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & plusieurs Indiens massacrez, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forests; & au bout de trois journées il campa dans un endroit remply de meuriers, & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à Aniasco de suivre avec trente fantassins, la route qu'on avoit tenuë jusques alors, & de tascher à prendre quelque Indien, pour avoir connoissance du pays & du Cacique de la Province. Qu'en tout cas il prit grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuast sa marche avec asseurance. Qu'il se reposoit sur sa conduite, & esperoit que le bonheur qui l'avoit toûjours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniasco & ses compagnons sortirent secrettement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargissoit peu à peu. Mais aprés

deux lieuës, ils oüirent un bruit confus & semblable à celuy que l'on fait dans un village. Là-dessus continuant leur route jusques hors une forest où ils se trouverent, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des personnes parler, & connurent qu'ils n'estoient pas loin de quelque bourg. Ils se preparent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce dessein ils se coulent doucement droit au village, chacun à l'envy l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçûrent le Bourg au de là du fleuve, le long duquel ils estoient venus. Ils tournent & courent çà & là pour découvrir un passage. Mais n'en trouvant point, ils s'arresterent dans un lieu découvert sur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps; puis ils se rendirent avant le jour. Ils raconterent au General leur découverte, & si-tôt que le Soleil fut levé il prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Cacique, & que les gens qu'ils appercevoient, estoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voyoient se retirerent

promptement dans le village y porter cette nouvelle.

CHAPITRE X.

Conduite de la Dame de Cofaciqui,

L'Arrivée des Espagnols estant répanduë dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez environ de 45. ans chacun, entrerent dans un batteau avec d'autres Indiens ; & passerent à l'autre bord. Comme ils furent en presence du General, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui estoit assis avec gravité sur un siege qu'on luy tenoit toûjours prest, pour recevoir les Ambassadeur qu'on luy dépéchoit. Ils luy demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre ; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des batteaux pour traverser le fleuve. Qu'il les supplioit aussi de luy livrer passage sur leurs terres, & de luy donner quelques vivres pour aller plus loin. Qu'il estoit marry de les importuner ; mais que la necessité l'y contraignoit. Qu'ainsi la faveur qu'ils luy accorderoient

luy feroit extrémement sensible. Qu'il tâcheroit de la reconnoître, & feroit qu'ils auroient autant de sujet de se loüer de sa conduite, que luy de leur generosité. Les Indiens luy repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais qu'il y avoit peu de vivres au pays. Que la peste à la reserve de leur bourg avoit desolé la Province. Que la pluspart des habitans avoient esté emportez de cette maladie; & que les autres s'estant retirez dans les forests n'avoient point semé. Que mesme depuis la peste cessée, il n'estoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils estoient sujets d'une jeune Dame, qui n'estoit pas moins prudente que genereuse. Qu'ils luy alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient apporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'estre favorable. Là-dessus, ils prirent congé du General, ils retournerent au village, & firent à leur Princesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de luy dire. A peine eurent-ils parlé, & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre; que leur Dame commanda que l'on tinst prest un batteau, & qu'on le parast le mieux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec huit femmes des plus considerables de sa Province.

Ce batteau eſtoit remorqué par un autre, où ſe mirent les ſix Indiens qui retournoient d'auprés des Eſpagnols, & avec eux pluſieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les paſſerent au bord où eſtoit le General.

Au meſme temps que la jeune Dame s'approcha du General elle luy fit ſes complimens; & s'eſtant aſſiſe ſur un ſiege qu'on luy avoit apporté, elle raconta les choſes que ſes gens luy avoient dites. Elle ajouta qu'encore que le malheur de l'année luy ôtaſt le moyen d'aſſiſter Soto comme elle l'euſt ſouhaité, elle luy offroit pourtant ſix cens meſures de gros millet. Que dans deux maiſons du bourg qui eſtoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune. Qu'elle avoit amaſſé ces vivres pour ſecourir ceux de ſes ſujets qui avoient eſté preſervez de la peſte. Et pourveu que le General luy laiſſaſt la moitié de ſes proviſions, à cauſe de la pauvreté du pays, qu'elle abandonneroit l'autre de tout ſon cœur. Que s'il deſiroit quelque choſe de plus, elle ordonneroit qu'on ouvriſt les greniers d'un bourg tout proche. Qu'elle y avoit deux mille meſures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit neceſſaire. Que pour loger plus commodément le General & ſes Officiers, elle quitteroit ſa propre maiſon, & elle leur abandonneroit la moitié du bourg. Que

pour les soldats elle feroit bastir des huttes. Que mesme si tout cela ne suffisoit pas, elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voisin. Qu'enfin pour faciliter le passage du fleuve à son armée, elle auroit soin que le lendemain il y eust des traîneaux & des batteaux tout prests, afin de montrer au General avec quelle ardeur elle tâchoit de luy rendre de bons offices.

Soto fit réponse qu'il luy avoit les dernieres obligations. Que les offres qu'elle faisoit estoient au de là de son merite. Qu'elles luy sembloient d'autant plus considerables que ses sujets souffroient, à cause de la misere de l'année, & qu'elle se retranchoit de plusieurs choses pour l'obliger. Qu'à cette considera-tion il feroit soigneusement menager les vivres, & incommoderoit le moins qu'il pourroit. Que touchant les logemens, tout estoit reglé avece prudence, & qu'il estoit si charmé de sa generosité, qu'il ne desiroit d'estre favorisé de la fortune, que pour luy témoigner un jour sa reconnoissance des graces qu'elle faisoit aux Espagnols. Ensuite Soto la mit adroitement sur le discours de la Province de Cofaciqui, & des contrées voisines, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de Cofaciqui & des deux dernieres Provinces,

vinces, avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honneste que les habitans des autres pays. Car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que mesme il l'entretinssent, on remarquoit neanmoins dans leur conduite je ne sçay quoy de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cosaciqui & de leurs voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeissoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageast leur amitié avec beaucoup d'adresse.

CHAPITRE XI.

L'Armée passe le fleuve de Cosaciqui.

PEndant que la Dame de Cosaciqui parloit à Soto, elle défila l'une aprés l'autre une chaisne de grosses perles, qui luy faisoit trois tours au cou, & luy décendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au General. Mais comme il luy témoignoit que les offrant elle

mesme, ses perles recevroient un nouveau lustre; elle luy dit que la retenuë des personnes de son sexe luy deffendoit cette liberté. Soto qui sçût ce qu'elle disoit, luy fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles; & que puis qu'elle ne les presentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ny contre la bien-seance ny contre son honneur. Ces paroles luy inspirerent une honneste hardiesse, elle se leve aussi-tôt & donne des perles au General, qui s'approche tres-civilement pour les recevoir. Il s'osta mesme du doigt un tres-beau rubis, dont il luy fit present en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du General, & se retira dans le bourg, aprés avoir remply les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient de telle sorte occupés, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le General demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent estre le mesme que celuy qui sur la coste est appellé Sainte Heleine, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprés de luy.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traineaux en fort grand nombre, & ame-

nerent plusieurs batteaux si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de noyez, & les autres sept. Ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur estoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les pousserent si inconsiderément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres estant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé ; & l'autre sous des huttes de rameaux ; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruictiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'icy.

CHAPITRE XII.

On envoye vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du passage des troupes, Soto s'informa avec soin de la Province de Cofaciqui, & il sçût que le terroir estoit tres-bon pour semer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la

Dame du pays, estoit une veûve qui demeuroit à douze lieuë du quartier ; C'est pourquoy il supplia sa fille de la mander. Et incontinent elle luy dépécha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & mesme des animaux * inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma sa fille de legereté, & témoigna beaucoup de ressentiment de sa conduite. Elle trouva fort mauvais aussi que les Envoyez ne se fussent pas opposez à leur Dame; & fit connoître par ses manieres un grand mépris pour les Espagnols. Le General sur cette nouvelle, commande à Aniasco de décendre avec trente fantassins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages. Que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cofaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le pays par cette sorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. Aniasco part avec ses camarades ; & mene un jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province luy avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien estoit suivi de quelques-uns de ses domestiques, & avoit charge lors

* Ce sont les chevaux.

qu'on feroit prés du lieu où l'on alloit, de marcher devant, pour donner avis de la venuë des Efpagnols, & de conjurer la bonne mere au nom de fa fille & des habitans du pays de fe rendre au Camp. Qu'elle y auroit du plaifir & de l'honneur. Qu'en un mot elle y feroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépéché ce jeune Seigneur, à caufe qu'ayant efté élevé par fa mere, il en eftoit aymé tendrement, & qu'à cette confideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Efpagnols. Il eftoit d'ailleurs capable de faire reüffir ce deffein luy feul. Car il avoit de l'adreffe; du refte la taille & la mine avantageufes, fort lefte à la maniere du pays, des plumes de diverfes couleurs fur la tefte, une belle mante * de peaux, un arc peint en la main, avec un carquois plein de fléches fur l'épaule. C'eft l'eftat où marchoit ce jeune Indien, qui ne fongeoit qu'à gagner l'amitié des Efpagnols, & qui leur témoignoit en toutes chofes, que fa plus grande fatisfaction feroit de les obliger.

---

* Cela eftoit contre la coûtume. Les Indiens portent rarement des peaux l'Efté.

CHAPITRE XIII.

Mort du Seigneur Indien avec le retour des Envoyez.

APrés qu'Aniasco & les compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils se reposerent sous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui estoit au milieu de la troupe, & qui jusqu'alors les avoit agreablement entretenus de Cofaciqui & des contrées voisines, commença tout d'un coup à réver; il apuye negligemment sa teste sur son coude, & jette de fois à autres de profonds soupirs. Neanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'osa luy en demander la cause. Ensuite comme il cessa un peu de soupirer, il prit son carquois, & mit dehors presque toutes les fleches l'une aprés l'autre. Elles estoient extrémement belles, parce que les plus considerables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces sortes d'armes; sur tout en celles qui leur servent d'ornement. Comme on aura du plaisir d'apprendre la maniere dont elles sont faites, je parleray des fléches de l'Indien, qui accompagnoit les Espagnols.

Les fléches de ce Seigneur, eſtoient de roſeau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque choſe de ſingulier. Pluſieurs eſtoient armées de corne de cerf, ou d'os de poiſſon, & quelques-unes de bois de palmier, éguiſées par le bout, & dentelées par les coſtez avec tant de propreté, qu'on n'euſt pu rien faire de plus juſte avec l'acier.

Auſſi les Eſpagnols les trouverent ſi bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les conſiderer de prés, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'obſervent pas, tire doucement de ſon carquois une fléche, dont la pointe eſtoit de pierre à fuſil, & ſemblable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Et les Eſpagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prevenir un coup ſi funeſte, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cauſe de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils eſtimoient que leur maiſtre s'eſtoit donné la mort dans la penſée que le ſervice qu'il rendoit aux Chreſtiens, ſeroit tres-deſagreable à la Dame vers qui il les conduiſoit. Que puis qu'elle n'eſtoit pas venuë la premiere fois, il eſtoit à croire qu'elle s'en offenſeroit. Qu'ainſi il reconnoiſſoit mal l'amour qu'elle luy portoit, & les ſoins

qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoûtoient qu'il s'estoit ainsi persuadé, que s'il n'executoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprés d'elle. Qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu genereusement temoigner qu'il preferoit la mort au malheur de leur déplaire. Les Espagnols trouverent ces conjectures assez vray-semblables, & continuerent leur route. Mais aprés trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en estoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maistre seul la sçavoit; & que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçûrent quelques Indiens, ils se mirent aussi-tost en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplierent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de Cofaciqui; & ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle estoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit. Que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien

loin, elle se trouveroit peut-estre fort prés. Sur cette reponse, comme les Espagnols balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succez de leur entreprise, il n'y avoit point d'apparence qu'ils deussent estre plus heureux. Que la Dame qu'ils alloient chercher, témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols. Que s'estant opiniastrée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ny se deffendre, ny rien tenter. Qu'aprés tout, cette bonne femme leur estoit fort inutile pour leur conqueste, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit faire une paix solide. Que du reste il ne sçavoient quelle route prendre pour aller à la demeure de la mere, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort estoit d'un mauvais presage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à cet avis, & reprirent le chemin du Camp; où ils rendirent compte de leur avanture. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau, où estoit la mere

de la Dame de Cofaciqui & Aniaſco prit deux batteaux avec vingt de ſes camarades, & ſuivit ſon guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui ſe noyerent au paſſage du fleuve de Cofaciqui, & cela renouvela le déplaiſir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage, ils ne firent aucune rencontre, & aprés beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher, ayant ſçû qu'on retournoit à elle, s'eſtoit cachée dans une foreſt, d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le General alors deſeſperant de l'avoir, tourna toutes ſes penſées ailleurs.

CHAPITRE XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

DUrant les courſes d'Aniaſco, les autres Eſpagnols qui eſperoient tous de faire fortune en Cofaciqui, s'informerent avec ſoin des richeſſes qui s'y rencontroient, & le General commanda d'appeller les deux jeunes Indiens que l'on avoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui, la

ſupplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les Marchands qu'ils avoient ſervis ; l'aſſeurant que ſi elle obligeoit les Eſpagnols en cela, elle acheveroit de les combler de ſes graces. Cette Dame dépécha auſſi-tôt de ſes ſujets querir de ce métal ; & ils raporterent du cuivre d'une couleur tres-dorée, avec de certains aix blancs, comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois à quatre doigts, & toutesfois tres-legers. Mais quand on les manioit ils ſe reduiſoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort ſeiche. Enſuite elle fit dire aux Eſpagnols, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus conſiderables du lieu, il y avoit de toutes ſortes de perles en abondance. Qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos ; que s'ils en vouloient d'avantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée, Que cette ville, le ſejour de ſes anceſtres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la diſcretion du General & de ſes troupes ; & que meſme s'ils n'eſtoient pas ſatisfaits de tout cela, ils en pourroient encore avoir par le moyen de la peſche qui ſe faiſoit au pays. Ces nouvelles conſolerent les Eſpagnols de

n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent, dont on les avoit flattez. Ils se réjoüirent aussi de voir que plusieurs croyoient qu'il y eust de l'or dans le cuivre; mais comme ils n'avoient ny eau forte, ny pierre de touche, ils n'en purent faire l'essay.

CHAPITRE XV.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.

LOrs que l'on sçût les richesses du Temple, où estoient enterrez les plus considerables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniasco le General & ses Capitaines s'y transporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des serures, & ils s'estonnerent que sans outils les Indiens les eussent pu si bien faire. Ces coffres estoient autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient les morts embaumez de telle sorte, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau tres-bien faites. Ces derniers coffres estoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, &

les

les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Espagnols furent rejoüis de tant de richesses ; car il y avoit plus de mille mesures de perles. Ils en peserent vingt mesures, & en prirent deux seulement avec autant de semence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en sçauroit le prix. Le General en effet ne voulut point qu'on s'embarrassast de beaucoup de choses ; & mesme il eut fait remettre dans les corbeilles le reste des perles, si on ne l'eust supplié d'en distribuer. Il en donna donc à pleines mains aux soldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoy elles estoient propres. Ensuite les Espagnols sortirent de ce Temple, & Soto deux jours aprés, prit trois cens hommes des principaux de ses troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp jusqu'à cette ville estoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il sembloit qu'on se promenast dans un verger. Ainsi nos gens arriverent avec plaisir & sans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonné à cause de la peste. Talomeco est une belle ville, & marque assez qu'elle a este le sejour des Caciques. Elle est sur une petite éminence prés de la riviere, & consiste en cinq cens maisons bien basties. Celle des Seigneurs s'éleve par dessus la ville & se voit de loin

Elle est aussi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maison est le Temple où sont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il est remply de richesses, & basti d'une maniere magnifique. Mais comme je desespere de le bien décrire, je conjure les honnestes gens qui liront cette histoire, de suppléer au défaut de mon expression, en se formant une grande idée des choses dont je les vais entretenir.

CHAPITRE XVI.

Description du Temple de Talomeco.

LE Temple de Talomeco, où est la sepulture des Caciques, a plus de cent pas de long sur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toict fort élevé, pour suppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures; ce qui est tres-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis mis l'un sur l'autre servent pour empécher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrées & leurs

voisins imitent dans leurs maisons.

Sur le toict de ce Temple il y a plusieurs coquilles de differente grandeur, & de divers poissons rangées dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples estant si éloignez de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivieres qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dehors pour donner plus d'eclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverse grosseur en forme de festons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles qui vont depuis le haut du toict jusqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des coquilles, font un tres-bel effet, lors que le Soleil donne dessus.

Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On void à l'entree douze statuës de geant faites de bois. Ils sont representez d'un air si farouche & si menaçant; que les Espagnols s'arresterent long-temps à considerer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans soient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils sont en haye des deux costez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont

huit pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque costé, des massuës garnies de cuivre qu'ils tiennent eslevées, & semblent tout prests à les rabattre avec fureur, sur ceux qui se hazardent d'entrer. Les seconds ont des marteaux d'armes, & les troisiémes, une espece de rame; les quatriémes, des haches de cuivre, dont les tranchans sont de pierre à fusil. Les cinquiesmes tiennent l'arc bandé, & la fléche preste à partir. Rien n'est plus curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas est d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fusil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en posture menaçante, ainsi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans, est orné conformément au dehors du toict; car il y a une espece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des festons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverses cou-

ſeurs tres-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne au deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toict pluſieurs plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas, enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient preſts à tomber.

Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre coſtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du pays. Chacun a ſa niche joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille qui euſt eſté trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil tres-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, elles ne portent rien en leur main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où ſont poſées les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au deſſus de ces cercueils, en des niches dans le mur, ſe voyent les ſtatuës des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles les repreſentent ſi naturellement, que l'on juge comme elles eſtoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main,

mais les hommes y ont des armes.

L'eſpace qui eſt entre les Images des morts, & les deux rangs de ſtatuës, qui commencent ſous la corniche eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs, faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleſte, ny meſme de coup de fuſil qui les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur beauté.

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaiſſes ſur des bancs ſeparez. Les plus grandes de ces quaiſſes ſervent de baſe aux mediocres, & celles-cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides ſont compoſée de cinq ou ſix quaiſſes. Comme il y a des eſpaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de coſté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces quaiſſes ſont remplies de perles, de ſorte que les plus grandes renferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant juſqu'aux plus petites, qui ne ſont pleines que de ſemence de perles. Au reſte la quantité des perles eſtoit telle, que les Eſpagnols avoüerent qu'encore qu'ils fuſſent plus de neuf cens hommes, & euſſent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous enſemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne

doit pourtant pas s'en trop étonner, si l'on considere que les Indiens de la Province apportoient dans ces quaisses depuis plusieurs siecles toutes les perles qu'ils trouvoient sans en retenir une seule. Et de là on peut juger par comparaison, que si tout l'or & tout l'argent qu'on a amene du Perou en Espagne, ne s'estoit pas transporté ailleurs, les Espagnols pourroient aujourd'huy couvrir d'or & d'argent plusieurs Eglises.

Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, sans compter plusieurs habits de peaux avec le poil teintes differemment, plusieurs vestemens de chats, de martres, & d'autres peaux aussi bien passées qu'au meilleur endroit d'Allemagne & de Moscovie.

Autour de ce Temple, qui par tout estoit fort propre, il y a un grand magasin divisé en huit salles de mesme grandeur, ce qui luy apporte beaucoup d'ornement. Les Espagnols entrerent dans ces salles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un tres-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule est enrichi de chamois de couleur, & aux extremitez il

y a des houpes, avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la seconde salle des massuës semblables à celles des geans, garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverses couleurs, avec des perles alentour. Dans la troisiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes, prés du fer & a la poignée; dans la cinquiéme des especes de rames ornées de perles & de franges; dans la sixiéme des arcs & des fléches tres-belles. Quelques unes sont armées de pierre à fusil, éguisées par le bout en forme de poinçon, d'epée, de fer de picques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs sont émaillez de diverses couleurs, luisans & embellis de perles en divers endroits. Dans la septiéme salle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache aporté de loin, garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roseaux tissus fort adroitement, & parez de houpes & de semences de perles. Voilà la description du Temple & du magasin de Talomeco, que les Espagnols qui avoient esté au Perou, & dans les autres parties de l'Amerique, admirerent comme la merveille du nouveau monde. Ensuite ils demanderent aux Indiens ce

qui les avoit portez à amasser tant de riches-ses, & ils répondirent que tous les Seigneurs du païs, & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse, & aussi-tost les Intendans de l'Empereur qui estoient à la suite de l'armée, pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit, delibererent de prendre les droits de leur Maistre. Mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger de rien. Que l'on estoit assez embarassé des armes & des provisions que l'on portoit. Qu'aprés la conqueste de la Floride on le partageroit, & que celuy auquel arriveroit la Province de Cofaciqui, payeroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de Talomeco. Tout le monde approuva ce sentiment, & l'on reprit la tonte du quartier.

CHAPITRE XVII.

Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.

SI-tôt que le General fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'asseurance qu'elles é-

toient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prest pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de Cofaciqui & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obligeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit euës pour les Espagnols. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se diviserent. Le General ordonna à trois de ses Capitaines*, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantassins, & d'avancer douze lieuës dans le pays, à costé de la route de Chovala où on alloit. Qu'ils rencontreroient dans un bourg six cens mesures de gros millet; & qu'aprés en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reste de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le General prit le chemin qu'il avoit resolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Cofaciqui, & ses Officiers au village, où ils avoient ordre de se rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils enleverent deux cens mesures, & vinrent reprendre la route du General qui estoit passé. La

---

* Gallego, Tinoco, Silvestre.

plupart d'entre eux qui ne sçavoient à combien ils estoient de luy, & qui dans cette incertitude, craignirent de manquer de vivres sur le chemin, se mutinerent, & sans vouloir obeïr ils doublérent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement, à cause de trois chevaux malades, tâcherent à retenir ces mutins, par la consideration des services que l'on tiroit des animaux. Mais ils leur répondirent fierement, que l'on ne devoit point preferer trois chevaux à la vie de trois cens hommes, & ils se remirent à marcher plus fort & plus en desordre qu'auparavant. Là-dessus un des Capitaines qui se trouvoit à la teste, leur dit, qu'il s'estonnoit de la precipitation avec laquelle ils alloient. Que dans deux jours au plus tard, ils joindroient le General à Chovala. Qu'il avoit trop d'honneur, & sçavoit trop bien la guerre pour les laisser dans un pays ennemy. Qu'il ne falloit donc pas sur une crainte ridicule de manquer de provisions, abandonner des chevaux qui servoient si utilement contre les Barbares. Que sans doute leur conduite les couvriroit de honte, & donneroit un sensible déplaisir à Soto qui les aymoit. Qu'ainsi ils devoient plûtôt songer à rentrer dans leur devoir, & à mourir en braves soldats, que d'estre dans la desobeïssance, & vivre sans gloire.

Ces paroles les arresterent un peu, & le lendemain comme ils marchoient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une gresle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres, ils fussent tous peris. Car la gresle estoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dura pas long-temps. De sorte qu'ils continuerent leur chemin, & arriverent le troisiéme jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit Chalaques, d'où les habitans s'estoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la plufpart avoient perdu la vûë.

A trois journées de là, ils rejoignirent le General qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de Chovala, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës, par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Car ils marcherent presque toûjours par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës, de petites rivieres qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes tres-propres pour le bestail; & virent durant leur traicte de tres bonnes terres.

Au reste depuis Apalache jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante-sept journées,

journées, & presque toûjours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pesche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit tres-maltraitez pour les empécher de fuir. Aux uns on avoit coupé les nerfs du coup de pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'auray encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'auray raconté ce qui s'est vû ou passé de plus considerable dans ses Provinces.

CHAPITRE XVIII.

Generosité de la Dame de Cofaciqui.

LEs Espagnols sejournerent quinze jours dans la Capitale de Chovala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent tres-bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils descamperent, & marcherent le premier jour par des terres semées, & cinq autres sur des montagnes inhabitées, & de

vingt lieuë de traverse. Elles estoient pleines, de chesnes, de meuriers, de bons pasturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmy des vallées tres-fresches & tres-agréables.

Pour revenir à la Dame de Cofaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Espagnols jusques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & mesme de leur donner des Indiens pour les servir durant les vingt lieuës de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut soin aussi, afin que tout allast mieux, que les Indiens de service fussent commandez par quatre des principaux du pays, & fit garder cet ordre, tandis que les Espagnols marcherent sur ses terres. Mais voicy comme elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obeïssance. Elle ordenna aux quatre Commandans Indiens, que dés qu'ils arrivesent au pays de Guachoulé qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le Cacique de recevoir favorablement les Espagnols dans son estat. Qu'en cas de refus, ils luy declarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne sçût rien de cet ordre, qu'a-

prés que l'on euſt paſſé les montagnes. Alors comme les quatre Indiens luy eurent demandé permiſſion de s'avancer, ils luy decouvrirent les choſes dont on les avoit chargez. Nos gens ſurpris de cette genereuſe conduite, demeurerent dans le ſentiment où ils eſtoient, que la Dame de Coſaciqui deſiroit de les ſervir ardemment. En effet, lors que dans ſa Province elle les obligeoit avec chaleur, elle les prioit toûjours de luy pardonner, ſi elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle ſouhaitoit. Les Eſpagnols pour la perſuader du contraire, luy faiſoient compliment ſur la maniere dont elle agiſſoit. Cette Dame eſtoit non ſeulement liberale envers nos gens, mais encore envers ſes ſujets qu'elle combloit de ſes graces. Elle meritoit auſſi de commander à des Royaumes entiers, & pour eſtre une Princeſſe accomplie, il ne luy manquoit que d'eſtre éclairée des lumieres de la foy.

CHAPITRE XIX.

Ce qui arriva aux troupes dans le deſert.

LE jour que les Eſpagnols ſortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois eſclaves, dont deux eſtoient Negres & l'autre

Maure. L'amour des femmes plûtôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obligez à fuir & à demeurer parmy les Indiens, si ravis de les avoir qu'on ne put jamais les retrouver quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aymoient leurs Maîtres, & passoient pour bons Chrestiens, on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'estonna de la conduite du Maure, qui estoit fin & méchant.

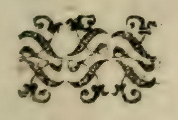
Deux jours aprés cette fuite, lors que les troupes marchoient à travers le desert, Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armee tira de son Alforge * sur le midy, environ six livres de perles, & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia, & luy dit qui les devoit garder, ou plûtost puisque le bruit couroit, que le General dépéchoit aux Havanes, les y envoyer pour en achepter des chevaux, & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse, repartit, que ces perles ne passeroient donc pas outre, & là-dessus il les répandit de costé & d'autre sur l'herbe, & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie ; car les perles estoient grosses comme des noisettes, d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'estoient

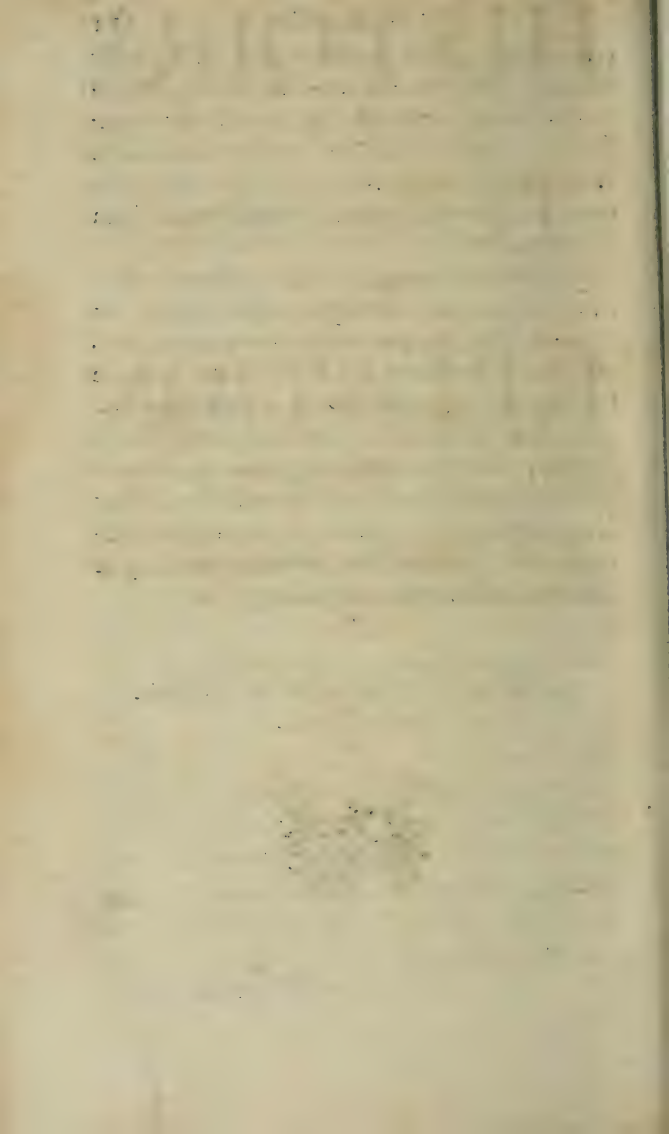
* Espece de grande fauconniere,

pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regreter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles, qui passerent en proverbe parmy eux, ce ne sont pas des perles pour Juan Terron.

Terron ne voulut jamais découvrir où il avoit rencontré tant de grosses perles, & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner ; que toutes les fois qu'il se souvenoit de sa sotise, il luy prenoit envie de se pendre. Tels sont les prodigues, ils despensent follement leurs biens, & aprés ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joyes secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

Fin de la premiere Partie de l'Histoire de la Floride.





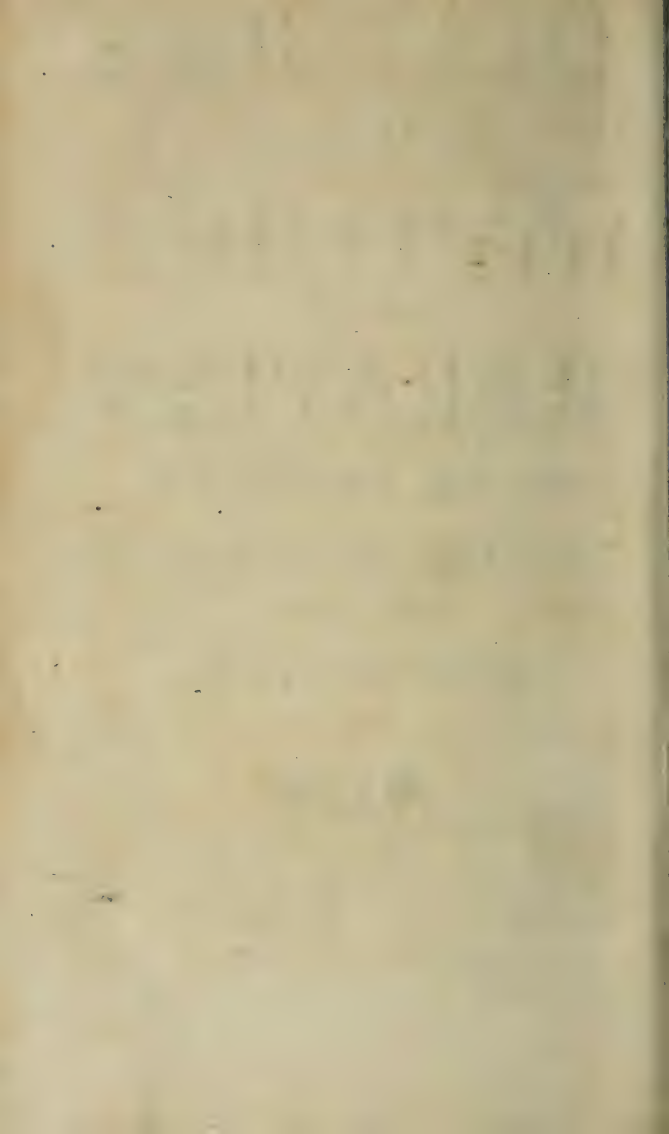
HISTOIRE
DE LA
FLORIDE,
OU
RELATION
DE LA CONQUÊTE

De ce Pays par FERDINAND DE SOTO.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. VII.





HISTOIRE DE LA FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces de la Floride, avec les batailles qui s'y sont données.

CHAPITRE I.

*Comme les Caciques de Guachoulé, & d'Ichiahi * reçûrent les troupes.*

LORS que les Espagnols eurent traversé le desert, dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Histoire, ils entrerent dans la

---

* ou Ichiaha.

Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de costé & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Espagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pays. Il receut en cet estat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui estoit de trois cens feux; puis il le logea en sa maison qu'il avoit preparée pour cela à la considera-tion de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Espagnols de toutes les choses necessaires. Son logis estoit sur une tertre avec une terrace autour, où six hommes se pouvoient prome-ner de front.

Durant quatre jours que le General sejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieuës, il arriva le sixiéme à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, qui se joignent à quelque distance de-là, & font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha éloigné de trente lieuës de l'autre, il est plus grand que le Gualdaquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha eſt à la pointe d'une Iſle de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'arrivée du General ſortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la meſme choſe à l'égard des autres Eſpagnols, & les paſſerent dans des barques, & ſur des traîneaux qu'ils tenoient preſts pour leur rendre cet office. Ils les logerent aprés en leurs maiſons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes ſortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le General s'enquit à ſon ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à trente lieuës de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit ſeurement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y conſentit, & ils partirent auſſi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

CHAPITRE II.

Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

LE lendemain le Cacique vint voir le General, & luy donna un fil de perles

d'environ deux brasses. Ce present sans doute eust passé pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles estoient toutes égales & grosses comme des avelines. Soto en réconnoissance de cette faveur, luy donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulierement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la pesche des perles, il répondit qu'elle se faisoit dans sa Province. Qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ses ancestres estoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le General repliqua qu'il luy estoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit receu son present que pour ne luy pas déplaire. Que son dessein estoit seulement de sçavoir de quelle sorte on tiroit les perles des escailes. Le Cacique repartit qu'il en feroit pescher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pesche des perles, avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut soin que l'on brûlast force bois sur le rivage, pour y faire un grand brasier, & qu'au retour des batteaux on mist les escailles dessus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres, dix ou douze perles de

de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui estoient presens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent aprés entra un soldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huistres que les Indiens avoient peschées, il avoit rencontré sous sa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive, & qu'il le supplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refusa civilement cette perle, & asseura le soldat qu'il luy estoit aussi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoistre son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme. Et que cependant il estoit d'avis qu'il conservast son present, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Espagnols qui estoient alors avec le General considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoistre en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi elle n'avoit rien perdu de son lustre, & l'on ne s'estoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols sejournerent dans la Capitale d'Iciaha, un cavalier qu'on appelloit Louis de Bravo, se promenant la

lance en main ſur une chauſſée prés du fleuve, vit paſſer un chien, & il luy jetta ſa lance à deſſein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peſchoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne ſe doutoit point de ce malheur, courut ramaſſer la lance, & il trouva qu'elle traverſoit la teſte de Mateos, le ſeul des troupes qui euſt des cheveux blancs. C'eſt pourquoy ils l'appelloient leur pere, & comme ils luy portoient beaucoup de reſpect, ſa mort les toucha ſenſiblement.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, ceux qui eſtoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines eſtoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment ſi l'on cherchoit avec ſoin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reſte la terre par où ils avoient paſſé, eſtoit bonne pour le beſtail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traverſez, on les avoit bien reçûs, & que meſme toutes les nuits aprés les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fussent vengez sur eux à coups de flêches. Mais les Indiens en usoient peut-estre de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuer, ils le pouvoient aisément sans chercher aucun pretexte.

CHAPITRE III.

Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça.

APrés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on se tinst prest pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Isle, & à cinq lieuës d Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celuy du pays, où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acoste qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien differente de son voisin, car lors qu ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sur les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traitterent les Espagnols avec tant de fierté

& d'insolence, que plusieurs fois on fut prest d'en venir aux mains avec eux ; mais le General l'empécha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la sortie d'Apalaché. On obeït, & l'on fut toute la nuit sous les armes aussi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligeamment offrir du gros millet ; & nos gens crurent qu'il s'estoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes aussi-tôt descamperent, & passerent le fleuve dans des batteaux & sur des traîneaux, ravies que les choses se fussent terminées sans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçûrent avec affection. Ils leur fournirent aussi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça est une Province de cent lieuës de traverse. La terre en est bonne, & le pays fort peuplé. Car en un seul jour sans compter les villages de costé & d'autre de la route, les Espagnols traverserent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des provisions, & mesme ceux d'un lieu les

de Coça, un Chreſtien qui n'eſtoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'eſtoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le General pria le Cacique de luy rendre ce deſerteur. Mais Coça luy repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'eſtablir ſur ſes terres, il eſtoit juſte qu'il y en demeuraſt au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier. Qu'ainſi il le ſupplioit de luy pardonner, s'il ne contraignoit point ſon ſoldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chreſtien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les raporte, afin que ſi quelque jour on fait la conqueſte de la Floride, on puiſſe s'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des eſtrangers qui ſe ſont eſtablis parmy eux.

CHAPITRE V.

De quelle maniere Tascaluça reçût le General.

LE General sejourna dix jours à Talisse ; où il s'informa des Provinces voisines, & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Tascaluça le vint trouver. C'estoit un jeune homme d'environ dix-huit ans ; mais si haut, qu'il surpassoit presque de la moitié du corps tous les Espagnols, & tous les Indiens de l'armée. Il avoit à sa suite plusieurs gens considerables, & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere, sa personne & sa Province. Soto le reçût aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite, comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Tascaluça, il luy dit que son Pere n'estoit qu'à douze lieuës du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il supplioit le General d'envoyer quelques soldats pour les reconnoistre, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

duire & ramener seurement; & qu'apres on marcheroit par la route la plus agreable & la plus aisee. Villabos qui souhaitoit que la découverte fust heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & à ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passerent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arriverent a la vûë d'un petit village où les attendoit Tascaluça. Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arresta sur une éminence pour les mieux voir. Il estoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous de bout, tandis qu'il estoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de cette chaise il y avoit un Indien avec un enseigne de peau de chamois, traversé de trois barres d'Azur, de la figure d'un estendart de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmy les Indiens.

Tascaluça estoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de sorte qu'il paroissoit un geant. Son visage, ses epaules & le reste de son corps répondoit a cette hauteur,

& il estoit gros a proportion ; bel homme ; l'air noble & fier , le mieux pris en la taille , & le plus grand que l'on eust encore vû dans la Floride.

Comme il attendoit Soto sur l'éminence , quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprés de luy , sans qu'il d'aignast les regarder , ou leur faire la moindre civilité ; & il sembloit qu'il ne les eust point apperçûs. Mais à l'arrivée du General, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son costé mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Aprés ils se donnerent la main, & vinrent à la maison qui estoit preparée pour le General , où le Cacique prit congé de luy , & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village , & le troisiéme elle en sortit. Tascaluça sous pretexte d'amitié & de service , la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tinst prest un cheval pour ce Cacique , de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens ; ce que j'avois oublié a dire. Mais comme Tascaluça estoit grand , on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on eust bien cherché , on rencontra un gros cheval

cheval de baſt, on le mit deſſus, aprés luy avoir donné un habit d'écarlatte & une cape de meſme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ſes pieds ne touchaſſent à terre.

Le General réjoüi, qu'enfin on euſt de quoy monter le Cacique donna ſes ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troiſiéme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Taſcaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville eſt forte, parce qu'elle eſt au milieu d'une preſque Iſle, que forme le fleuve qui paſſe à Taliſſe, & qui eſt beaucoup plus grand & plus rapide à Taſcaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traverſa le fleuve, mais à cauſe qu'on n'avoit pas aſſez de traîneaux, on employa tout le jour à paſſer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une valée tres-agréable. Alors les Eſpagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, ſans qu'ils puſſent ſçavoir ce qu'ils eſtoient devenus. Ils ſoupçonerent alors ſeulement que s'eſtant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet ſe plaiſoit à ſortir du camp & à courir le pays; mais de ces ſortes de courſes il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deſlors à avoir mauvaiſe opinion de l'amitié de Taſcaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Eſpagnols

témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec insolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'estoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & son compagnon estoient tuez, il differa de vanger leur mort, jusques à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui estoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasqués, cavaliers experimentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoistre ce bourg, & de l'y attendre.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une trahison dans Mauvila.

AU mesme temps que Quadrado & son camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence. Neanmoins le reste de l'Armée

ne sortit que tard ; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre, ils se répandirent de çà & de là pour chasser.

Le General arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistoit en quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes, dans quelques autres mille, & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement, & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontiere, les maisons en estoient fortes & belles, & marquoient assez la puissance du Cacique. La plus part aussi luy appartenoient, & les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une tres agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pieces de bois, fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors, attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois estoit enduit de terre grasse ; meslée de longue paille, ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroissoit une muraille de massonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluça aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ses Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eust joint, & la dessus le Cacique entra dans une maison, où estoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'estoient avancez avec le General demeurerent sur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui estoit venu reconnoistre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il se falloit défier du Cacique ; & qu'il craignoit une trahison. Qu'il y avoit dans les maisons du bourg prés de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des vas-

faux de Tascaluça & des Seigneurs voisins. Que plusieurs logis estoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans estoient libres & sans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégast ; ce qui faisoit connoistre qu'ils avoient envie de se battre. Que tous les matins ils sortoient en campagne, & faisoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit ajouster la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainsi il estoit d'avis qu'on se tinst sur ses gardes. Le General commanda aussi-tôt, que sous main on avertist de la trahison ceux de ses gens qui estoient dans le bourg, pour se tenir prests en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Mestre-de-camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçû à Mauvila en grande réjoüissance, & qu'à son entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avoient ordonné plusieurs dances de femmes, ce qui estoit agréable à voir ; car les Indiennes sont belles & bien-faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée si charmante que les Dames Espagnols qui estoient dans ce Royaume le prierent souvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil, il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement determiner si l'on égorgeroit les Espagnols qui estoient dans le bourg, ou si l'on attendroit qu'ils fussent tous joints. Qu'il ne doutoit point du succez de l'entreprise, quelque resolution que l'on prist; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un, ils estoient vaillans & experimentez. Qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'executer, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.

CHAPITRE VII.

Resolution du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

LEs opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints, à cause que la defaite en seroit plus difficile; Et les autres,

qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils estoient en petit nombre. Qu'il falloit differer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Espagnols estant joints, se deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis cousteroit trop cher, si elle leur coustoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut resolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouvast point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toûjours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passoient, les valets du General qui avoient appresté le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluça qui avoit toûjours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçû cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refusée, & on luy répondit que Tascaluça alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la mesme réponse ; & a la troisiéme il dit que Tascaluça vinst s'il luy plaisoit, & que le dîner estoit

ſur table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'eſtonnoit que des brigands oſaſſent proferer le nom de ſon Seigneur avec ſi peu de reſpect, & l'appeller Taſcaluça, ſans luy donner les tîtres qui luy eſtoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, que l'inſolence de ces coquins leur couſteroit la vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commencer à les chaſtier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vinſt un autre qui luy donna un arc & des fléches pour commencer le combat. Le Barbare renverſe auſſi-tôt les bords de ſa mante ſur ſes épaules, appreſte ſon arc, & ſe met en eſtat de tirer ſur une troupe d'Eſpagnols dans la ruë. Gallego qui ſe rencontra par hazard à un coſté de la porte par où l'Indien eſtoit ſorti, voyant cette trahiſon dechargea au Barbare un tel coup d'eſtramaſſon ſur l'epaule, qui n'eſtoit couverte que de ſa mante, qu'il le fendiſt juſques aux entrailles, & tomba mort dans le temps, qu'il alloit laſcher le trait. Ce Capitaine qui venoit d'eſtre tué avoit en ſortant commandé aux Indiens de charger les Eſpagnols. C'eſt pourquoy ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie ſur nos gens, qu'ils les chaſſerent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Eſpagnol ne tourna le dos, tous combattirent & ſe retirerent en braves ſoldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans, qui jetta les yeux ſur Gallego, & luy tira ſix ou ſept fléches, mais inutilement, ſi bien que de rage de ne l'avoir ny bleſſé, ny tué, il le ſerra de prés, & luy déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de ſon arc ſur la teſte, que le ſang en coula. Gallego qui previt la recharge, le perça de deux coups d'epée, & le renverſa mort à ſes pieds.

On ſe perſuada que ce mort eſtoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la paſſion de vanger la mort de ſon pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniaſtreté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme ſeul qui ſe battit courageuſement, les autres donnerent avec la meſme ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Eſpagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus viſtes monterent deſſus, les autres n'en eurent pas le loiſir, & leur couperent les longes, afin qu'ils puſſent échaper à la fureur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ny les monter, ny les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de fléches. Car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureuſement,

les uns ſur les Eſpagnols, & les autres ſur les chevaux & le bagage qui eſtoit là. Enſuite ils porterent le butin dans leur maiſon, & il ne reſta aux Eſpagnols que la vie qu'ils deffendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves ſoldats pouvoient faire.

CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

LEs Cavaliers qui eſtoient montez à cheval s'eſtant joints à d'autres qui arrivoient à la file, s'oppoſent à la furie des Barbares; & s'avancent pour ſecourir l'Infanterie qui en eſtoit preſſée; les ennemis ſe relaſchent peu à peu, les noſtres ſe raſſemblent & font deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie. Enſuite ils fondent ſur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repouſſent juſques dans leurs fortifications, où ils ſeroient entrez peſle-meſle, ſi ceux qui eſtoient dedans n'euſſent fait pleuvoir de toutes parts des fleches & des pierres. C'eſt pourquoy nos gens ſe retirerent, & les Indiens ſortirent ſi promptement, que pluſieurs ſe jetterent à bas des murailles, & approcherent

les Espagnol de si prés ; qu'ils se saisirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage ; nos soldats qui se battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez a plus de deux cens pas du bourg, redoublerent leurs efforts, & les y recognerent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses, les Barbares incommodoient les nostres, on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir, & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer, & comme elles reüssirent on les repoussa plusieurs fois ; mais ce ne fut pas sans perte de part & d'autre. Car ils soûtenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmy les escarmouches, estoit suivi d'un Dominicain bien monté qui estoit son frere, & qui le prioit d'accepter son cheval. Mais le Capitaine qui se trouvoit des premiers dans le combat, & qui aimoit l'honneur avec passion, ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frere qui piquoit & d'autre aprés luy, fut tiré par un Indien, qui le blessa legerement à l'épaule, parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de blessez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épousé la Niece du General, & qui estoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez estoit genereux envers tout le monde, & fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval dans la derniere attaque eut un coup de fléche au poitral, & aussi-tôt Henriquez se courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la teste sur l'espaule gauche, il découvrit sa gorge, & reçût en cet endroit un coup de fléche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comme les Espagnols & les Indiens se battoient, mais il en perit plus du costé des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes déffensives. Aussi aprés qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils se retirerent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, resolus de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en mesme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce quils estoient mieux armez que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teste baissée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans estre maltraitez. Ils entrerent donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantassins qui estoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes, à cause qu'elles estoient estroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occasion d'acquerir de l'honneur dans le combat, ils sapperent à grands coups de haches un endroit de palissade, & entrerent dans le bourg l'espée à la main au secours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maistres de la ville, combattirent en desesperez au milieu des ruës, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens ; de sorte que pour empécher que ces Barbares ne les prissent en queuë, & ne regagnassent les maisons dont on s'estoit emparé, ils y mirent le feu, & parce qu'elles n'estoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts & des blessez.

Aussi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg, plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General, mais ils y trouverent des gens qui les repousserent, trois arbalestriers, un Indien bien armé amy des Espagnols, avec deux Prestres, autant d'esclaves, & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient, les autres com-

battoient courageusement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maison, essaïerent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbalestriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le General & ses gens arrivent, ils donnent sur les Barbares qui assiegeoient la maison, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui estoient dedans.

Ensuite le General qui s'estoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Aprés il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meslée Soto se dressoit sur les estriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit sa cotte de maille, & luy entra assez avant dans la fesse. Neanmoins, de peur que la blessure n'abatist le courage de ses gens, & ne relevast celuy des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçû, & n'arracha point la fléche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action seule

marque aſſez ſon cœur & ſon adreſſe à cheval.

Tovar eut auſſi un coup de fléche, qui perça ſa lance de part & d'autre au deſſus de la poignée, mais à cauſe que le bois en eſtoit bon, le trait ne fit que ſon trou; de ſorte qu'aprés que la fleche fut coupée, le cavalier ſe ſervit de ſa lance comme à l'ordinaire. Ce coup eſt de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cauſe qu'il en arrive aſſez rarement de ſemblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maiſons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares juſques ſur leurs remparts, d'où la pluſpart combattoient; c'eſt pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faiſoit auſſi de grands maux n'ayant qu'une ſeule porte, ceux qui eſtoient dedans ne pouvoient ſortir, & ils bruſloient malheureuſement. Pluſieurs Indiennes qui ſe trouverent enfermées dans des maiſons où le feu eſtoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de deſordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chaſſoit la flamme avec la fumée ſur les Indiens, & favoriſoit les Eſpagnols, & quelquefois au contraire; ſi bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu, & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniastra pendant sept heures, & dura jusques à quatre aprés midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croistre, ils implorerent le secours des femmes, & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelqu'unes combattoient déja au costé de leurs maris : mais si-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des fléches, & les autres avec des épées, des pertuisannes & des lances, que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës, & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la teste des Indiens, & pleines de colere & de dépit affronterent le peril, & firent voir un courage au dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes songeoient plûtost à mourir qu'à vaincre, ils les espargnerent tellement qu'ils n'en blesserent pas une.

Cependant l'arrierre-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui estoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Dom Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrémement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'epée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meslée. Il y reçût aussi-tôt un coup de fléche qui luy enfonça l'œil au derriere de la teste, il en tomba par terre, & languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on luy pust arracher la fléche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au General; Diego de Soto estoit un Cavalier vrayement digne d'estre son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au mesme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse estoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le

bourg. L'avantage qu'ils remporterent sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, & les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arriere-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y estoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en plusieurs petites esquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queuë, & lors qu'ils les eurent rompus ils les pousserent vertement, renverserent mesme pesle-mesle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, preferant la mort a la servitude. Ce fut par ce dernier

combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols aprés s'estre battus neuf heures entieres sans relasche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

CHAPITRE IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquerent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de consideration, prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas estre tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba; ce qui parut surprenant, on le trouva mort sans apparence de coup, ny de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille, & voicy ce qui avint immediatement aprés. Men-Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de tres-belles actions; mais aprés la bataille lors qu'il eut mis

pied à terre, il demeura immobile sans pouvoir parler ny manger, & mourut en cet estat là au bout de trois jours, quoy qu'il n'eust reçû ny coup ny blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares, luy avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il estoit mort de trop de cœur. Du reste aprés la bataille il se trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espagnols avec tant de furie, que durant la chaleur du combat il ne s'estoit pas apperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée, & qu'il reconnut le peril où il estoit, avec le malheur de son party, il gagna en diligence le rampart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles repanduës çà & là, il perdit toute esperance d'echaper. Il oste la corde de son arc, en attache un bout à une branche d'arbre, que l'on avoit laissé entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou, & se laisse tomber du haut du rempart en bas, & s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arriverent il estoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens, puisque le seul qui s'estoit sauvé du combat, aima mieux se faire perir luy-mesme, que de

tomber au pouvoir de ses ennemis.

CHAPITRE X.

Estat des Espagnols aprés la bataille.

LE jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs ; & le lendemain il eut soin de faire panser tous les blessez. Mais il y en mourut plusieurs auparavant ; car on trouva dix-sept cens soixante-dix blessures dangereuses, les unes à la poitrine, les autres à la teste, sans parler des blessures legeres, dont le nombre ne se sçauroit dire. Il n'y eut presque aucun soldat qui fust blessé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoy il eut fallu plusieurs Chirurgiens ; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choses manquoient, huile, bandes, charpie, habits ; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout consumé. Il n'y avoit aussi ny hutte pour se mettre à couvert la nuit, ny vivres pour se rafraichir. Les soldats mesmes ne pouvoient en aller chercher, à cause de l'obscurité & de leurs blessures. De sorte que n'esperant aucun soulagement des hommes, ils implorerent le secours du Ciel,

& reconnurent que par les prieres, leurs forces & leurs courages s'augmentoient peu à peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins blessez eurent d'abord soin de ceux, dont les coups estoient mortels. Les uns apporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes, que les Indiens avoient faites hors du bourg, & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez, dont ils tirerent la graisse & en composerent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts, & se dépoüillerent mesme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les blessures dangereuses ; car les playes legeres se pansoient avec du gros linge, & des doublures de haut de chausses. D'autres écorcherent les chevaux qu'on avoit tuez, & en donnoient la chair aux plus foibles, & le reste estoit sous les armes, pour faire teste à l'ennemy au cas qu'il parust. Voilà comme les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panserent les blessures mortelles ; & cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades faute d'estre bien

traitez. De sorte qu'avec treize qui expirerent immediatement aprés le combat, & quarante-sept qui furent tuez, dont dix-huit perirent de coups de fleches à la teste, il en mourut quatre-vingts & deux, sans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

CHAPITRE XI.

Indiens morts à la bataille.

LEs Indiens perdirent prés d'onze mille personnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens parmy lesquelles estoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut bruslé. Car dans une seule maison il y eut mille femmes d'estouffées par le feu; ce qui attiroit la compassion de tout le monde. A quatre lieuës autour de la ville, parmy les bois dans les ruisseaux, & autres endroits semblables, les soldats qui allerent en party, trouverent plus de deux mille Barbares; les uns morts, & les autres blessez, qui faisoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put sçavoir ce que le Cacique estoit devenu. Les uns asseuroient qu'il avoit lâche-

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'estoit bruslé. Aussi meritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, dès qu'il apprit que les Espagnols devoient passer sur ses terres, il resolut de les y exterminer. C'est pourquoy avant qu'ils y entrassent, il envoya son fils accompagné de quelques-uns de ses sujets vers le General; afin que sous pretexte de paix, ils observassent la conduite des Espagnols dans la guerre, & que sur leur rapport il prist des mesures pour faire reüssir ses desseins. On apprit aussi qu'un jour comme les habitans de Talisse se plaignoient à luy, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Espagnols des hommes & des femmes pour esclaves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeïr sans repugnance, que bien-tôt il leur renvoyeroit leurs gens & les Espagnols mesme, dont ils se pourroient servir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmerent la mesme chose. Qu'à la persuasion de Tascaluça, les habitans s'estoient assemblez dans la vüë de tuer les Chrestiens. Que pour elles, la pluspart sous de grandes promesses seulement avoient esté attirées des Provinces voisines. Qu'aux unes on devoit faires present des capes d'ecarlatte, de jupes de satin & de velours, afin de paroistre à la dance

dance & aux festes publiques ; & qu'aux autres on estoit convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs soldats pour esclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme plusieurs d'elles avoient leurs maris, elles estoient venuës par leur ordre ; & les autres à la sollicitation de leurs parens, qui leur avoient fait esperer qu'elles verroient de grandes rejoüissances, pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'estoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Ce qui fait assez connoistre qu'il y avoit long-temps que Tascaluça meditoit sa trahison. Mais elle luy fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols, qui sans conter les choses dont j'ay parlé, perdirent plusieurs calices, plusieurs paremens d'Autels, des chasubles & autres ornemens, le vin & quelques mesures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Messe. De sorte que ne pouvant l'oüir, les Ecclesiastiques & les Religieux qui suivoient l'Armée s'assemblerent pour sçavoir si l'on pourroit consacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convinrent qu'il falloit du

pain de pur froment, & de veritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Festes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chasuble de chamois, & disoit *l'Introite* avec les autres prieres de la Messe, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messe seiche. Celuy qui la celebroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demeurerent dans cet éstat plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrestiens.

CHAPITRE XII.

Conduite des troupes aprés la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.

LEs Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes, que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui se portoient

le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens bleſſez, ſans qu'ils rencontraſſent perſonne qui en euſt ſoin. Ils apprirent ſeulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il ſe retiroient dans les foreſts. Nos ſoldats touchez de compaſſion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens eſtoient cachez & que l'on vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques priſonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord ſi l'on s'aſſembloit pour venir attaquer les troupes ; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant eſté tuez à la bataille, il ny avoit plus perſonne qui puſt prendre les armes. On crut cela ſans aucune peine ; car tandis que les Eſpagnols ſejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur miſere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme ; ce qui les eut fort incommodez dans l'eſtat où ils étoient.

Durant ces choſes Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureuſement la coſte. Il ſçût auſſi des priſonniers, que la mer & la Province

d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'estoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjoüirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'establir en Achussi. Car il avoit resolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp, en Achussi; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprés de sa personne fort civilement. Il le pria de luy conserver l'honneur de son amitié, & aprés luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plûtost renvoyé, dans la crainte qu'estant fort esloigné de son pays, il ne luy arrivast par le chemin quelque malheur, il l'asseura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & aprés quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il luy avoit, & là dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la dis-

corde, cette peste des nations & des armées, destruisit tous les desseins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, il consideroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur estoit impossible de se resoudre à s'y establir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la derniere bataille, ils disoient qu'on devoit desesperer de dompter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, que les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plûtôt la vie que de se soûmettre sous le joug des Espagnols. Qu'aprés tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on seroit arrivé à la coste prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considerable. Ces discours furent raportez au General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-mesme, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il oüit qu'un

Tresorier * des troupes avec quelques autres, protestoient qu'à leur arrivée au port d'Achussi, s'ils trouvoient des vaisseaux ils feroient voile vers la nouvelle Espagne, & qu'ils estoient las de se sacrifier pour conquerir un miserable pays. Ces paroles toucherent Soto, dans la creance qu'a la premiere rencontre, son armée se dissiperoit. Qu'il auroit le mesme malheur en ses desseins, que Piçarre dans la conqueste du Perou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'Isle de Gorgonne. Et qu'aprés il luy seroit impossible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu sa peine, son autorité, son honneur; enfin ses biens. Toutes ces considerations obligerent le General qui estoit jaloux de sa gloire, à prendre des resolutions precipitées & pleines de desespoir. C'est pourquoy de crainte que ses soldats n'executassent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ses ordres en diligence & avec adresse, pour avancer dans le pays, desirant de s'éloigner de la coste, & d'oster aux mécontens les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reste de son Armée. Mais cette conduite fut la cause & le commencement de sa perte, & depuis il eut toûjours du malheur. Car fâché de voir tous

* Juan Caitan.

ſes deſſeins inutiles, & ſon eſperance trahie, il erra comme par dépit de coſte & d'autre, juſques à ce qu'il perdit par ſa mort tout le fruit de ſes travaux, ſes biens, & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Eſpagne. Neanmoins, ſi au lieu de s'écarter de la coſte; il euſt d'abord pris le conſeil de ſes ſages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il euſt retenu ſans peine les autres dans le devoir, & terminé heureuſement ſon entrepriſe. Mais comme il ne ſuivit que ſa paſſion, il manqua en une choſe qui luy eſtoit de la derniere conſequence. Ainſi quiconque neglige de conſulter ſes amis, lors qu'il le faut, reüſſit ſouvent fort mal en ſes affaires.

CHAPITRE XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

AVant que de ſortir de la Province de Taſcaluça, il eſt à propos de raporter la maniere dont les loix de ce pays, & de la contrée de Coça, puniſſent les femmes adulteres. Il y a dans cette derniere Province une loy qui ordonne, ſur peine de la vie, que ſi

quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprés du Cacique, ou en son absence, auprés des Juges du lieu. Ces Juges sur le raport qui leur est fait, informent secrettement contre la personne accusée, & s'en saisissent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feste, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils se rangent tous en haye. Aprés viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils disent à son mary qui est present, qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & qu'il la traitte selon la rigueur de la loy. Le mary la dépoüille toute nuë, & la rase avec une espece de rasoir * de pierre à fusil ; chastiment honteux, & ordinaire parmy les Nations du nouveau monde. Ensuite pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers.

* Les Indiens n'ont pas encore l'usage des ciseaux.

Elle obeït, & dès qu'elle les approche, elle leur dit qu'elle eſt convaincuë d'adultere, & condamnée à la peine, dont les loix puniſſent ce crime. Qu'on l'envoye vers eux, afin qu'ils faſſent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponſe, qu'il eſt raiſonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë de conſerver l'honneſteté publique ſoient inviolablement obſervées. Qu'ainſi ils confirment la ſentence que l'on a renduë contre elle, & luy ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans ſa faute. Là deſſus elle s'en retourne vers les premiers Juges, & les gens qui ſont en haye la ſifflent, & tâchent à force d'injures d'augmenter ſa honte. Cependant le peuple qui vient en foule, & qui la voit toute nuë, fait des cris aprés elle. Les uns luy jettent des mottes de terre, les autres de la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des morceaux de nattes & autres choſes ſemblables ; la loy le commande de la ſorte, & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de ſon ſexe. Aprés tous ces maux, les Juges la banniſſent de la contrée, & la mettent entre les mains de ſes parens avec ordre, ſur peine de punition exemplaire, de ne luy donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent, & ſi-

tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'est vûë de pas un Indien du pays ; & au mesme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épousent ; mais dans la Province de Tascaluça, on les chastie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne, que si à heure induë on voit quelqu'un entrer & sortir trois ou quatre fois d'une maison, & que l'on soupçonne d'adultere la maistresse du logis, on est obligé selon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de sa femme, & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au mesme temps assemble les témoins, & les interroge l'un aprés l'autre avec d'horribles imprecations contre celuy qui ment, & de grandes benedictions en faveur de celuy qui découvre la verité.

Aprés s'il trouve sa femme suffisamment convaincuë d'avoir faussé sa foy, il la mene hors du bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de fléches. Ensuite il va trouver le Cacique, ou en son absence la Justice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village, il vient d'oster la vie à sa femme sur le rapport qu'elle

estoit tombée en adultere. Qu'il supplie qu'on mande les accusateurs, afin que si le crime dont ils l'ont chargée est vray, il soit absous dans les formes, & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de fléches. Qu'il soit la proye des chiens & des oyseaux; & sa femme pour marque de son innocence honorablement enterrée. Que si les témoins persistent en leur deposition, & ne se contredisent point; en un mot, s'ils verifient par de bons indices le crime dont il s'agit, on absout le mary avec la liberté de prendre femme, & défense sur peine de la vie aux parens de la criminelle, de luy arracher une seule fléche du corps, n'y mesme de l'enterrer; parce qu'il faut qu'elle serve d'exemple, & soit mangée des bestes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureusement les femmes adulteres. Mais on n'a pû sçavoir de quelle sorte on y chastioit les hommes qui debauchoient les femmes d'autruy. Les loix peut-estre les y favorisent comme parmy les autres nations. Il me souvient là dessus de ce que disoit un jour une Dame de ma connoissance, que les hommes s'estoient seulement considerez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

sans fondement de l'infidelité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que si les personnes de son sexe avoient ordonné des peines contre ce crime; elles s'y seroient gouvernées sans passion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun sujet de se plaindre.

CHAPITRE XIV.

Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.

POur revenir à Soto, aprés que les Espagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert assez de forces pour passer outre, ils sortirent de Tascaluça, & arrivérent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du costé qu'ils avançoient estoit sur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General aussi-tost dépécha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, aprés quelques escarmouches les ennemis plierent, &

& se retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en defendre le passage. Nos gens les poussent vertement; si bien que les uns se jettent dans l'eau, les autres la passent en nacelles, & plusieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre costé du fleuve environ deux lieuës de long, & travailloient courageusement pour empécher que l'on ne le traversast. Car la nuit ils le passoient en batteaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'estre impunément harcelez firent en secret quelques fossez, vis-à-vis des lieux où les ennemis debarquoient. Ensuite ils cacherent dans ces endroits des arbalestriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignez de leurs batteaux; mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre teste baissee sur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux; de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto desesperoit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieuë du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On exécute ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols mesme les aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de costé & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit. Et alors aprés que le General eust fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & a quarante fantassins d'entrer en une, & autant en l'autre, & de passer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroint à cheval, pour estre prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui estoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrent de fléches, envoyent au secours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriverent à l'autre bord la pluspart blessez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aise. La seconde barque s'éloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui estoit déjà abordée, saute à terre. Silvestre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans sortent les premiers, & chargent vigoureusement les ennemis. Il les poussent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere ; & comme ils retournoient à la charge, ils furent secondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favorisa les fantassins, qui hors de combats à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute a terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la pleine. Presque au mesme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'estoit point embarqué à cause du peril, passe avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'estre taillez en pieces, plient & gagnent une forest toute proche ; & de là leur Camp qui avançoit au secours. Mais sur l'assûrance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queuë les harcelerent avec opiniâtreté pour empécher leur travail ; toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & mesme les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais

les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.

CHAPITRE XV.

Bataille de Chicaça.

APrés le passage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conserverent la ferrure pour s'en servir au besoin. Ensuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine semée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, située sur une coline qui s'estend vers le Nord Sud, est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bastirent mesme pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

rir dans les villages voisins. Aprés ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des presens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépeschoit à son tour vers luy; & luy envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dés qui les apperçevoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus negligens à se battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient veritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'est pourquoy sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la teste de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au mesme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, estoient faits d'une

certaine herbe qui croist au pays, & qui lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs fléches, de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons estoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout resistance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte a cheval le casque en teste, la lance en main avec sa cotte d'armes, & sort hardiment de la ville pour faire teste aux Barbares. Mais en peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & aprés de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumée que le vent pousse sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le General; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brusle avant que de pouvoir estre secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent à se ti-

rer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir ſe ſauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent deſſus ſans ſelle, & ſe rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de ſa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantaſſins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, choſe honteuſe, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes eſtoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court aprés eux l'épée à la main, & leur crie de toute ſa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage ſeul les peut ſauver. Sur ces entrefaites Guſman à la teſte de trente ſoldats, ſort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blaſme leur laſcheté, & les porte ſi fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar, & pouſſent courageuſement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vaſconcelos au meſme temps ſort auſſi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de ſon coſté ſur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent, & les pressent avec tant de vigueur, qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où estoit le fort de la meslée, & où ceux qui secondoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne luy a pas osté la vie. Mais comme il se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en paril, le secourent teste baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussi-tôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux, commencent à plier, & n'opiniastrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le General se met à leur trousse avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Aprés il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre

quē les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante ſoldats morts, avec pluſieurs chevaux bleſſez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loiſir de delier, avoient eſté bruſlez aux mangeoires où ils eſtoient attachez avec des chaiſnes de fer aux teſtieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la cloſture qui les enfermoit, le reſte fut conſumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans la neceſſité de viande où l'on eſtoit, on les reſervoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troiſieme un ſoldat. Ce qui fâcha encore tres-ſenſiblement nos gens, fut la mort de Franciſca Heneſtroſa, la ſeule Eſpagnole qui ſuivit l'Armée. Elle eſtoit femme de Ferdinand Bautiſta, & preſte d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui eſtoit brave ne ſongea alors qu'à les repouſſer; & à ſon retour du combat il vit que ſa femme n'ayant pû ſe garantir du feu y eſtoit perie. Franciſco Henriquez miſerable fantaſſin fut bien plus heureux dans ſon malheur. Tout languiſſant qu'il eſtoit parmy les malades, il ſe ſauva de l'embraſement.

Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de fléche, luy perça presque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous ses maux, tandis que tant de braves gens perissent.

CHAPITRE XVI.

Ce que firent les Espagnols aprés la bataille.

LOrs qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre aux blessez; on alla sur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une fleche qui luy passoit quatre doigts de l'autre costé au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits, & quinze percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun traversé de part en part de deux fléches. Et trois jours aprés, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le General commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de

bastir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla.* Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moscoso à Gallego. Car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moscoso avoit fait mal son devoir, & qu'il estoit en partie cause que les Indiens avoient surpris, & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meslée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours aprés leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquets du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle moüilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laisserent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre ſur eux à grands cris, ils tuoient ſans ceſſe quelque ſoldat, ou ils bleſſoient quelque cheval. Les Eſpagnols qui les repouſſoient vertement, ne manquoient point auſſi d'en percer pluſieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit ſe mettre à couvert de leurs inſultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faiſoient main baſſe ſur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec aſſeurance que quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui eſtoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures aprés revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces eſcarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Guſman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers ſort auſſi-tôt pour leur faire teſte, il commande à ſon Infanterie de le ſuivre; & au meſme inſtant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Guſman attaque le Porte-Enſeigne, & luy pouſſe un grand coup de lance, l'Indien l'evite ſaiſit la lance, l'arrache des mains de Guſman, & ſans abandonner ſon drapeau avec la main gauche, le

renverſe

renverse de dessus son cheval. Nos soldats accourent à son secours, le sauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas sans perte. Ils eurent deux chevaux blessez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient euë de tirer de peril leur Capitaine.

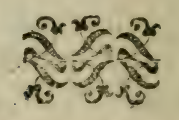
CHAPITRE XVII.

Invention contre le froid.

MAlgré les attaques continuelles des Indiens, les Espagnols demeurerent jusqu'à la fin de Mars dans leur poste. Ils y souffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils passoient les nuits sous les armes, & que la plupart estoient sans souliers avec de méchans pourpoints seulement, & de méchans haut de chausses de chamois. Aussi selon toutes les apparences, ils fussent morts de froidure sans Juan Vego, dont je diray icy quelque chose avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego passoit pour un soldat grossier, & neanmoins agréable quelquefois. C'est pourquoy l'on se plaisoit à rire avec luy, & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa sur tout aymoit à le joüer. Car il luy fit aux Havanes une telle plaisanterie, que pour l'en satisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride sept mille écus à payer

sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ses compagnons. Comme il apperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion ; si bien qu'une moitié luy servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des natres qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols resisterent aisément au froid. Aussi à la reserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passerent l'hyver sans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses necessaires à la vie.

Fin du premier Livre.





LIVRE II. DE LA FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula ; avec le quartier d'hyver des troupes en Utiangue.

CHAPITRE I.

Attaque du fort Alibamo.

LE General & ses Capitaines aprés quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un pays peuplé de

plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations, dans la creance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car aprés que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'assez prés du camp, il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes, le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoistre; & à son tour il dit à ses Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chasser les Barbares. Que c'estoient des enragez qui les poursuivoient à toute outrance, & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils estoient donc obligez par honneur à les chastier, & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols. Qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit, ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur General, qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort estoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gagnoit les premieres on se défendist aux suivantes. Les portes de la derniere palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens aussi avoient bâti ce fort en ce lieu de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & obliger les Espagnols à se battre a pied ; car ils n'apprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & aprés en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soustenir. Gusman marcha droit à la premiere porte, Cardeniosa à la seconde, & Silvestre à la troisiéme, chacun à la teste de leurs gens. Les assiegez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la teste ; & afin de donner plus d'épouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquerent vivement les Espagnols, & blesserent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui estoient aux costez de Silvestre

que Reinoso seconda fort promptement. Loüis de Bravo à la teste de l'autre bataillon auprés de Gusman, fut aussi frapé d'un coup de fléche au défaut de la cuisse. Cardeniosa vit tomber auprés de luy Francisco de Figueroa blessé au mesme endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoy se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniosa & ses compagnons les serrerent de si prés, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs fléches, & les menerent battant jusqu'aux portes. Là dessus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jetter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra mesme pesle & mesle avec eux. Les Espagnols alors animez de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en passent un grand

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en desordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups de lances ; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement, se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalestriers Espagnols pour se battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui estoit derriere des arbres, à couvert du trait, & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'estoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'apprestent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien, l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverse le cou de telle sorte, que la fleche sortoit autant d'un costé que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur resistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit

jusques à la nuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du costé des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torres & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs blessures un peu aprés la bataille. Mais ils eurent tant de blessez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

CHAPITRE II.

Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.

AVant que de passer outre, il est à propos de raporter qu'au temps que les Espagnols entrerent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fievre maligne prenoit ceux qui avoient davantage besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles. De sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit supporter la puanteur. Ainsi ce mal, aprés avoir quelque temps langui, les emportoit sans ressource. La pluspart des autres é-

tonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brusler, & dont ils mesloient la cendre parmy les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui méprisèrent cette recette, & qui s'imaginerent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mesmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preservatif, il ne leur servoit de rien, à cause qu'il n'estoit propre que pour empécher la corruption, & non pas pour la chasser, & en l'espace d'un an qu'on manqua de sel, il y perit plus de soixante de ces orgueilleux.

Il me semble encore necessaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride ; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agissoit d'affaires avec ces Seigneurs, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit jusqu'à Ortis qui estoit au bout, & qui raportoit toutes choses au General. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-

vinces par où ils passoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car aprés deux mois de frequentation, ils concevoient ce qu'on leur disoit, & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée, ils servoient de truchemens ; ils entendoient l'Espagnol, & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrémement le General à s'enquerir de tout, & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'esprit raisonnablement.

CHAPITRE III.

Les troupes arrivent en Chisca, & font la paix avec le Cacique.

JE retourne où j'en estois de mon histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibamo marcherent à travers un desert toûjours du costé du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils apperçûrent la Capitale de Chisca, qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux

que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chiſca qui n'eſtoient pas avertis de la venuë des troupes, à cauſe de la guerre qu'ils avoient avec leurs voiſins, furent ſurpris. Les Eſpagnols les pillerent, & en firent pluſieurs priſonniers; le reſte s'enfuyt, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maiſon du Cacique, élevée ſur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur eſtoit vieux, & alors malade dans ſon lit, preſque ſans forces, de ſi petite taille & de ſi pauvre mine, que dans le pays on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & ſur le raport qu'on pille & prend ſes ſujets, il ſe leve, ſort de ſa chambre avec une hache d'armes en main, & menace de tuer tous ceux qui ſont entrez ſans ſon ordre ſur ſes terres. Mais comme il alloit ſortir de ſa maiſon pour s'oppoſer luy meſme aux Eſpagnols, ſes femmes aydées de quelques-uns de ſes ſujets qui s'étoient ſauvez vers luy le retinrent. Elles luy repreſenterent les larmes à l'œil qu'il eſtoit foible, ſans troupes, ſes vaſſaux en deſordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, & la pluſpart montez ſur des animaux, ſi viſtes qu'on ne leur pouvoit jamais echaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occasion de se vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié, pour empecher sa ruine & celle de ses sujets. Ces considerations arresterent Chisca. Mais il estoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols luy avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoustant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto neanmoins sans s'étonner de cela, luy dépécha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes estoient rebutées de combattre incessamment, & embarassées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'estoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'assiette du lieu estoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui estoient autour de la ville, & qui empechoient que l'on ne pust se servir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre, ils se ruinoient eux-mesmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le General à faire la paix; mais la pluspart des Indiens

Indiens qui s'estoient assemblez pour deliberer sur ce sujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la creance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols. Que de tels gens n'estoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement estoit une marque assûrée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoistre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul estranger n'eust à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres soûtenoient que la paix estoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers. Que si l'on venoit à se battre, il falloit apprehender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui estoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis estoient venus jusqu'à eux à travers tant de fascheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur. Qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'estoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du General, ce qu'ils pretendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville, avec des vivres pour passer outre. Chisca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris. Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entreroient point dans sa maison. Qu'autrement ils n'avoient qu'à s'apprester à combattre a toute outrance. Les Espagnols accepterent la paix à ces conditions. Ils relascherent les sujets de Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'estoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de tres-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurerent six jours à traitter leurs malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chisca de l'aller visiter en sa maison, où aprés l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa découverte.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.

AU sortir de la Province de Chilca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il estoit aisé d'en approcher ; & qu'ailleurs de costé & d'autre, le fleuve estoit bordé d'un bois fort épais, & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ny descendre. Ils demeurerent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs batteaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre des plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General, & aprés les reverences accoustumées, ils luy firent compliment sur sa venuë, & luy demanderent la paix & son amitié.

Soto les receût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoy durant vingt

jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprés du Cacique. Neanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toûjours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte seulement, & pour empécher que l'on ne fist le dégast dans sa Province. Car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroissoit extrémement belle, cela luy eust fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent. Car ils venoient de tous costez en batteaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de fléches. Mais ils estoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui estoit sur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramerent en presence des ennemis qui desesperant de les empécher, se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite apres avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur estoit necessaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils decouvrirent au cinquiéme de dessus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres estoient couvertes de gros millet, & d'une quantité d'arbres fruictiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venuë, sortirent au devant d'eux, & offrirent au General leurs biens avec leurs personnes, & se mirent sous sa protection. Quelque temps aprés il vint de la part du Cacique, deux des principaux de la contrée qui confirmerent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprés de luy fort contens.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Casquin. Les Espagnols s'arresterent six jours dans la ville, à cause des vivres qu'ils y trouverent, & aprés deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit sa cour, & qui estoient éloignez de quatre lieuës de la Capi-

tale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique sortit de ces villages, accompagné de ses principaux sujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit son amitié avec sa maison. Car à un des costez de son sejour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demeuroit sa famille avec plusieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de sa maison, & se logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cause de la chaleur de May, où l'on estoit alors ; si bien que les troupes se camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

CHAPITRE V.

Procession où l'on adore la croix.

L'Armée estoit à Casquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus considerables de ses sujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde reverence, il luy dit, que puisque les Espagnols vainquoient toûjours les In-

diens, il falloit croire qu'ils estoient favorisez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainsi il estoit venu avec les plus remarquables de ses vassaux, supplier le General de demander de la pluye à son Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient besoin. Soto répondit, qu'encore que luy & ceux de sa suite fussent de fort grands pecheurs, ils prieroient neanmoins Dieu, qui estoit le Pere de misericorde d'envoyer de l'eau; & au mesme temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui se trouveroit dans la Province. En effet, on en choisit un si gros & si haut, que mesme aprés l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le soulever. On en fit en deux jours une croix sans luy rien oster de sa hauteur, & on la posa au bord du fleuve sur un tertre fort élevé. Aprés, Soto ordonna une procession pour le lendemain, & de peur de surprise il commanda que le reste de l'Armée fust sous les armes. Le Cacique & le General marcherent à la Procession, à costé l'un de l'autre, suivis de plusieurs Espagnols & de plusieurs Indiens. Ils faisoient environ mille personnes. Les Prestres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les soldats leurs repondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dés

qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux ; & aprés quelques oraisons ils l'allerent adorer avec beaucoup de zele & d'humilite ; les Ecclesiastiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre coste du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes, de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrestiens la grace qu'ils desiroient. On entendoit aussi parmy eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour obtenir plûtôt du Ciel leur demande. De sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoistre leur Createur, & adorer la croix dans des pays, où le Christianisme estoit inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum*, & les Espagnols & les Indiens s'en retournerent au village, dans le mesme ordre qu'ils estoient venus ; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nostre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prieres de ses serviteurs. Car vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres six. Si bien que les habitans de la Province rejoüis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chrestiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'asseurerent de leur service, & luy protesterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre absolument de luy. Soto leur répondit qu'il estoit fort aise de voir des marques de leurs bons sentimens ; Mais qu'ils n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'estoit luy qu'ils devoient remercier. Aprés cela, comme les troupes avoient déjà sejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Casquin supplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de service, les uns pour escorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cause qu'il falloit traverser par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General consentit à ce que voulut Casquin, qui commanda aussi-tôt aux plus braves de ses sujets, de se tenir prests pour accompagner les Chrestiens, jusques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le méme nom.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes vers Capaha.

LEs Seigneurs de Casquin & de Capaha, avoient de tout temps eu guerre ensem-

ble ; c'est pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols estoient broüillez. Comme celuy de Capaha estoit le plus puissant, il avoit toûjours eu l'avantage sur l'autre, qui s'estoit resserré dans les bornes de sa contrée, sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte, & de se venger de son ennemy à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre, sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez, puis il s'avança devant en bataille vers Capaha, sous pretexte de découvrir quelque embuscade, & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux armées. Les Espagnols marcherent aprés esloignez d'un quart de lieuë, & continuerent tout le jour leur route. Ensuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre, & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere, & au quatriéme on arriva de bonne heure à un marais, qui faisoit la separation des Provinces de Casquin & de Capaha, & dont le fond estoit si mauvais aux bords, & l'eau si profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais à cause de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser. Si bien que les Espagnols & les Indiens n'allerent qu'a demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables pasturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha trés-bien fortifiée, parce qu'elle estoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas, dans la pluspart des endroits, & aux autres de quarante. Ajoustez qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & si large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & descendre tres-facilement. Le fossé qui est remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une palissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. On trouva au reste dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens

qui suivoient le General, en pescherent sans qu il parust que l on en eust pris un seul.

Le Cacique Capaha estoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la decouvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se deffendre, il se retira dans une Isle que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles le suivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reste demeura dans la place. Neanmoins il s en sauva encore quelques-uns, parce que les vassaux de Casquin apprehendant que ceux de Capaha, ne leur eussent dressé des embusches ; & se ressouvenant qu'ils en avoient esté plusieurs fois vaincus, il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais sur l'asseurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils courent en foule dans la place, tuent plus de cent cinquante habitans, leur enlevent le test pour marque de leur victoire, & pillent la ville, & particulierement les maisons du Cacique. Ils prennent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qu'on trouva fort belles, & qui ne s'estoient pû sauver avec les autres, à cause du trouble où l arrivée des ennemis les avoit mises.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.

APrés que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres, & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha, qui estoit fier & superbe, ils entrerent au Temple où estoit la sepulture de ses ancestres, & emporterent toutes ses richesses. Ils y renverserent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépoüilles, briserent les cercueils, & répandirent de costé & d'autre les os des morts. Aprés de rage ils les foulerent aux pieds, osterent les testes de leurs gens qui estoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenser leurs ennemis. Ils delibererent mesme de brusler le Temple & les maisons du Cacique, & ils n'en furent empeschez, que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il apprit la retraite du Cacique, il luy depecha de ses sujets que l'on a-

voit pris, & luy fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoy le General commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prests pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des batteaux par le Chucagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au mesme temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante batteaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il sçût que les batteaux avançoient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'estoit retiré Capaha, aprés avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, ausquels on avoit coupé les nerfs de dessus le coup de pied, pour les empecher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arriverent avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacique s'estoit fortifié de bonnes palissades, & où il estoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous bien armez & tous resolus de se deffendre courageusement. Neanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'Isle. Mais au mesme temps que l'on alloit debarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tasche de s'arrester au bord. Cependant le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond a cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la vie. Car quelques heures avant sa disgrace, il entretenoit agréablement ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand respect, & où il ne luy manquoit rien. Que si par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépoüille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gagnoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des fléches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit asseuré que l'eau luy seroit fatale. C'est pourquoy il disoit que son destin l'avoit poussé dans de damnables regions, où l'on se trouvoit toûjours engagé parmy les eaux. Voilà comme avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, pousserent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperez, & blesserent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empécherent d'avancer plus loin.

CHAPITRE VIII.

Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

LOrs que les gens de Capaha eurent soûtenu l'attaque de leurs ennemis, ils reprirent cœur, & leur crierent que c'estoient des lasches, qu'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de sacager leur ville, & d'offenser leur Cacique. Mais qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & sçûssent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvanterent les Casquins, qui se ressouvenoient d'avoir esté plusieurs fois vaincus par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuïrent vers leurs batteaux, sans que les prieres du General, ny les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulurent mesme emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse ; mais ils en furent empéchez par quelques soldats qui les gardoient.

Aprés une fuite si honteuse, les Espagnols connoissans qu'ils ne pouvoient resister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt les Indiens de l'Isle qui les apperçûrent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie, Mais Capaha qui estoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empécher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols. Si bien que nos gens se retirerent heureusement, satisfaits de la conduite de Capaha ; car sans luy ils eussent tous esté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui aprés luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs services avec leur amitie, & le supplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prierent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l asseurer luy-mesme de son obeïssance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisieme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Casquin qui estoit present. Le General répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçû. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empécheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres. Que leur Cacique estoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toûjours refusé la paix; mais comme de son costé il avoit genereusement oublié tout ce qui s'estoit passé, il le conjuroit de faire le mesme. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin estoit au desespoir de tout cela; car il eut voulu que son ennemy se fust opiniastré, pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangeres.

Aprés le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ny Espagnol, ne prist dans la marche aucune chose qui portast prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pays, & qu'il n'y demeurast que ceux dont le service estoit necessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du

General, & asseurerent que leur Cacique luy rendroit bien-tost les devoirs. Au Soleil couchant que Soto estoit à la ville, Capaha dépécha d'autres personnes qui le feliciterent sur son merite. Tous ces envoyez firent les reverences accoustumées, & dirent ce qui leur estoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitast tres-honnestement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ses principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa luy-mesme les os de ses predecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & apres les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du General, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'asseura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance luy & sa Province. Soto réjoüi de cela l'en remercia obligeamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoistre sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique estoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le General eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui estoit present, & luy dit qu'il devoit estre desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fust pas imaginé, & qu'il n'eust osé esperer de ses propres forces. Qu'il s'estoit enfin vengé de son ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit euë dans la guerre. Qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tost de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

CHAPITRE IX.

Paix entre Casquin & Capaha.

Sur la connoissance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'aprés son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur; il leur témoigna qu'il estoit fâcheux qu'il se détruisissent l'un l'autre, & que resolument ils les vouloit accorder. Il essaya donc d'abord d'adoucir Capaha; & dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il s'en devoit imputer la faute; que s'il eust envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empeché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'en-

trassent dans sa Province. Qu'ainsi il ne falloit point que de son costé il repugnast à faire la paix avec Casquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'estouffer leurs ressentimens en sa faveur. Que mesme en cas de besoin il leur commandoit de luy obeïr en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniastreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeïssance, estoit de faire ce qu'il desiroit de luy, & que de tout son cœur il estoit prest de lier amitié avec Casquin, & là dessus les deux Caciques s'embrasserent. Mais à les voir, leurs caresses estoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il estoit temps de dîner, & aussi-tost ils passerent dans une autre chambre où le couvert estoit mis pour trois. Le General se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite ; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que comme plus qualifié, plus puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il l'eut apprise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit

ſur l'autre, Capaha devoit avoir du reſpect pour les cheveux blans de Caſquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il eſtoit d'un jeune Seigneur bien né de conſiderer les vieillards. Capaha repartit que ſi Caſquin eſtoit ſon hoſte, il luy cederoit volontiers la premiere place, ſans meſme avoir égard à ſon âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre ſon rang, & que s'il n'eſtoit pas jaloux de cet honneur, tous ſes ſujets en murmureroient. Que pour ces conſiderations, ſi le General vouloit qu'il mangeaſt avec luy, il ſouffriſt qu'il ne derogeaſt point à ſa qualité, ny à la gloire de ſes anceſtres. Qu'autrement il luy ſeroit plus avantageux d'aller diner avec ſes ſoldats, qui ſçachant ſa conduite l'en aimeroient davantage. Caſquin qui vouloit appaiſer Capaha, & qui connoiſſoit que ce Seigneur avoit raiſon, ſe leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juſte, & qu'il le ſupplioit de luy faire prendre ſa place. Que pour luy il s'eſtimoit ſi honoré d'eſtre à ſa table, qu'il n'importoit de quel coſte il ſe miſt. Comme il parloit de la ſorte il paſſa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le diner ne témoigna aucun reſſentiment. Ces circonſtances montrent que meſme parmy les Barbares, le rang que donne la qualité

eſt quelque choſe de conſiderable. Les Eſpagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens euſſent eſté ſi delicats ſur le point d'honneur.

Au meſme temps que le General & les Caciques eurent dine , on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit miſes le jour precedent en liberté avec les autres priſonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames , & apres il ſupplia le General de les prendre pour luy , ou au moins de les donner à quelqu'un de ſes Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer , ny dans ſa maiſon ny ſur ſes terres. Le General qui ne voulut pas refuſer Capaha , de peur de luy déplaire, répondit , qu'il acceptoit volontiers l'agréable preſent qu'il luy faiſoit. Ses femmes en effet eſtoient tres-belles , & à cauſe de cela , on fut d'autant plus ſurpris de la conduite de ce Cacique , qu'il eſtoit à la fleur de ſon âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames , à cauſe qu'il les ſoupçonnoit d'avoir eſté ſoüillées par ſes ennemis , dont elles avoient eſté priſonnieres.

CHAPITRE X.

Les Espagnols envoyent querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.

LE General s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir ; & par bonheur il se rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieuës de Capaha. Ils dirent aussi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjoüis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui estoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoistre la verité de toutes ces choses. Le General les dépecha aussi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, de chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du sel. Ensuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de sel de pierre christaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils raporterent

aussi du cuivre tres-jaune, & dirent que le pays d'où ils venoient estoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Casquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoistre les terres; car depuis Mauvila il avoit toûjours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il se rafraîchit cinq jours à Casquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ses sujets vinrent au devant de luy, & le reçûrent obligeamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer jusques à la Capiatale, sur l'asseurance qu'il y seroit beaucoup mieux servi. Le General crut ce qu'on luy disoit, & continua cinq jours son chemin, en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquiéme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville estoit separée en trois quartiers, les Espagnols se logerent dans deux, & les Indiens au troisieme où estoit la maison du Cacique. Ces Barbares deux jours aprés l'arrivée des troupes s'enfuirent sans qu'on en sçût la raison, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le mesme jour. Mais on crut qu'il n'e-

stoit retourné que dans la crainte que les Espagnols à leur depart, ne missent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il estoit sorti à mauvaise intention, puisque ses sujets causerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent; ils se mirent en embuscade & blesserent deux ou trois Espagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Espagnols demeurerent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'estrade une partie de la seconde veille avoit refusé d'obeïr, sous pretexte qu'il estoit Tresorier de l'Empereur. Cette desobeïssance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan estoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait dessein d'abandonner la Floride. Aussi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de son logis qui estoit élevé, & d'où il pouvoit estre facilement entendu des soldats qui estoient aux environs. Là il dit que c'estoit une honte que l'on se mutinast tous les jours; & que l'on ne voulust point faire son devoir sous couleur que l'on estoit Tresorier de Sa Majesté. Qu'au reste il ne comprenoit pas ces gens qui desiroient retourner en Espagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroistre

qu'en lâches. Qu'on sçauroit que sur le point de se rendre maistres d'un vaste & fertile païs, ils l'avoient honteusement abandonné. Que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fist un reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur luy, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que personne sous pretexte de sa charge, s'imaginast s'exempter de faire ce qui luy seroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teste au premier qui n'obeïroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeïr. Car ils sçavoient que le General estoit exact & severe, & qu'aprés s'estre ouvertement declaré, ses menaces estoient à craindre.

CHAPITRE XI.

Ces troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.

LEs Espagnols sejournerent six jours à Quiguate, ils en partirent le septieme, & a-

prés cinq journées de marche en deſcendant le long du fleuve qui paſſe à Caſquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjoüit nos gens, qui eſtoient extrémement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoiſonnoient leurs fleſches. Ils deſeſperoient de pouvoir leur reſiſter parce que ſans ſe ſervir de fleſches empoiſonnées, ces Barbares avoient déja trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoiſonnez, & l'on eſtima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours aprés l'arrivée des troupes, ils ſe mutinerent ſans raiſon, & ſe retirerent dans les bois avec leur Cacique. Enſuite de cette retraite les Eſpagnols demeurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amaſſé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des foreſts agréables & faciles à paſſer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée ſe campa. Aprés il y eut des ſoldars qui s'allerent promener ſur le bord de l'eau, où ils apperçûrent du ſable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en gouſta & ſentit qu'il eſtoit ſalé. Il en avertit ſes compagnons, &

dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpestre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Ils ramasserent donc ce sable dans cette pensée, & tascherent de tirer seulement celuy qui paroissoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où aprés l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire couler ; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjoüis de cette nouvelle invention, se rafraîchirent huit jours à Colima, & firent provision de sel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Aprés que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé ; & au quatriéme sur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes estoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, &

fut reconnoistre cette ville, qui est située dans un pays plat entre deux ruisseaux. Les habitans qui ne sçavoient rien de sa venuë, se mirent en armes lors qu'ils le virent, ils sortirent contre luy & furent secondez de plusieurs femmes qui se battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les pousserent jusques dans la ville où ils entrerent pesle mesle. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes se battirent en desesperez, & montrerent tous qu'ils preferoient la mort à la servitude.

Reinoso durant la meslée entra dans une maison, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, ausquelles il fit connoistre qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'apperceûrent seul se jetterent de furie sur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & mesme par les parties naturelles. Reinoso pour se debarasser s'agite, se remuë avec violence, & frappe si fort du pied, que le plancher qui n'estoit que de roseaux creve. Et comme l'un de ses pieds passe par le trou, il tombe sur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au secours, dans la pensée que cela luy seroit honteux qu'on vist que des femmes luy fissent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso, un autre Espagnol entra dans une chambre au-dessous, & parce qu'il oüit du bruit en haut, il regarde & voit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle estoit nuë & haussa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un estat pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empecher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils luy sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eust esté secouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reinoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers, fort méchant homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. Il luy porte d'abord un coup de lance, l'Indien pare d'un grand baston, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il luy casse toutes les dents, & le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit dejà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniastreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares ; mais du costé de nos gens, il n'y eut que des blessez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fâché.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Tula.

LE lendemain du combat, les Espagnols entrerent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le General envoya de costé & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui estoient en sentinelles ; mais ils n'en purent tirer aucune réponse, touchant les choses qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient traîner. Desesperant donc de les emmener au camp, ils leur osterent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de vaches passez avec le

poil, & s'en servirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrerent aussi des cuirs crus avec de la chair de vache, sans qu'ils ayent vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes sont tres-difformes. Ils ont la teste longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dés le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se le défigurent avec des pointes de caillou, & particulierement les levres qu'ils noircissent aprés les avoir découpees. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoûtez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatriéme nuit que nos gens estoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les apperçûrent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalestriers, que sans leur donner le temps d'apprester leurs arbalestes, ils les contraignent de se retirer en desordre vers le poste de Guzman. Ce Capitaine sort aussi-tôt, &

charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la resistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion estoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son party que sur les autres. Nos gens pour se reconnoistre & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluspart, au lieu de fléches avoient des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperans un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du General en fut sur tout mal-traité ; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit sa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en dechargea un tel coup sur le dos qu'il l'etendit à ses pieds, & l'eût assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva de cette sorte plusieurs autres accidens, dont les Espagnols se raillerent

depuis, à cause que ce n'estoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons ; mais ils ne laisserent pas d'opiniastrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçassent à grands coups de lances, & les missent plusieurs fois en desordre, Ils resisterent avec courage jusqu'au jour ; mais alors ils se retirerent dans un bois proche un ruisseau qui passoit prés de la ville. Les Espagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en desesperez, & ne respiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Ensuite nos gens rentrerent dans le camp pour panser les blessez, qui estoient en assez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

CHAPITRE XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.

APrés le combat quelques Espagnols allerent selon leur coustume voir les morts & les blessez, & cependant Gaspard Caro, qui dans la meslée avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ses amis pour aller chercher le

le ſien qui s'en eſtoit fuy par la campagne. Caro retrouva ſon cheval, & arriva en le chaſſant devant luy au champ de bataille, où il rencontra quatre fantaſſins, dont l'un appelle Salazar, voulut faire voir ſon adreſſe à piquer, & monta ſur le cheval que Caro chaſſoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantaſſins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buiſſons prés d'eux. Les Cavaliers auſſi-tôt s'avancerent, l'un d'un coſté, & l'autre de l'autre, pour empécher le Barbare d'échaper. Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû, & eſt ſuivi de ſes compagnons, dont l'un va en diligence aprés luy, & l'autre doucement, l'Indien qui ſe voit inveſti de toutes parts, ſort des buiſſons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbaleſtriers. Cette hache eſtoit fort bien affilée, & avoit un manche plus d'un demi-braſſe de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un ſi furieux coup ſur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié, & le bleſſe tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va enſuite teſte baiſſée à un autre ſoldat & le traitte de la meſme façon que Carrença.

Salazar qui eſt ſur le cheval de Caro, & qui voit ſes deux camarades mal-traitez, attaque avec furie l'Indien qui de crainte du

cheval gagne un chesne qui estoit là. Salazar le poursuit, l'approche le plus prés qu'il peut, & luy porte inutilemeut quelques coups d'épées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne sçauroit s'aider de son arc, à cause des branches, il quitte l'arbre, se met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la luy fend. Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui suivoit à petit pas, dans la pensée que ses compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à luy, & luy décharge un coup de toute sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse que la hache ne fit que couler sur sa rondache : & aussi-tôt il donne à l'Indien un revers de son épée dont le coup le blesse à la poitrine, au visage, au front, & luy coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondache, & luy donne un si furieux revers de son epée au defaut des costes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux: de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au mesme temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'estat où il estoit, le mene au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage, & que mesme il leur eust osté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre ; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols ; Soto qui en connoissoit le merite, luy dit que leur malheur estoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval, parce qu'elle estoit legere. Que du reste il souhaitoit de voir celuy à qui Silvestre avoit osté la vie, & là-dessus il se rendit, avec plusieurs de ses Officiers, au lieu où estoit le corps de l'Indien, dont la valeur le surpris de nouveau, aprés avoir entendu des blessez les particularitez du combat.

CHAPITRE XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.

TAndis que les Espagnols sejournerent à Tula, ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils

prirent plusieurs Indiennes & plusieurs Indiens de tout âge, mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre, ils se jettoient par terre & faisoient seulement connoistre qu'on les laissast, ou qu'on leur otast la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniastreté, tuoient les hommes qui estoient capables de se battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adresse; mais elle estoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir, elle luy jettoit à la teste le pot, les tisons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissast faire, ou qu'on la tuast, & disoit qu'elle n'estoit pas née pour obeïr: c'est pourquoy son Maistre souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Neanmoins elle se sauva, de quoy Serrano fut fort aise.

Au seul nom de Tula, on appaise les enfans qui pleurent; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols sortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans: & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien reçûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns

contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un, ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tost pour leur Capitaine, & au mesme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui estoient presens luy commandoient ensuite de passer du costé des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeïssoit, & dés qu'il commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos : de sorte que de quelque costé qu'il se mist, il emportoit toûjours la victoire.

Aprés que les espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, à cause de leurs blessez, ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrerent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplee, & les habitans hardis : Car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des allarmes, de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin une quantité de fléches, & puis ils fuyoient. Mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient ai-

ſement à coups de lances. Toutefois, ſans perdre cœur, dés qu'ils ſe pouvoient rallier vingt ou vingt cinq ſeulement, ils revenoient à grands cris fondre ſur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils ſe cachoient auſſi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux ſurprendre les Eſpagnols. Cependant rien ne leur reüſſiſſoit, & ils eſtoient toûjours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle eſtoit abandonnée. Le General dépécha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Eſpagnols. Les peuples de la Province d'Utiangue ſont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula; car ils n'ont ny le viſage defiguré, ny la teſte monſtrueuſe.

Lors que Soto & ſes Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle eſtoit ſituée dans une plaine fertile, arroſée de part & d'autre d'un ruiſſeau, avec des paſturages aux environs, & fermée de paliſſades; ils reſolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils eſtoient déjà à la my-Octobre de l'année 1541. ils ne ſçauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainſi ils la fortifierent, & firent proviſion de bois, de

gros millet, de raiſins ſecs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent auſſi à la chaſſe force Lapins, Cerfs, & Chevreüils, dont ils ſe regalerent & ils n'euſſent pas eſté mieux en Eſpagne, ny plus commodément que dans Utiangue. Il eſt vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea ſi fort qu'ils demeurerent un mois & demy ſans pouvoir ſortir; mais le bon feu qu'ils faiſoient les garantiſſoit aiſément du froid.

Certes, quand je viens à conſiderer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Eſpagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne ſongerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cauſe que les habitans du pays ne ſe donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune eſtime. On aſſûre en effet que des Navires eſtant peris ſur la coſte, & les Indiens ayant trouvé des bourſes pleines d'argent, ils emporterent les bourſes dans la vûë qu'elles leur pouvoient ſervir, & laiſſerent ce qui eſtoit dedans, parce qu'ils n'en ſçavoient pas l'uſage.

CHAPITRE XV.

Stratagesme du Cacique d'Utiangue, avec la decouverte de la Province de Naguatex

LE Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit resolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le General par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit, & qui l'asseuroient que leur Cacique se rendroit bien-tôt à la ville. Mais sous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoistre les troupes; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on deliberast des moyens de les attaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entrassent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniastrerent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obeïr par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, estant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulierement de Soto ; car il donna de grandes loüanges à Argote, qui paſſa depuis pour un brave ſoldat ; & les Indiens qui connurent que leur deſſein eſtoit découvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens, à cauſe qu'on avoit beſoin de gens de ſervice. Mais parce qu'aprés ſept ou huit jours de courſe, ils ne revinrent qu'avec peu de priſonniers ; le General choiſit deux cens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieuës dans le pays juſqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il ſurprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un aſſez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint aprés à Utiangue, où le reſte de l'Armée l'attendoit, & commençoit à craindre pour luy, parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il eſtoit parti. Mais ſon retour diſſipa leur crainte, & l'on ſongea ſeulement à ſe réjoüir & à partager les priſonniers.

Fin du ſecond Livre.



LIVRE III. DE LA FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les avanture des Espagnols dans ces contrées, & leurs preparatifs pour le Mexique.

CHAPITRE I.

Entrée des troupes en Naguatex.

APRE'S cinq mois de sejour à Utiangue, le General en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante-deux ; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, & passa par des terres fort bonnes & fort peuplées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

ce n'eſt que les Barbares l'attaquerent aux paſſages des bois & des ruiſſeaux ; mais ils fuioient au meſme temps qu'on leur faiſoit teſte. Nos gens ſe rendirent donc heureuſement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurerent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur eſtoient neceſſaires, ſans que les habitans s'y oppoſaſſent que foiblement.

Il y avoit ſix jours que les Eſpagnols eſtoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuſer aupres de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il eſtoit ſi honteux de ſa couduite, qu'il n'oſoit le viſiter à preſent ; mais qu'auſſi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confuſion, il ne manqueroit pas à ſon devoir. Que cependant il commanderoit à ſes vaſſaux d'obeïr exactement à ſes ordres, parce qu'il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faiſoit ; qu'on le pouvoit aſſeurer qu'il ſeroit fort bien reçû, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-deſſus les Envoyez s'en retournerent tres-ſatisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens, avec plus de cinq cens hommes de service. Ils dirent au General qu'ils luy presentoient des plus considerables personnes de la Province, pour le servir & pour les tenir en ostage, en attendant la venuë du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fist plus d'Indiens prisonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Espagnols que pour empescher que l'on ne ravageast ses terres, & que l'on ne prist ses sujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres servirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûë que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux, aussi bien que des soldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex, & marcha jusques à une autre Province accompagné de plusieurs autres Indiens, que le Cacique luy envoya avec des vivres.

CHAPITRE II.

Fuite de Gusman.

AU bout de deux lieuës, les Espagnols trouverent à dire Diego Gusman * brave

* Carmona l'appelle François.

Cavalier;

Cavalier ; mais grand joüeur, qui estoit venu dans la Floride tres-bien équipé de toutes choses. Le General aussi-tost commanda de faire alte, & d'arrester les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eust des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmy les Espagnols où pouvoit estre ce Cavalier ; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit joüé aux cartes * armes & bagage. Que s'estant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy estoit écheuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguatex. Qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gagnee que dans quatre ou cinq jours il la luy envoyeroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'estre retiré parmy les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joüé son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on sçût que l'Indienne estoit fille du Cacique. C'est pourquoy Soto qui estimoit Gusman, ordonna

* Elles estoient de cuir faute d'autres

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, & que luy, afin de punir une si noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyerent promptement où ils pensoient qu'on apprendroit des nouvelles de Gusman, & leurs messagers qui allerent & revinrent en un jour, raporterent qu'il estoit avec le Cacique; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Espagnols. Là-dessus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'asseurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'estre plus seur de ce qu'on leur avoit raporté, ils le supplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui allast vers les Indiens. Qu'ils luy protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit sa derniere resolution. Qu'il prist seulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier estoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'asseuroient, les trois au-

tres se soûmettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une si haute opinion de la prudence du General, qu'ils estoient persuadez qu'il ne porteroit pas ses ressentimens sur d'autres que sur eux, & que mesme il ne consentiroit jamais que trois personnes de qualité mourussent pour un soldat, qui avoit lâchement deserté sans y estre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ses Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit proposé, & luy commanderent d'aller vers Gusman, & à Gallego, qui estoit amy de ce Cavalier de luy écrire sa pensée, sur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout son équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au mesme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer son soldat; ou qu'il protestoit de mettre tout à feu & à sang, & de faire mourir tous les Indiens qui estoient en son pouvoir. Lors que Gusman eust vû ce qu'on luy mandoit, il grifonna son nom avec du charbon, pour faire connoistre qu'il vivoit, & supplia l'envoyé d'assûrer les Espagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et aussi-tost le Cacique répondit, que comme Gusman estoit libre de demeurer sur ses ter-

res, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir. Qu'à la consideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené sa fille, il le traiteroit toûjours fort civilement ; & se conduiroit de la sorte envers les Espagnols, qui s'establiroient dans sa Province. Qu'aprés tout, Soto ne seroit jamais loüé de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié. Que neanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniastreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-mesmes à leurs propres ennemis.

CHAPITRE III.

De la Province de Guacane.

Nos gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex ; & ar-

rivèrent à la Province de Guacane, dont les peuples estoient bien differens de leurs voisins. Ceux de Naguatex estoient doux, civils, & amis des Espagnols; & les habitans de Guacane, barbares, & leurs ennemis jurez. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïssoient, & leurs presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nostres la refuserent toûjours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat; ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la pluspart des maisons, à cause que ceux de cette Province avoient oüy parler des grandes choses, que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride, où ils avoient esté tandis qu'ils estoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ny ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation estoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils

guerissoient avec des signes de croix. Ainsi les habitans de Guacane surpris de ces merveilles, se persuaderent que mettant des croix sur leurs maisons, ils se garantiroient de tout danger. Et par là on peut connoistre la facilité qu'il y a de convertir à la foy les peuples de la Floride, & que l'exemple est plus puissant pour les porter au bien, que la force & la violence.

CHAPITRE IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE General partit de Guacane, dans le dessein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour decouvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, estoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinassent entierement son Armée. Il estoit d'ailleurs fasché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit prise, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles decouvertes. C'est pourquoy il souhaitoit avec passion, que la Floride qui est vaste & fertile fust habitée par les Espagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la pensée que s'il mouroit sans commencer un etablissement, il ne s'assembleroit de plusieurs années de si braves troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit de ne s'estre pas habitué dans la contrée d'Achussi, & desiroit reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il estoit loin de la mer, & qu'il perdroit du temps à chercher un port, il avoit resolu qu'à son arrivée au Chucagua, il bastiroit une ville sur le bord de ce fleuve. Qu'il feroit deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des personnes fidelles, qui descendroient le long du fleuve jusqu'a la mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexique, de Cuba, & autres pays que dans la Floride, on avoit decouvert de grandes regions abondantes en toutes sortes de choses. Il esperoit que par ce moyen les Espagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui estoit necessaire à une habitation. Cela se pouvoit aisément executer sans la mort, qui interrompit de si glorieux desseins.

Le General au sortir de Guacane traversa sept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'etablir. Mais parce qu'il avançoit à grandes journées, les Espagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre estoient tres-abondantes en vivres & tres-agreables,

à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'estoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crut aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort-bien reçû par toute cette étenduë de pays ; de sorte que nos gens passerent tres-heureusement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir six vingts lieuës de traverse. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës jusques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes estoit devant cette place, à la teste d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queuë, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fist retirer les femmes, & que chacun sauvast ce qu'il avoit de meilleur. Et au mesme temps nostre armée avance pour donner, mais les Barbares sans tirer une seule flesche lâchent le

pied ; les uns entrent dans la ville, & la plus-part traversent le fleuve en nacelles & sur des traîneaux, & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas dessein de se battre, mais seulement d'arrester l'ennemy pour favoriser ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient, fondent sur eux, en attrapent quelques-uns sur le bord du fleuve, & prennent dans la ville plusieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper Le General envoya aprés offrir à Anilco la paix avec son amitie, & luy demander l'honneur de ses bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre, & fit seulement signe de la main aux Envoyez qu'ils se retirassent.

Les Espagnols se logerent dans la ville, où ils demeurerent quatre jours. Cependant ils se fournirent de nacelles & de traîneaux, & traverserent le fleuve sans qu'ils fussent empéchez par les Indiens ; ensuite ils marcherent quatre jours par des pays depeuplez, & entrerent dans la contrée de Guachoia.

CHAPITRE V.

De Guachoia, de son Cacique & de la guerre des Indiens.

APrés le passage de ce desert, la premiere habitation que les Espagnols trouve-

rent, ce fut la Capitale de Guachoia. Elle porte le nom de sa Province, & est au bord de Chucagua, située sur deux éminences separées seulement par un terrain uny, qui sert de place à la ville, composée de trois cens feux, moitié sur l'une de ces colines, & moitié sur l'autre. La maison du Cacique est au pluhaut de ces deux éminences. Nos gens surprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ses sujets estonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir, ils s'enfuirent & se retirerent vers le Chucagua qu'ils passerent en batteaux avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Espagnols s'emparerent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la pluspart des Provinces qu'on a traversées, sont ennemiés les unes des autres; je vais rapporter icy de quelle maniere les habitans de ces diverses regions se font la guerre. Les Indiens d'une Province ne se battent pas contre ceux d'une autre par une ambition dereglée de s'emparer de leur pays, ny ne mettent point d'Armée sur pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seulement des embuscades les uns aux autres, &

ſe pillent à la peſche & à la chaſſe, en un mot, par tout où ils rencontrent leur avantage. Ils ſe tuent auſſi quelquefois & ſe prennent priſonniers. Mais de ceux qui ſont pris, les uns ſe changent pour d'autres, & le reſte demeure eſclave; à qui l'on coupe les nerfs du cou de pied de l'une des jambes, afin de les empecher de fuïr. Que ſi par hazard la guerre s'allume tout à fait, ils font le dégât ſur les terres de leurs ennemis, mettent le feu dans les villages, & ſe retirent. Voilà comme les habitans de la Floride ſe battent Province contre Province, & deviennent vaillans & hardis, à cauſe qu'ils ſont perpetuellement en guerre, & toûjours ſous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la diviſion regne parmy eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée eſt brouillé avec tous ſes voiſins; il eſt certain que la conqueſte de tous le pays en eſt plus aiſée, & que la diſcorde où ils s'entretiennent pourra un jour cauſer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, aprés qu'ils ſe furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia; Le Cacique qu'on appelloit du nom de ſa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refuſé de faire la paix avec les Eſpagnols, il voulut profiter de l'occaſion que la fortune luy preſentoit de ſe vanger de ſon ennemy. Il depécha donc vers le General quatre des

principaux de sa Province, avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à present il le reconnoissoit pour son Seigneur ; & que s'il obtenoit permission de l'en venir asseurer de bouche, il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maistre qu'il luy avoit obligation ; & que comme il estimoit particulierement son amitié, il se donnast la peine de le venir voir quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçû. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il differa de se rendre au camp, envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au General, pour reconnoistre avec adresse par leur moyen, si les Espagnols ne changeoint point de volonté, & s'il feroit prudemment de les venir voir. Mais comme il sçût qu'on en useroit bien, il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets, tous parez de plumes, & fort lestes à la maniere du pays.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Vengeance de Guachoia.

QUand le General aprit que Guachoia estoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conqueste du pays. Cependant le Cacique esternua; & aussi-tost les Indiens de sa suite qui s'estoient rangez contre les murailles de la salle s'inclinerent, & estendirent les bras. Ils témoignerent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fust avec luy, l'éclairast, le deffendist, & le conservast. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coustumes qui s'observoient generalement par tout le monde.

Alors comme on s'estoit assez entretenu,

on servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens debout autour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale, qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirerent au de là du fleuve, & revinrent faire leur cour a leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoia.

Durant ces choses le Cacique qui estoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la pluspart de ses sujets. Que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts batteaux qui descendroient sept lieuës par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve. Qu'aprés ils remontroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remontroient, le reste des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous ensemble où ils souhaitoient. Le General se laissa persuader, à

cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco luy seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'establir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cét endroit luy seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûës toutes particulieres, & que l'on ne sçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur luy. De sorte que lors qu'il eut engagé le General, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis ; & alors Soto ordonna à Gusman de s'embarquer luy, & sa compagnie avec quattre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'arcs, & de fléches. Ce Capitaine entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tost le General avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même têms à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'estoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere ; mais comme ils

virent qu'il leur estoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les sujets de Guachoia y entrent de furie, pillent, & saccagent le temple, où estoit la sepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses d'Anilco. Dans ce temple estoient les armes & les enseignes, que les sujets d Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les testes des plus considerables vassaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique osterent ces testes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois receûs, & tuerent tout sans espargner âge ny sexe. Mais ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachoient d abord à ceux-cy leurs habits, & leur ostoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du sexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de fleches avant qu ils retombassent à terre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Retour du General à la ville de Guachoia, avec ses preparatifs pour le Mexique.

SOto averty des cruautez que faisoient les gens de Guachoia, en fut extrémement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco, étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrester le desordre, il fit promptement sonner la retraite, blasphema le Cacique de tout le malheur, & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mist le feu, & ne maltraitast d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vassaux de Guachoia n'executassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit; Il sortit de la ville d'Anilco, & prit sa marche vers la fleuve, avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amusassent derriere, & ne fissent main-basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieuë, que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient osé brusler, aprés les défenses du General, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'estoient que de paille ; de sorte qu'au moindre souffle de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le General voulut rebrousser chemin, pour empécher que la ville ne fust toute consumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu luy feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eust accomply ce qu'il souhaitoit, il avoit déja jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats, en qui il se confioit d'avantage, pour leur donner la conduite des vaisseaux, qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arresté, qu'aprés le départ des brigantins, il passeroit avec les batteaux du Cacique Guachoia, de l'autre costé du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province estoit fertile & peuplée ; & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maisons n'estoit pas fort loin du Camp. Il avoit déja depeché vers le Cacique, qui tenoit sa cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de son Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu insolemment aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-tost il extermineroit tous les Espagnols. Que c'estoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour estre la proye des oiseaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si detestable. Soto qui estoit sage fit parler avec honnesteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois Soto estant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique estoient trompeuses, & qu'il conspiroit avec les Seigneurs des Provinces voisines contre les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de chastier un jour cette trahison. Car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Esté & l'Hyver prochain, jusqu'à ce qu'il eust reçû le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aisément en-

voyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

CHAPITRE VIII.

Mort de Soto.

LOrs que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir; & de tirer quelque fruit de ses travaux, il fut attaqué le vingtiéme de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fievre qui d'abord parut peu de chose, mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea luy-méme mortelle. Il commença donc dés le troisiéme jour de son mal à se resigner entierement à la volonté de Dieu; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de devotion & de douleur de ses pechez. Ensuite il eut soin qu'on appellast ses Officiers, & comme il eut nommé en leur presence pour General Loüis de Moscoso d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obeïr à celuy qu'il avoit choisi, afin de leur commander jusques à ce que sa Majesté leur envoyast un ordre contraire. Là-dessus il prit leur serment selon les formes, & ajoûta que Moscoso possedoit les qualitez d'un grand

Capitaine. Aprés il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidelles, & de soûtenir l'honneur de la Couronne d'Espagne, & sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ses paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son costé & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres ; & au septiéme qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en sa faveur auprés de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, aprés avoir consumé à la conqueste de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & estoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la mediocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste tres-bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eust rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui aymoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la discipline ; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les soldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde;

Tant de rares qualitez le firent generalement regreter de toutes les troupes.

CHAPITRE IX.

Funerailles de Soto.

LEs Eſpagnols qui aimoient paſſionnément Soto, eurent un tres-ſenſible déplaiſir, de ne luy pouvoir faire d'honnorables funerailles. Ils conſideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui apprendroient le lieu de ſa ſepulture, viendroient le deterrer, & feroient à ſon corps toutes les barbaries que la haine leur inſpireroit. Ils en avoient effectivement ainſi uſé envers pluſieurs ſoldats, & commis ſur eux toutes ſortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, & mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres. Et vray-ſemblablement on apprehendoit qu'ils ne s'emportaſſent contre le General, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager ſenſiblement les troupes en ſa perſonne. C'eſt pourquoy les Eſpagnols pour oſter la connoiſſance du lieu où il ſeroit enterré, reſolurent de luy rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choiſirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine,

où il y avoit plusieurs fosses que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces fosses le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le General se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjoüissance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des festes publiques, ils caracolerent long-temps sur la fosse, pour en oster la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent mesme, afin de mieux reüssir dans ce dessein qu'avant leurs courses, aprés avoir remply toutes les fosses à l'égal de celle du General, on jettast une quantité d'eau dessus, sous pretexte d'empécher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il estoit. Car lors qu'ils passoient sur les fosses Ils s'arrestoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la fosse, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

sçavoir la profondeur. Aniasco, Cardeniosa & autres * firent donc un soir semblant de pescher pour sonder ce fleuve, & raporterent qu'il avoit neuf brasses d'eau au milieu. On resolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chéne, que l'on scia & creusa d'un costé de la hauteur d'un homme, & la nuit suivante Aniasco & ses compagnons deterrerent le General sans bruit, & le mirent dans le creux du chéne, sur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent ensuite sur le fleuve, au lieu qu'ils avoient sondé, & il alla aussi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ses nouvelles, & qu'afin de les amuser on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choses, & qu'à son retour qui seroit dans peu de temps il les devoit courageusement executer.

* Abbadia, Tinoso, Gusman, Arias.

CHAPITRE X.

Resolution des troupes, aprés la mort de leur General.

APrés la mort de Soto, pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'establir dans la Floride. C'est pourquoy ils resolurent d'abandonner ce pays, où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur General, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables sont ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution, & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces, & qui estoit obligé par honneur d'achever une conqueste si illustre & si utile à toute l'Espagne, s'offrit luy-mesme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'estre excellent Geographe, il se flatta de les conduire facilement en ce Royaume, & ne songea point aux forests ny aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride luy rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'estoit offert de mener

au Mexique, croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conqueste les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils estoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où estoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjuguoient les Provinces qui estoient vers l'Occident. Nos gens qui ajoustoient trop legerement foy à ces bruits, disoient que ces estrangers dont parloient les Barbares estoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. Là-dessus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; resolus de ne se détourner de costé ny d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considerant pas qu'ils estoient dans des hauteurs differentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, &ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions ; mais il est certain qu'elles n'estoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant decouverts.

CHAPITRE XI.

Superſtition des Indiens.

JE quitteray icy un moment le cours de mon hiſtoire, pour raporter une choſe aſſez remarquable touchant la ſuperſtition des Barbares. Lors que les Eſpagnols ſortirent de Guachoia, ils furent ſuivis d'un Indien de ſeize à dix-ſept ans, fort bien fait de ſa perſonne, comme le ſont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moſcoſo auſquels il s'eſtoit joint, le voulurent empeſcher au bout de quelque temps de paſſer outre, & ſe mirent meſme en eſtat de le chaſſer de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils apprehenderent que ce ne fuſt un eſpion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en preſence d'Ortis, qui luy demanda par l'ordre du General, ce qui l'obligeoit à quitter ſes parens pour ſuivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit eſté abandonné dés ſon enfance, & à qui le pere, ny la mere n'avoient rien laiſſé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçû dans sa maison, & fait élever avec ses enfans. Mais que comme ce genereux bien-faicteur estoit malade à mourir, on l'avoit choisi pour estre enterré tout en vie avec luy ; parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y servir dans ses besoins. Que pour luy il avoüoit, qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur ; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mist tout vif avec luy dans son tombeau. Qu'ainsi afin s'eviter une si facheuse mort, il avoit suivi les troupes, aymant mieux estre esclave que de mourir si cruellement. Le General & ceux qui estoient presens à ce recit, apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride, comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien son couronnez de gloire, & recompensez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampascha d'un mot qui signifie le haut monde, &

l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

CHAPITRE XII.

Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur guide.

JE reviens où j'en estois de l'histoire. Les Espagnols aprés une traitte de plus de cent lieuës, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraîchirent deux jours dans la Capitale, qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils apprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un desert de quatre jours de traverse. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes, jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & se rendirent heureusement au desert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à

peu s'étrecit de telle maniere qu'elle se perdit entierement. Neanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours, sans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois ; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines ; ils observoient de prés leur guide, & apperçûrent qu'il les conduisoit malicieusement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Le General aussi-tôt commanda d'appeller cet Indien, de luy demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant ; luy qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement, que Moscoso fâché de voir ses troupes en un si pitoyable estat, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher sur luy les Lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit estre devoré, il supplia qu'on fist retirer les chiens, & qu'il découvriroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On luy accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique, qui luy avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols, il a-

voit determiné de les défaire par adresse. Que pour reüssir en cette entreprise, il l'avoit choisi ; & luy avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mourussent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout, il luy avoit promis de grandes recompenses ; sinon qu'il devoit s'asseurer de perdre cruellement la vie. Qu'il s'estoit donc vû contraint d'obeïr à son Cacique, & de faire ce qu'eux-mesmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainsi sa faute estoit excusable ; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon, s'ils consideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en eussent parlé comme ils faisoient maintenant, il leur eust tout avoüé, & les eust remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie, qu'il les tireroit du desert en peu de temps, & s'il y manquoit, qu'il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le General & ses Officiers indignez de cette trahison, ne reçûrent point ses excuses, & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en luy. De sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent marris, & se virent plus en peine qu'ils n'avoient encore esté ; parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide, ayant alors ren-

voyé à Auche les Indiens de service. Toutefois comme ils connurent qu'il falloit perir, ou sortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours sans aucuns vivres, aprés en avoir esté trois autres à ne manger que des racines. Ensuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais steriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes dispersées quatre à quatre par la campagne ; car les villages de cette contrée n'estoient pas semblables à ceux qu'on avoit vûs jusqu'icy dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui estoit fraîche, dont elles appaiserent leur faim. Elles appellerent ce pays, la Province des Vachers, à cause de la quantité de peaux de vaches qu'ils y rencontrerent ; sans toutefois qu'ils ayent pu trouver de cette sorte de bestail en vie, ny découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva dans la Province des Vachers.

TAndis que les Espagnols estoient dans une plaine de la Province des Vachers,

il ſortit d'une foreſt prés du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec des grandes plumes ſur la teſte, l'arc en main & le carquois ſur l'épaule. Nos gens qui le virent en cét état, le laiſſerent approcher, dans la creance que ce fuſt un envoyé du Cacique vers le General, & à quelque cinquante pas d'eux il mit une fléche à ſon arc, & tira ſur une troupe de ſoldat qui regardoient. Toutefois perſonne n'en fut bleſſé, les uns s'eſtant écartés, & les autres couchez par terre, le trait paſſa & alla donner entre cinq ou ſix Indiennes qui apreſtoient le dîner de leurs maiſtres. Ils en attrape une au milieu du dos, & aprés l'avoir percée, il en va bleſſer une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arreſte dans ſon corps ; cette pauvre Indienne tomba morte auſſi-bien que ſa compagne. Au meſme temps le Barbare fuït de toute ſa force vers la foreſt, les Eſpagnols crient aux armes, Gallego qui par hazard eſtoit à cheval apperçoit l'Indien qui ſe ſauve, il entend qu'on dit tuë, il pique aprés, l'atteint proche du bois, & luy oſte courageuſement la vie.

Trois jours enſuite, lors que les troupes ſe rafraichiſſoient, deux Indiens ſuperbement parez à la mode du pays, vinrent au matin environ à deux cens pas du Camp ; & là ils ſe promenerent prés d'un noyer, l'un d'un coſté

& l'autre de l'autre de peur de ſurpriſe.

Moſcoſo averti de cela, défendit de ne les point harceler; que c'étoient des foux & des temeraires dont il ſe falloit moquer. On les laiſſa donc promener juſques ſur le ſoir prés du noyer. La penſée de ces Indiens étoit qu'il prendroit envie à deux Eſpagnols de les venir attaquer. Cependant les Cavaliers qui étoient allez le matin en party, retournerent au Camp un peu avant la nuit, & comme ils apperçûrent ces Indiens proche de leur logement, ils s'informerent de ce que c'eſtoit, & apprirent l'ordre du General. Ils obeïrent tous excepté Paez, qui voulant montrer ſa valeur, dit, puiſque ces Barbares eſtoient des foux & des temeraires, qu'il falloit qu'un plus foux qu'eux puniſt leur folie, & là-deſſus il pique vers le noyer. L'Indien qui ſe promenoit du coſté que le Cavalier avançoit marche droit à luy, tandis que ſon compagnon ſe retire ſous l'arbre, pour faire connoiſtre qu'ils demandoient à ſe battre ſeul à ſeul. Paez approche de furie contre ſon ennemy qui le tire ſi vigoureuſement, qu'outre la cotte de maille qu'il luy rompit, il luy perça de part en part le bras gauche; de ſorte que les reſnes de la bride de ſon cheval luy tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident, & qui n'avoient pas encore mis

pied à terre, accoururent à toute bride sur les deux Barbares qui fuyrent, quand ils apperçûrent tant de gens fondre sur eux. Toutefois ils furent pris avant que de pouvoir gagner le bois. Mais en cette rencontre les Espagnols observerent mal les loix de la guerre, puisque les Indiens n'avoient pas voulu se mettre deux contre un, il estoit raisonnable qu'on les traitast de la mesme sorte.

Aprés ces choses les troupes marcherent plus de trente lieuës par cette Province des Vachers; & comme elles eurent achevé de la traverser, elles decouvrirent vers le Couchant de hautes montagnes, & d'épaisses forests qui estoient des deserts; mais le General & ses Officiers, que la fatigue & la faim avoient rendus sages, resolurent de ne point avancer qu'ils n'eussent auparavant trouvé une route asseurée pour les conduire dans un pays habité. C'est pourquoy ils commanderent à quatre Compagnies de Cavalerie de vingt-quatre hommes chacune d'aller par trois endroits vers le Couchant, pour decouvrir la contrée, avec ordre d'entrer le plus avant qu'ils pourroient dans le pays, de s'eloigner les uns des autres, & de tâcher à connoître la qualité de la terre, & le naturel des habitans. On leur donna pour cela des truchemens Indiens les plus capables que l'on put trouver,

entre ceux qui servoient les Espagnols. Ensuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieuës dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort steriles & mal peuplées. Que plus on avançoit & plus elles estoient méchantes. Que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & que d'herbe, & de ce qu'ils attrapoient à la chasse & à la pesche. Enfin qu'ils marchoient par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûte que les Indiens asseurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaste étenduë de pâys plat où se nourrissoient les vaches, dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quantité de bestail.

CHAPITRE XIV.

Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs avantures.

SUr le rapport des Cavaliers qui avoient esté à la découverte, les Espagnols perdirent toute esperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'est pourquoi

de

de crainte de s'engager dans des deserts où ils mourroient tous de faim ; ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua, dans la creance que la route la plus courte, & la plus assûrée pour sortir de la Floride, estoit de descendre le long de ce fleuve, & de gagner le golfe de Mexique. Ainsi ils s'enquirent de leur chemin, pour se rendre vers le Chucagua. Ils sçûrent que le plus court estoit de tourner sur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant; mais qu'ils falloit traverser plusieurs grands deserts, & qu'au contraire, s'ils détournoient sur la gauche, c'estoit le plus long ; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route, & tournerent vers le midy, prenant soin de ne pas s'engager temerairement en des endroits difficiles, & de ne faire aucun desordre dans leur marche, de peur d'irriter les Indiens. Neanmoins ces Barbares les harcelerent nuit & jour. Car ils se mettoient en embuscade dans les bois prés du chemin ; & lors qu'il n'y avoit point de bois, ils se couchoient sur le ventre parmy les herbes ; & quand les Espagnols passoient, ils se levoient tout d'un coup, & tiroient tant de fleches qu'ils en blessoient toujours quelqu'un. Mais au mesme temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Et incontinent il en venoit d'autres

à la charge, qui prenoient les troupes de tous costez, toûjours avec perte d'hommes & de chevaux. Si bien que sans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traitez en cette Province des Vachers, que dans toutes celles par où ils avoient passé; & le dernier jour principalement, parce qu'ils traverserent des ruisseaux & des endroits qui estoient de veritables coupe-gorges, d'où les Barbares sortoient en furie sur eux, & où ils se retiroient sans pouvoir estre offensez. Les Espagnols perdirent en cette journée plusieurs de leurs gens, plusieurs Indiens de service avec plusieurs chevaux, & eurent un grand nombre de soldats blessez dangereusement. L'un des plus considerables de ceux-là, fut saint Georges dont je vais en parler. Comme ce Cavalier passoit un ruisseau où les troupes estoient attaquées, un Indien caché derriere un buisson luy tira un tres-rude coup de fléche. De sorte qu'aprés luy avoir rompu sa cotte de maille, il luy perça la cuisse droite, passa par l'arçon de la selle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux sorte du ruisseau, bondit par la plaine, & tâche par ses ruades de faire tomber la fléche, & de renverser son maître. Les Espagnols qui se rencontrerent alors proche de ce soldat accoururent a son secours, & comme ils apperçûrent que le trait l'avoit at-

taché à la ſelle, & que les troupes ſe campoient aſſez prés du ruiſſeau ils le menerent au quartier. Auſſi-tôt on le ſoûleva adroitement, & on coupa la fléche entre la ſelle & la cuiſſe. On deſſella auſſi le cheval, & les Eſpagnols s'étonnerent qu'une fléche de roſeau armée ſeulement d'une pointe de canne euſt penetré ſi avant. Enſuite on étendit ſaint Georges par terre, & on le laiſſa ſe panſer ſoy-meſme. Outre pluſieurs qualitez qu'il poſſedoit, il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile, de la laine graſſe, & des paroles que ſes compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traitte avec tant de ſuccez quelques bleſſez, qu'il ſembloit que Dieu le favoriſaſt ſur tout dans les cures qu'il faiſoit. Mais ſi-tôt que l'huile & la laine graſſe furent conſumées par le feu à Mauvila, il ne voulut plus panſer perſonne; & meſme il s'opiniaſtra long-temps à ne prendre aucun ſoin de ſes bleſſures. Car bien que depuis il euſt reçû un coup de fléche qui luy entroit par deſſous le pied, & ſortoit par le talon; & que d'un autre coup il euſt eſté ſi dangereuſement frapé au genou, que la pointe de la fleche y eſtoit demeurée; toutefois il n'entreprit jamais de ſe traiter qu'à l'extremité, s'imaginant que faute d'huile, & de laine graſſe il ne pourroit ſe guerir. Je reviens au

coup qu'il avoit reçû à la cuisse. Comme il sçavoit qu'il estoit broüillé avec le Chirurgien, qui luy avoit fait beaucoup de mal en luy tirant la fléche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il luy avoit dit qu'une autre fois il mourroit plustost que de l'appeller; à quoy le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certain de luy conserver la vie, il ne le feroit pas qu il ne l'eust auparavant envoyé querir; Comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'attendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laine, de l'oing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit tres-heureusement pour sa playe. Car durant quatre jours que nos gens se rafraîchirent prés du ruisseau, il fut tout à fait guery, monta à cheval le cinquiéme qu'ils continuerent leur route, & afin qu'on ne doutast point de sa guerison, il se mit à piquer de costé & d'autre autour des troupes, criant qu'il meritoit de perdre la vie; parce que pour n avoir pas voulu traiter les blessez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, aprés y avoir souffert plusieurs maux. Ils marcherent vingt jours à longues traittes par d'autres contrées, des noms

desquelles ils ne s'enquirent point, & allerent en tournant vers le Midy. Mais parce qu'ils crurent descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toujours un peu vers le Nord, & vinrent à croiser un chemin par où ils étoient passez en allant. Neanmoins ils ne le reconnurent pas. On estoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déja marché prés de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ny un seul jour d'estre attaquez. Les Barbares se mettoient le jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient, & la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

Il arriva mesme qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se trainerent à quatre pattes jusqu'au Camp; où ils tirerent sur les chevaux, & tuerent deux sentinelles. Peu de jours aprés douze Cavaliers & autant de fantassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes estoient décampées venoient enlever ce qui estoit demeuré. Ils se posterent derriere de grands arbres, & poserent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir si-tôt qu'elle decouvriroit quelque

chose ; ce qui s'executa heureusement. Car ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais aprés comme ils desiroient rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'estoit pas satisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ses camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en eussent encore pris un pour luy. Ses compagnons qui n'estoient pas de ce sentiment, luy dirent qu'il falloit differer cela à une autre fois, & qu'ils luy offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Neanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur son esprit, ils s'arresterent encore. Cependant la sentinelle avertit qu'elle appercevoit un Indien, & Paez que le malheur devoit avoir rendu sage, pique aussi-tôt droit au Barbare, qui se voyant découvert se sauve sous un arbre, Paez l'approche, & luy porte avec vigueur un coup de lance ; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit sa fléche preste, tire, & blesse au flanc le cheval de ce Cavalier. De sorte qu'aprés avoir bronché environ vingt pas, il tombe mort. Bolanios qui suivoit Paez fond au mesme temps sur le Barbare, & est aussi malheureux que son compagnon. Juan de Vega qui venoit aprés au petit pas, surpris de voir ses camarades demontez, pique vers l'Indien ; ses compagnons courent aussi

la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer son cheval, & s'enfuit au mesme temps. Mais le Cavalier qui estoit sage avoit auparavant donné ordre qu'il ne luy arrivast pas de malheur semblable à celuy de Paez. Il avoit mis sur le poitrail de son cheval une peau de vache en trois doubles ; & c'est ainsi qu'en usoient la plusspart des Cavaliers qui avoient soin de leurs chevaux. Les uns leur couvroient le poitrail de cette sorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire sur le cheval de Vega, & perce la peau de vache ; Si bien que la fléche entre environ trois doigts dans le poitrail. Aussi-tôt Vega fond de furie sur le Barbare & le tuë. Ensuite le party s'en retourne, detestant celuy qui les avoit obligez à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dés qu'ils furent arrivez, le General fit marcher vers la Province de Guachoia, & nos gens eurent durant leur route jusques à la fin d'Octobre un temps assez favorable. Mais alors, à cause des pluyes il devint si fâcheux, qu'ils campoient le plus souvent tout moüillez, & sans aucuns vivres, tellement qu'ils estoient contraints de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoutez que leurs fatigues redoublerent à me-

ſure que l'hyver avança. Les neiges & les pluyes qui tomboient enflerent extraordinairement les fleuves, & firent croiſtre les ruiſſeaux de telle maniere qu'ils ne purent paſſer ſans traîneaux. Encore falloit-il s'arreſter ſept ou huit jours, pour en traverſer quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toûjours les ennemis ſur les bras, & ſouffroient d'extrémes peines; parce que la campagne eſtant preſque inondée, ils ſe voyoient ſouvent forcez de camper dans l'eau, couverts ſeulement d'un méchant habit de chamois, toûjours moüillé, qui leur ſervoit de chemiſe & de cape. C'eſt pourquoy pluſieurs Eſpagnols accablez de froid & de ſommeil tomberent malades, & il ne ſe paſſoit jour qu'il n'en mouruſt deux ou trois. On perdoit auſſi chaque jour des chevaux & des Indiens de ſervice. Toutefois ſans ſe laiſſer abbattre au malheur, nos gens continuerent leur route; mais ils ſe fatiguerent tellement qu'ils manquerent meſme de force pour enterrer ceux qui mouroient par les chemins. Ainſi ils faiſoient pitié. D'ailleurs, la pluſpart de leurs chevaux eſtoient malades, les Cavaliers demontez, les fantaſſins ſi foibles qu'ils ne ſe ſoûtenoient qu à peine. Neanmoins, eſtant tous reſolus, ou de mourir, ou de retourner vers le

Chucagua, les plus vigoureux monterent ſur les chevaux qui eſtoient encore de ſervice, & reſiſtoient aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Enſuite, lors que l'on eſtoit campé, l'on poſoit des corps de garde & des ſentinelles, & le lendemain on avançoit dans le meſme ordre, ce qui dura depuis le mois de Septembre juſqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mil cinq cens quarante-deux, que l'on arriva ſur les bords du Chucagua. Alors comme les Eſpagnols crurent que leurs maux eſtoient finis, ils ſe donnerent tous les uns aux autres de petits preſens pour ſe témoigner leur joye. Leur voyage, à conter le chemin qu'ils firent en retournant, fut de trois cens cinquante lieuës & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrerent une Truye qu'ils avoient perduë en allant, & qui avoit fait treize Cochons, tous differemment marquez aux oreilles, d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux, & qu'ils en nourriſſent aujourd'huy dans la Floride.



CHAPITRE XV.

Les troupes s'emparent d'Aminoia.

LES Espagnols au retour de leur voyage aborderent à seize lieuës de la ville de Guachoia, & rencontrerent deux bourgs l'un proche de l'autre que l'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs estoient de deux cens maisons chacun fermez d'un fossé, dout l'eau venoit du Chucagua, qui faisoit un Isle de chacun de ces deux villages. Moscoso qui avoit encore outre soixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied resolut de s'en emparer, & d'y passer tout le reste de l'Hyver. Il mit donc ses troupes en bataille, & attaqua si courageusement ces deux bourgs l'un aprés l'autre, que les Indiens estonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent sans resistance. Ainsi les Espagnols s'en rendirent maistres, & quelque temps aprés pour n'estre pas separez en cas d'alarme, ils en ruinerent un & porterent dans l'autre les vivres & les choses qui leur estoient necessaires. Ensuite ils fortifierent ce poste, & furent vingt jours à le mettre en estat de defense, parce qu'estant extraordinairement ha-

raſſez, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Eſpagnols entroient dans ce bourg, une vielle Indienne qui ne s'eſtoit pu ſauver, leur demanda où ils alloient; & luy ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatotze ans, le fleuve ſe débordoit ſi fort, que les habitans eſtoient contraints de gagner le haut des maiſons, & que l'année qui couroit eſtoit la quatorziéme où le bourg devoit eſtre innondé. Nos gens qui connurent le deſſein de la bonne femme ſe mocquerent de ſes réveries. Carmona qui rapporte cette particularité, ajouſte que les Eſpagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille meſures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruict, inconnus en Eſpagne. C'eſt pourquoy ils ſe reſtablirent peu à peu; car outre ces vivres ils eſtoient tres-commodément logez, & meſme les Barbares ne vinrent ny nuit ny jour les tourmenter; ce qui contribua beaucoup à les remettre en eſtat.

Comme Moſcoſo vit que ſes gens avoient preſque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. eſtoit paſſé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amaſſer des cordages, des

voiles & autres choses necessaires à son dessein. Au reste, tandis que les Espagnols demeurerent dans Aminoia, il en mourut environ soixante. De ce nombre furent Ortis, Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en perit plus de cent cinquante, ce qui fut rrouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves soldats, estoit arrivée par l'imprudence des Capitaines, qui avoient engagé les troupes dans le voyage.

CHAPITRE XVI.

Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.

SItost que le bruit fut répandu, que les Espagnols estoient de retour de leur voyage, & qu'ils passoient l'Hyver dans Aminoia; Anilco craignant qù'à leur faveur, les vassaux de Guachoia ne vinssent encore fondre sur ses terres, & y exercer leurs cruautez, il envoya vers Moscoso avec ordre de luy offrir la paix & son amitié, & de l'assûrer de son obeissance. Qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dust attendre des peuples de sa contrée, & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celuy qu'Anilco avoit chargé de dire cela, estoit son Lieutenant

nant general. Il avoit à ſa ſuite outre deux cens Indiens de ſervice, vingt des plus leſtes & des plus conſiderables de la Province, ſuivis de vingt autres avec des fruits & de la venaiſon. Ce Capitaine s'acquita fort bien de ſon devoir, & n'oublia rien pour gagner l'eſprit de Moſcoſo, qui le reçût tres-obligeamment, luy, & tous les principaux de ſa ſuite, & le pria d'aſſeurer Anilco, qu'il le remercioit de l'honneur de ſon amitié, & qu'il en feroit toute ſa vie une eſtime particuliere. On fit ſçavoir incontinent cette réponſe au Cacique; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurerent avec les Eſpagnols, auſquels ils témoignerent leur affection par la fidelité de leurs ſervices.

Il y avoit deux jours que les ſujets d'Anilco eſtoient au quartier, lors que Guachoia ſuivy de pluſieurs de ſes vaſſaux, chargez de fruits & de poiſſons, y arriva pour confirmer ſon alliance avec les troupes. Le General le reçût tres-bien; mais la preſence du Capitaine d'Anilco ſon ennemy, & l'honneur qu'on luy rendoit luy donnerent une douleur mortelle. Neanmoins il diſſimula ſon deplaiſir, reſolu ſeulement de le temoigner dans l'occaſion.

Durant le quartier d'hyver des Eſpagnols dans Aminoia, les deux Caciques leur rendirent toutes ſortes de bons offices, & leur fi-

rent tous les huit jours de nouveaux presens. Cependant Moscoso & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes ; & comme il eut répondu sept, ils commanderent qu'on preparast pour cela toutes les choses necessaires. On fit d'abord quatre couverts, sous lesquels on travailla de peur d'estre incommodez par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous courageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employerent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zele à nos gens, qui de leur costé l'honoroient aussi beaucoup, outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aymer, il possedoit de rares qualitez. Il estoit exact, fidele, officieux, prevenoit de bonne grace tous les besoins, & mesme donnoit plus qu'on ne luy osoit demander. Car sans parler de plusieurs cables & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement esperer, parce

qu'on n'en trouvoit presque point dans la Province. Les mantes neuves servirent à faire des voiles, & les vieilles à calfeutrer les vaisseaux. Ces mantes sont d'une certaine herbe semblable aux mauves. Cette herbe a de petits filets comme le lin; aussi les Indiens en font du fil, & donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît; mais le plus souvent vive & éclatante.

CHAPITRE XVII.

Ligue de quelques Caciques.

TAndis que les Espagnols travailloient à leurs brigantins, Quigualtanqui crut qu'ils ne se preparoient à leur retour, que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient découvertes, & revenir aprés en plus grand nombre en faire la conqueste. Qu'alors ils chasseroient les veritables Seigneurs des Provinces, & s'y establiroient souverainnement. De sorte que dans cette creance Quigualtanqui resolut, pour prevenir un tel malheur, d'exterminer tous les Espagnols qui estoient dans la Floride. Il assembla donc les principaux de la contree, ausquels il se declara là-dessus, & tous l'assûre-

rent que son dessein estoit glorieux, & qu'ils mourroient pour le servir dans une si noble entreprise. Il depécha incontinent de costé & d'autre du Chucagua, vers dix Caciques de ses voisins, & leur fit dire pour les engager dans son party, qu'il failloit étoufer la haine qui estoit entre eux, & s'unir tous pour perdre leurs ennemis communs. Que s'ils manquoient l'occasion, que la fortune leur en presentoit, il déploroit la misere dont ils seroient accablez. Que les Espagnols ne s'en retournoient que pour revenir dans le pays avec de plus grandes forces; & qu'aprés s'en estre cruellement emparez, ils les tiendroient tous dans une malheureuse servitude. Les Caciques reçûrent avec joye les envoyez de Quigualtanqui; ils approuverent son dessein, parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine, & loüerent son courage, dont la grandeur leur estoit déja connuë. C'est pourquoy ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans sa Province, & prepareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau aussi bien que par terre. Que cependant, pour les mieux surprendre, & leur oster toute sorte de soupçon; chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance, & leur envoyeroit des Deputez avec des presens. Quigualtanqui, comme chef

de la conſpiration, dépécha le premier vers Moſcoſo, & tous les autres enſuite à ſon exemple. Moſcoſo les reçût avec d'autant plus de joye & d'affection, que le peu de troupes qui luy reſtoient, ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refuſé d'entrer dans la ligue, à cauſe de la fidelité qu'il avoit jurée aux Eſpagnols, crut que par honneur il devoit les avertir de la conſpiration des Caciques; c'eſt pourquoy il envoya commander à ſon Lieutenant de découvrir la trahiſon au General, & de l'aſſûrer qu'il ne ſe paſſeroit rien qu'il ne luy en fit ſçavoir des nouvelles. Moſcoſo eut ſoin de faire remercier le Cacique de ſes bons avis, & de la continuation de ſon amitié, & eut depuis pour luy & pour ſon Lieutenant une eſtime toute particuliere. Neanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp, & s'en excuſa toûjours ſur ce qu'il avoit peu de ſanté. Mais veritablement c'eſtoit qu'il ne ſe fioit point aux Eſpagnols.

On ne peut poſitivement ſçavoir ſi Guachoia qui temoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue; mais on ſe douta qu'il étoit d'intelligence, piqué ſeulement de l'eſtime qu'on faiſoit du Lieutenant d'Anilco. En effet, il étoit outré de ce que les Eſpagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les ſervoit promptement, qu'à luy qui n'agiſſoit

que fort lentement pour eux, & il essayoit aussi de le décrediter dans l'esprit de Moscoso. Mais on croyoit que Guachoia, sçachant qu'Anilco n'avoit pas voulu se liguer avec les autres agissoit de la sorte, afin que si par hazard ce Lieutenant venant à découvrir la conjuration, on n'ajoutast point de foy à ce qu'il diroit.

CHAPITRE XVIII.

Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.

COmme Guachoia connut qu'il travailloit inutilement à ruiner son ennemy dans l'esprit des Espagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moscoso en presence de plusieurs Officiers, que depuis long-temps il souffroit avec peine l'honneur que luy & ses troupes faisoient au Lieutenant d'Anilco. Qu'il avoit toûjours pensé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de credit & de naissance. Que neanmoins les Espagnols tenoient une conduite bien contraire à cela ; puis qu'ils estimoient uniquemenr le Lieutenaut d'Anilco, qui n'avoit ny biens, ny puissance, ny noblesse, & qui ne meritoit d'estre consideré que par sa qualité de vassal. Que pour luy il

avoit des ſujets qui ſurpaſſoient en tout celuy auquel il donnoit tant de marques d'eſtime. Qu'ainſi, il les ſupplioit de faire reflexion ſur leur maniere d'agir, & d'eſtre perſuadez que les actions du Lieutenant d'Anilco eſtoient artificieuſes, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre luy; repliqua ſans paroiſtre emporté, qu'on luy reprochoit à tort ſa naiſſance; & que ſes anceſtres ayant eſté Caciques, il ne cedoit à perſonne en nobleſſe. Qu'il avoüoit que ſon pere ne luy avoit pas laiſſé de grands biens; mais qu'il avoit ſuppleé à ce défaut par ſon courage, puiſque dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoia, & d'autres Seigneurs, il avoit gagné de quoy vivre ſuivant ſa qualité. Qu'ainſi il ſe pouvoit mettre maintenant au nombre des riches, que ſon ennemy vouloit que l'on eſtimaſt ſi fort; & qu'un vaſſal comme luy l'emporteroit toûjours de beaucoup ſur un Cacique ſemblable à Guachoia. Qu'aprés tout, il n'eſtoit pas proprement vaſſal, parce qu'Anilco ne le conſideroit point de la ſorte; mais comme l'un de ſes plus proches parens, & qu'à cette conſideration, il l'avoit fait ſon Lieutenant general dans la Province. Qu'enſuite il avoit gagné pluſieurs batailles, defait le Pere de Guachoia, & de

fois à autre ses Capitaines. Que depuis mé-me que Guachoia avoit succede à son Pere, il avoit taillé en piece toutes ses forces, & l'a-voit fait prisonnier, luy, ses deux freres, & les plus considerables de son Estat. Qu'alors il l'eust pu dépoüiller de sa Province, & s'en emparer sans peine, n'y ayant personne pour luy resister; mais que bien loin de rien entre-prendre, il avoit eu un soin tout particulier de luy tandis qu'il estoit prisonnier, qu'il fut mesme sa caution pour le mettre en liberté, luy, ses freres & ses vassaux. Neanmoins com-me Guachoia n'avoit pas tenu sa parole, il n'attendoit que la sortie des troupes pour le reprendre. Que la hardiesse qu'il avoit à pre-sent de le vouloir faire passer pour un artifi-cieux luy coûteroit cher alors, & qu'il luy apprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement son honneur. Que mesme pour ne pas differer plus long-temps, il ne tiendroit qu'à Guachoia qu'ils ne finissent sur l'heure leurs differens, qu'ils n'avoient qu'à entrer tous deux dans un batteau pour se battre sur le fleuve. Que si Guachoia le tuoit, il satisfe-roit sa haine, & seroit vangé du déplaisir que les Espagnols luy avoient fait en rendant de l'honneur à son ennemy. Que pour luy, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il fe-roit voir que le merite des hommes ne consi-

ſtoit point dans l'éclat des richeſſes, ny dans la poſſeſſion de pluſieurs vaſſaux, mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoia ne repartit rien à tout cela, & fit connoiſtre ſa confuſion ſur ſon viſage. Moſcoſo & les Eſpagnols ſe confirmerent dans la creance qu'ils avoient du Lieutenant d'Anilco, & luy rendirent tous les jours plus d'honneur.

CHAPITRE XIX.

D'un Eſpion Indien.

MOſcoſo conſiderant, que ſi la haine de Guachoia, & du Capitaine d'Anilco les portoit juſqu'à ſe faire la guerre, ils ne luy fourniroient aucune choſe pour ſes brigantins; il leur dit que comme ils eſtoient également aimez des Eſpagnols, ils ne pouvoient les voir plus long-temps broüillez, & q'uainſi ils les prioient d'eſtouffer leurs reſſentimens, & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moſcoſo, qu'ils eſtoient preſts de faire ce qu'on voudroit, & qu'en ſa faveur, ils oubliroient genereuſement toutes choſes. Quatre jours aprés la querelle apaiſée, & ſur le départ du Lieutenant d'Anilco, pour s'en retourner

dans sa Province; le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'afin de se venger de son ennemy, il ne luy eust fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fust hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscoso, & luy fit connoistre que Guachoia n'estoit pas fort à apprehender; neanmoins de peur de deplaire au General, il prit l'escorte qu'il luy offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son party depechoient jour & nuit vers Moscoso avec des presens, & avec ordre à leurs envoyez, d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leurs armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoy ils manquoient, & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui estoit averty de cela fit defense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp; mais ces defenses estoient inutiles. C'est pourquoy Silvestre qui sçavoit l'ordre du General, & la desobeissance des Barbares, estant une nuit de garde à la porte d'Aminoia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fosse sur

un arbre qui ſervoit de pont, il les laiſſa avancer vers luy, & comme il eſtoit en ſentinelle il donna un coup d'épée ſur le viſage du premier, qui paſſa le guichet de la porte ſans luy en demander permiſſion. Du coup, le Barbare tomba à terre; mais il ſe releva incontinent, prit ſon arc, & s'enfuit de toute ſa force. Silveſtre ne voulut pas l'achever parce qu'il crut que cela ſuffiſoit pour rendre ſage les Indiens. Le compagnon du bleſſé qui avoit oüy le coup prend auſſi la fuite, repaſſe le pont, regagne ſon batteau, traverſe le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le bleſſé, le viſage plein de ſang, ſe jette dans l'eau, la traverſe à nage & appelle ſon camarade. Les Barbares qui eſtoient de l'autre coſte du fleuve, & qui entendirent ſa voix accoururent à luy & l'emmenerent. Le jour d'apres au Soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez ſe plaindre au General, que ces gens rompoient la paix. Qu'ils avoient tres-maltraité un des plus conſiderables Indiens du pays, & qu'ils le ſupplioient qu'on fiſt juſtice de cette inſolence, parce que la perſonne eſtoit bleſſee à mort. Sur le midy quatre autres ſe rendirent au Camp; où aprés avoir fait leurs plaintes, ils dirent que le bleſſé ſe mouroit, & au Soleil couchant, il en vint encore

quatre qui asseurerent que leur compagnon estoit mort, & demanderent qu'on fist mourir l'Espagnol qui en estoit cause. Le General repondit à chaque fois aux Envoyez que desirant conserver la paix, il n'avoit point commandé ce qui avoit esté fait. Mais que le soldat qui avoit blessé leur homme n'avoit point agy contre son devoir. De sorte que si pour leur complaire il vouloit qu'on le chastiast, ses Capitaines n'y consentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer sans parler à la sentinelle, ny les Caciques l'envoyer contre les defenses à heure induë. Qu'ainsi, puis qu'en cela il y avoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'estoit passé, & faire à l'avenir des choses dans l'ordre pour oster de part & d'autre tout pretexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal satisfaits de cette réponse, & essayerent de porter les Caciques à se venger sur l'heure du mepris des Espagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de dissimuler encore quelque temps, & de chercher avec soin les moyens d'executer leur dessein. Cependant parmy les troupes il se trouvoit des Capitaines, qui appuyoient les plaintes des Indiens. Qu'il falloit punir Silvestre, qu'il s'estoit gouverné indiscretement, & que son action pourroit

roit donner lieu aux Caciques de se mutiner, & de prendre les armes contre les Espagnols. Si ces discours que la jalousie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'eussent esté arrestez par les plus sages, ils eussent sans doute produit de méchans effets.

CHAPITRE XX.

Preparatifs des Caciques liguez avec un débordement du Chucagua.

DUrant ces choses, les Espagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favorisez du Capitaine General d'Anilco, sans lequel ils ne fussent jamais venus about de leur dessein. Ceux qui n'estoient pas employez aux vaisseaux, cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils estoient alors en Caresme, ils alloient pecher dans le Chucagua. Ils faisoient pour cela des hameçons, où apres avoir mis de l'apast, ils les attachoient à de longues cordes, & les jettoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de si grands poissons qu'il y en avoit, dont la teste seule pesoit quarante livres de quinze à seize onces,

Si bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes choses en abondance. Cependant Quigualtanqui,& les Caciques liguez levoient des troupes chacun sur leurs terres, & se preparoient à mettre trente à quarante mille hommes sur pied dans la pensée de tuer tous les Espagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amassé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empéchant de sortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens estoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine tres-brave & tres-experimenté. Les Barbares animez de ces considerations, souhaitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arresté pour donner, & qui veritablement estoit fort proche; Comme on l'âprit par les Envoyez du Cacique, qui se trouvant seuls avec des Indiennes qui servoient quelques officiers Espagnols, leur dirent qu'elles prissent patience, & que bien-tôt on les delivreroit de la servitude, où ces larrons d'Estrangers les tenoient. Qu'on les alloit égorger, mettre leurs têtes sur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour estre la proye des oiseaux. A peine les Indiennes eurent-elles âpris cela, qu'elles allerent le découvrir à leurs maistres.

Les troupes en sont aussi-tôt averties, & elles se persuadent d'autant plus aisément que les Barbares sont prests à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre costé du fleuve, & voyant des feux çà & là aux environs. Elles se preparent donc à se défendre courageusement ; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixéme de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu tout son lit, & incontinent aprés il se répandit impetueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ny montagne, ny colline. Et le jour des Rameaux qui estoit cette année-là le 18. de Mars, que les Espagnols celebroient le triomphe de JESUS-CHRIST dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminoia ; Si bien que deux jours aprés on ne put aller par les ruës qu'en batteau. Ce débordement ne parut dans toute son étenduë qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors plaisir de voir que ce qui estoit n'agueres une vaste campagne, fust devenu presque tout à coup une vaste mer. Car l'eau couvroit plus de vingt lieuës aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres ; & cela fit ressouvenir nos gens de la prediction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminoia.

CHAPITRE XXI.

On envoye vers Anilco.

A Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de costé & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils elevent en quarré & assez de grosses poutres en forme de pilliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite ils font le toict qu'ils environnent de galeries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se garantissent des inondations, qui probablement n'arrivenr qu'à cause des pluyes & des neiges de l'Hyver precedent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieuës d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques, attachées deux a deux de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de supplier le Cacique d'envoyer au General des cordages, du goudron & des vieilles mantes

pour des brigantins, & estoient conduits par Silvestre, auquel comme il se verra toute à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'estoit aussi dans cette vûë qu'on le dépéchoit. Lors que les sujets de Guachoia ravagerent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui estoit fils du Cacique; il le mena avec luy par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia. De sorte que le Cacique Anilco âprit que son fils qu'il avoit tant cherché, estoit avec les troupes. Incontinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le luy rendit de bonne grace, en consideration de ce qu'il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arriverent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua estoit débordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce costé-là plus de vingt-cinq lieuës de pays. Nos gens arrivez, on en donna avis au Cacique, qui fit appeller son Lieutenant general, & luy commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leurs fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qu'il luy avoit genereusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de

ſa maiſon. Là aprés l'avoir embraſſé, & remercié de l'obligation qu'il luy avoit, il le conduiſit dans ſon appartement, & ne voulut pas qu'il en ſortiſt, que ſes compagnons ne fuſſent preſts de s'en retourner. Car Anilco auquel ſon fils ſervit d'interprete, s'informoit du Capitaine Eſpagnol, des avantures des troupes depuis leur entrée dans le pays. Mais comme il en eut appris le détail, il fit connoiſtre à Silveſtre le déplaiſir ſenſible qui luy demeuroit des cruautez de Guachoia contre ſes anceſtres qui eſtoient dans le tombeau. Que bien-tôt ce laſche ne ſeroit appuyé de perſonne, & qu'on verroit alors à ſe reſſentir des indignitez qu'il avoit commiſe. Anilco montra par là, que l'affection qu'il témoignoit à nos gens, n'eſtoit fondée que ſur la crainte qu'ils ne favoriſaſſent encore Guachoia, & ne l'empéchaſſent de ſe venger des injures qu'il avoit reçûës, s'ils demeuroient plus longtemps dans le pays. Pour cette raiſon, & dans la vûë de haſter leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes ſortes de choſes, & de leur fournir un vaiſſeau avec pluſieurs Indiens, qui les conduiroient ſeurement où ils ſouhaitoient d'aller. Comme tout fut preſt, il embraſſa Silveſtre, & le pria d'aſſeurer le General de ſon amitié, & qu'il ne ſe paſſeroit rien dont il ne l'avertiſt. Sil-

vestre aussi-tôt reprit la route d'Aminoia, où dés qu'il fut arrivé, il rendit compte de son voyage à Moscoso.

CHAPITRE XXII.

Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.

LE débordement dura quarante jours, pendant lesquels les Espagnols se retirerent sur de certains lieux élevez, où ils travaillerent à leurs barques. Mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferrures, ils en firent en coupant les testes des arbres qui paroissoient hors de l'eau. Francisco & Garcia Ozorio Cavaliers illustres, se signalerent en cette rencontre, tant par leur adresse que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer; car ils s'y porterent avec courage, & leur exemple seul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne, les gens des Caciques liguez ne parurent point; parce que si-tôt qu'ils virent le debordement, ils regagnerent en diligence leurs maisons, pour sauver ce qu'ils y avoient laissé. Cepen-

dant Quigualtanqui & les autres Seigneurs, pour mieux cacher leur mauvais dessein, ne laisserent pas d'envoyer toûjours vers le General, qui sans témoigner qu'il se défioit d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminua peu à peu, & fut autant à baisser qu'elle avoit esté à croistre. Car au vingtiesme de May, on ne pouvoit encore aller par Aminoia, que les pieds nuds à cause des eaux & des boües qui estoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit, & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne, resolus d'executer promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anilco qui en eut avis vint trouver le General, & luy declara toutes choses. Que dans un certain jour qui estoit proche tous les Caciques en particulier dépescheroient vers luy. Que chaque Envoyé luy devoit parler de telle façon, & luy faire un tel present. Que les uns arriveroient le matin, & les autres sur le midy, & les derniers sur le soir. Que cela dureroit quatre jours entiers, qu'on acheveroit d'assembler les troupes, & qu'au mesme temps on donneroit. Mais que le dessein estoit d'exterminer tous les Espagnols, ou au moins de brusler leurs vaisseaux, afin qu'ils ne pussent sortir du pays, & qu'on les fist malheureuse-

ment perir peu à peu. Il ajousta que pour eviter cela, il s'offroit à eux de la part de son Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur desquels ils resisteroient aisément à leurs ennemis. Que mesme s'ils desiroient se retirer sur ses terres, il les y recevroit avec joye. Qu'ils y seroient en toute asseurance, & qu'outre qu'on n'oseroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loisir leurs mesures, pour songer meurement à la conduite qu'ils doivent tenir. Moscoso répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à son Cacique des offres qu'il luy faisoit. Mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fust haï de ses voisins pour l'avoir ouvertement favorisé, il n'acceptoit pas le secours qu'il luy vouloit donner. Que d'ailleurs comme il estoit sur le point de partir pour le Mexique, il le remercioit de tout son cœur de la retraite qu'il luy offroit. Que pour cette raison il ne vouloit pas aussi s'engager dans un combat; quoy qu'il dust tout esperer des Indiens qui le seconderoient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur luy estoit connuë. Qu'au reste ny luy, ny les autres Espagnols n'oublieroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que mesme le Roy d'Espagne le premier des Princes Chrestiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il

leur avoit rendus, n'en perdroit jamais le ſouvenir, & le recompenſeroit de tant de faveurs, ſi un jour les Eſpagnols retournoient dans ſon pays. Enſuite le Capitaine Indien prit congé de Moſcoſo, qui ſe prepara genereuſement à tout ce qui pouvoit arriver.

CHAPITRE XXIII.

Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Eſpagnols pour s'embarquer.

AU commencement de Juin de l'année mil cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le meſme temps, au meſme ordre, & avec les meſmes preſens que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'eſt pourquoy ils furent arreſtez par l'ordre du General, qui commanda de les ſeparer & de les interroger ſur le ſujet de la conſpiration. Ils avoüerent franchement ce qui ſe paſſoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire reüſſir l'entrepriſe. Le General ſur leur confeſſion, & ſans attendre qu'ils fuſſent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens ſouffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre preſentoit la ſienne ſur le billot, ce qui attiroit la compaſſion de tout le monde. Ce cha-

ſtiment rompit la ligue, les ennemis crurent que les Eſpagnols eſtant avertis de l'entrepriſe, ſe tiendroient ſur leurs gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en ſa Province, fort marry de n'avoir pas executé leur deſſein. Mais comme ils eſtoient tous reſolus de tenter d'en venir à bout par une autre voye, & qu'ils ſe trouvoient plus fort par eau que ſur terre, ils convinrent d'amaſſer des troupes & des batteaux, pour attaquer les Eſpagnols lors qu'ils déſcendroient le long du fleuve. Cependant Moſcoſo & ſes Capitaines, voyant qu'ils alloient eſtre continuellement harcelez, haſterent de plus en plus leur travail, acheverent ſept brigantins; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'aſſemblage du tillac, ils les couvrirent ſeulement aux deux bouts, & mirent des ais au milieu ſans les attacher, d'où il ſuffiſoit d'en lever un pour vuider l'eau du brigantin. Apres ils amaſſerent des vivres, & demanderent à Guachoia & à Anilco du gros miliet, des fruits & autres choſes de cette ſorte. Ils tuerent quelques cochons de ceux qu'ils conſervoient pour nourrir, & en reſerverent ſeulement une douzaine & demie, au cas qu'ils s'établiſſent en quelque endroit prés de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux de ces animaux, un maſle & une femelle, ils fa-

lerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux, & se servirent de leur graisse au lieu d'huile, afin d'adoucir la raisine, dont ils calfeutroient leurs vaisseaux. Outre cela il se fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur restoient. Ils les avoient attachés deux à deux, afin que les chevaux eussent les pieds de devant dans l'une, & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit aussi en poupe l'une de ces barques qui luy servoit de chaloupe. Carmona raconte icy, que de cinquante chevaux qui restoient aux Espagnols, ils en attacherent a des pieux environ vingt qui ne pouvoient plus servir. Qu'ils leur ouvrirent la veine, & les laisserent seigner jusqu'à ce qu'ils moururent. Que pour en conserver la chair, ils la seicherent au Soleil. Que le jour de S. Jean-Baptiste, ils mirent les brigantins à l'eau, embarquerent leur chevaux avec le matelotage, & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour se deffendre des flelches. Qu'ensuite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaisseaux, & ne songerent plus qu'à s'embarquer, apres avoir dit adieu a Guachoia, & luy avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

Fin du troisiéme Livre.

LIVRE IV.



LIVRE IV.

DE LA FLORIDE.

Capitaines des Caravelles. Radeaux des Indiens. Leur combat ſur l'eau. Mort de pluſieurs Eſpagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs avantures juſques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.

CHAPITRE I.

Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.

MOscoso s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Moſquera dans la ſeconde, Aniaſco & Viedma dans la troiſieme. Guſman & Gaitan commanderent la quatriéme, Tinoco &

Cardeniosa la cinquiéme, Calderon & Francisco Ozorio la sixiéme, & Vega avec Garcia la septiéme. Chaque caravelle avoit sept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines; afin que si l'un estoit obligé à décendre pour faire teste aux ennemis, l'autre demeurast dans le vaisseau pour donner les ordres necessaires. Il s'embarqua sous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui estoient entrez dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de diverses contrées dans la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens estoient esloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurenr jamais quitter, témoignant qu'ils aymoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensée qu'aprés en avoir tiré de fort bons services, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la feste saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramerent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les rafraîchir d'heure en

heure, & coſtoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia, ſans que l'ennemy les vinſt harceler. Si bien qu'ils s'imaginerent qu'à la conſideration du Cacique de cette contrée qui les aimoit, on ne les avoit point attaqués, ou que les Barbares jugeant du ſuccez de leur entrepriſe par le cours de la Lune, avoient obſervé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le ſecond jour leur flotte parut au matin. Elle eſtoit de plus de mille batteaux, les plus grands & les meilleurs qu'on euſt vûs dans la Floride; c'eſt pourquoy j'en diray quelque choſe, aprés que j'auray parlé des barques & des radeaux, dont les Indiens ſe ſervent pour paſſer les fleuves.

CHAPITRE II.

Barques & radeaux des Indiens.

LEs peuples du nouveau monde qui habitent dans les Iſles & dans les lieux prés de la mer, font leurs barques grandes ou petites, conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver, ils les creuſent en forme d'auge, & en conſtruiſent leur batteau tout

d'une piece. Car ils n'ont pas encore l'invention, ny d'assembler des planches avec des cloux, ny de faire les voiles. Ils ne sçavent aussi ce que c'est de forger, & de calfeutrer. Si bien que dans les endroits où ils ne se rencontre point d'arbres propres pour les barques; comme en toute la coste du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort legere, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on emmene de là sur les rivieres les plus marchandes du païs. Ces radeaux sont composez de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu; les autres vont toûjours en diminuant afin de mieux coupper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui estoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient tres-fortement, & qu'ils élevent sur le devant en forme de prouë pour mieux fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisement un homme, ou quelqu'autres charges. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, & l'avertissent de se tenir ferme aux cordes; & sur tout de ne point ouvrir les yeux. J'estois encore fort jeune, que je passay un

jour de la ſorte une riviere extrémément violente. mais comme l'Indien qui conduiſoit le radeau m'euſt averty de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que ſi le Ciel fuſt tombé, ou que la terre ſe fuſt entre-ouverte, je n'euſſe pas craint d'avantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je ſentis que nous eſtions à peu prez au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant ſoit peu, & je regarde l'eau. Mais il me ſembla que je tombois des nuës ; parce que la rapidité de l'eau, & la vîteſſe dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la teſte. Tellement que je refermay les yeux, & avoüay qu'on avertiſſoit avec raiſon les paſſans de ne les pas ouvrir. Un Indien ſeul gouverne le radeau. Il ſe met au bout de la poupe, jambe de çà jambe de là, il ſe couche ſur l'eſtomach, rame des pieds & des mains, & ſe laiſſe aller au fil de l'eau juſqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere differente de ceux-là. Ils attachent enſemble pluſieurs calebaces en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins ſelon qu'ils en ont affaire ; & mettent au devant de cette aſſemblage une eſpece de poitrail, où dés que le batelier a mis la teſte, il ſe jette dans l'eau, & nage avec ſa

charge jusqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverse, mesme s'il est besoin il a des gens qui poussent par derriere. Mais lors que les fleuves se trouvent remplis d'écueils, qu'ils n'ont ny entrée ny sortie, & sont si rapides, qu'on ne les peut traverser avec des radeaux, les Indiens passent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable passe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anse de bois. Cette corbeille coule le long du cable, & peut aisément tenir trois ou quatre personnes. Elle a une corde d'un costé & une corde de l'autre, avec quoy on la tire à l'un, ou à l'autre bord. Mais parce que le cable est long, & qu'il baisse vers le milieu, on laisse aller doucement la corbeille jusques-là. Ensuite comme le cable remonte peu à peu, on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux passages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs mesmes qui se mettent dans ces corbeilles prennent souvent le cable avec les mains & s'aydent à passer. Je me souviens d'avoir traversé à l'âge de dix ans une riviere deux ou trois fois dans ces sortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin sur les épaules. on ne passe dans ces corbeilles que les personnes & le menu bestail, le gros est trop pesant. Au reste les endroits où se trouvent

ces corbeilles, ne sont point des passages de grands chemins, & mesme l'on ne traverse de la sorte les rivieres qu'au Perou. Car dans la Floride, où il se rencontre de fort gros arbres, les habitans font de tres-belles barques, & passent aisement les fleuves.

CHAPITRE III.

Vaisseaux de la flotte des Caciques liguez.

JE reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaisseaux surprit les Espagnols. Car ils en apperceurent de vingt-cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente soldats; sans compter plusieurs rameurs armez de fléches. De sorte que dans quelques batteaux, il y pouvoit avoir jusques à soixante quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminuoient toûjours de grandeur. Les moindres estoient de quatorze rames par banc, & tous soit grands ou petits, chacun d'une seule piece. Leurs rames paroissoient tres-proprement faites, elles avoient de longueur environ une brasse, dont la pluspart entroit dans l'eau, & lors que l'un de ces vais-

ſeaux alloit de toute ſa force, un cheval pouſſé à toute bride, euſt eu de la peine à gagner les devans. Mais ce qui eſt aſſez remarquable les ennemis chantoient diverſes chanſons, qui ſelon la nature de leur air triſte ou gay, les faiſoient ramer enſemble en tres-bon ordre, doucement, ou diligemment, comme il eſtoit alors neceſſaire. Ces chanſons contenoient les actions heroïques de leurs anceſtres. Si bien qu'excitez par le ſouvenir de ces choſes, ils ſe portoient avec courage au combat, & ne ſongeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui merite encore d'eſtre conſideré, les batteaux de la flotte eſtoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc ou de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, ſelon la phantaiſie de celuy à qui le vaiſſau appartenoit. Les rames meſmes & les plumes que les ſoldats portoient ſur la teſte, leurs bonnets auſſi-bien que leurs arcs, & leurs fléches eſtoient de la couleur du vaiſſeau. Si bien que le fleuve eſtant fort large, & les ennemis pouvant aiſément s'eſtendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cauſe de la diverſité des couleurs des batteaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cét eſtat le ſecond jour ſur le midy à la queuë des Eſpagnols, pour montrer leur puiſſance avec la beauté

de leur armée, & ils s'encourageoient par des chanſons au combat. On ſçût par le moyen des truchemens, que dans ces chanſons ils appelloient nos gens lâches, leur diſant qu'ils fuyoient inutilement. Que puis qu'ils n'avoient pas eſté la proye des chiens ſur la terre, ils ne manqueroient pas d'eſtre devorez dans l'eau par les monſtres marins. Qu'enfin les peuples du pays ſeroient bien-toſt delivrez d'une troupe de brigands, & choſes ſemblables. Et au bout de la chanſon ils jettoient de grands cris, qui faiſoient tout retentir aux environs.

CHAPITRE IV.

Combat des Indiens ſur l'eau.

LOrs que les ennemis eurent eſté quelque temps à nous ſuivre pour nous reconnoiſtre, ils ſeparerent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigualtanqui ſe mirent à la teſte ; mais on ne put veritablement ſçavoir s'il les commandoit luy meſme encore qu'on l'entendiſt ſouvent nommer dans les chanſons des Barbares. Enſuite tous les vaiſſeaux de la flotte s'avancerent à la droite vers le bord du fleuve & gagnerent les devans. Ceux du pre-

mier corps attaquent aussi-tost nos caravelles, & traversant à l'autre bord de la riviere, ils les couvrent de fléches, de sorte qu'il y eut plusieurs Espagnols de blessez. Ce premier corps ne fut pas plûtost à la gauche qu'il repasse & vient reprendre son poste, s'avançant neanmoins toûjours au delà des caravelles. Le second corps qui traverse aprés ayant donné de furie, retourne à la droite & se met à la teste des premiers. Le troisiéme passe de la mesme sorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de fléches sur nos soldats, il rejoint ceux de son party & vient se poster au devant du second corps. Cependant comme nos caravelles ne laissoient pas de ramer; elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la mesme sorte qu'auparavant. Les autres donnerent aussi chacun à leur rang & à leur maniere accoustumée, & fatiguerent tout le jour les Espagnols. La nuit mesme ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniastreté, car ils ne firent que deux attaques; la premiere, un peu avant le Soleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leur costé se deffendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des soldats dans les barques où estoient leurs chevaux, afin que si les Barbares s'en appro-

choient, on les pust repousser & empescher les chevaux d'estre tuez. Mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Espagnols qui estoient dans les Barques se trouvoient incommodez, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui estoient à couvert de mechantes peaux & de quelques boucliers. C'est pourquoy durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la reserve de huit ; & nos gens furent tous blessez nonobstant leurs boucliers, & toute la resistance qu'ils purent faire. ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbalestres ; car de leurs mousquets on avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adresse de s'en servir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.

CHAPITRE V.

Avantures des Espagnols.

APrés dix jours de combat, les ennemis s'eloignerent des caravelles d'un peu plus de demy-lieuë. Cependant les Espagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village

d'environ quatre-vingts maisons. Comme alors ils crurent qu'ils avoient fait deux cens lieuës, à cause que le fleuve ne détournoit de costé ny d'autre, & qu'ainsi ils étoient prés de la mer, ils resolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le General fit donc prendre terre à cent hommes sous la conduite de Silvestre, avec ordre d'aller dans ce bourg querir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraîchir, & pour combattre en cas de besoin. Ces soldats descendirent aussi-tôt; mais à peine les habitans les apperçûrent-ils, qu'ils prirent la fuite, se répandirent par la campagne, & faisant tout retentir de leurs cris, demanderent secours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le party arrive au village, où ils trouvent une quantité de millet, de fruits secs, plusieurs peaux de chameaux diversement teintes, avec des mantes de differentes peaux tres-bien preparées, & une piece de martre d'environ huit aunes de long sur trois tiers de large. Cette piece étoit double, semblable des deux côtez, & garnie par endroits de houppes de semence de perles. On crut qu'elle servoit d'étendart aux Indiens dans leurs festes; car selon les apparences, elle ne pouvoit estre destinée à un autre usage. Silvestre qui la trouva belle la prit pour

luy,

luy, & ses compagnons se chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Aprés, ils retournerent promptement aux caravelles, où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotte attirez par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous ensemble pour donner combat. Mais quelque diligence que fissent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligez d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils se voyoient les empécha de les embarquer. Et sans doute il ne se fust sauvé aucun soldat du party, si les Indiens eussent seulement vancé cent pas davantage. C'est pourquoy tous furieux de voir nos gens échappez, ils tournent leur rage contre les chevaux, ils leur abbattent le licou, les descellent, les font courir à travers champ & tirent sur eux, jusqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainsi perit le reste de 350. chevaux qui estoient entrez dans la Floride. Les Espagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureusement mourir. Mais considerant qu'ils ne les pouvoient garentir de la furie des Barbares, & que Silvestre avec ses compagnons s'en estoit heureusement sauvé, ils cótinuerent leur navigation à toutes voiles.

CHAPITRE VI.

Stratagesme des Indiens, & temerité d'un Espagnol.

LEs Indiens desesperant de venir about de leur dessein, parce que les Espagnols voguoient en bon ordre, ils eurent recours aux ruses. Ils s'arresterent donc & feignirent d'abandonner la poursuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queuë, les vaisseaux s'écarteroient les uns des autres, & qu'alors ils fondroient dessus & les mettroient en déroute; la chose arriva en partie comme ils s'estoient imaginé. Une des caravelles sortit hors des rangs, & demeura quelque temps derriere les autres. Les Indiens aussi-tost s'avancent de furie, attaquent cette caravelle, & taschent de s'en rendre maîtres. Les autres vaisseaux qui reconnoissent le danger où elle estoit, remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la secourir. Ils trouvent leurs gens pressez, qui se défendoient à coups d'épée, & n'avoient pû empécher quelques Barbares de sauter dans la caravelle. Plusieurs mesme des ennemis s'en estoient déja saisi, mais à

la venuë du secours ils se retirerent aprés la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reservoit pour nourrir en cas qu'on fit quelque habitation. Les Espagnols remercierent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui estoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent soin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laisserent pas de les suivre, esperant toûjours qu'il y en auroit qui abandonneroient leur rang. Ils ne furent pas trompés dans leur créance. Estienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros paysan, & qui s'estoit rencontré dans tous les combats, sans que par bonheur pour lui il y eust été blessé; voulut comme il estoit temeraire, entreprendre une chose qui le fist paroistre; car jusqu'alors il n'avoit rien executé de considerable. Il descendit donc de sa caravelle dans la barque qui estoit à la poupe, sous pretexte d'aller parler au General qui avançoit à la teste. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Espagnols, qu'il avoit gagnez sur l'esperance d'acquerir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez étoit de ce nombre. Il avoit environ vingt ans, il estoit tres-beau de visage, & tres-bien fait de sa personne; d'ailleurs si brave & si vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il

estoit né. Comme ce Cavalier & ses compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent criant, donnons, ils fuyent. Le General qui connut cette temerité fit en diligence sonner la retraite, & les rappeller à grands cris. Mais Agnez s'opiniastroit de plus en plus, & faisoit signe qu'on avançast. Moscoso irrité de cette desobeïssance commande à quarante Espagnols de prendre des barques, & de luy amener cet écervellé. Il avoit resolu si-tôt qu'il l'auroit de le faire pendre; mais il eust esté plus à propos de n'envoyer personne aprés, & de le laisser malheureusement perir. Si-tôt que le General eust donné ses ordres, quarante Espagnols sauterent dans trois barques sous la conduite de Gusman, qui fut suivy de Juan de Vega, frere d'un autre de mesme nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament aussitost de toutes leurs forces aprés celle d'Agnez. Cependant les Indiens qui les consideroient avancer vers eux à la queuë de celle d'Agnez, se retirerent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en approche & crie plus fort qu'auparavant, donnons, ils fuyent. Les autres barques qui l'entendent, se hastent de plus en plus de l'atteindre, ou

pour l'empécher de ſe perdre, ou pour le ſecourir en cas de beſoin. Comme les Indiens les virent prés d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croiſſant, & ſe reculerent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques eſtoient aſſez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renverſent toutes dans l'eau. De ſorte que de cinquante-deux Eſpagnols qui eſtoient dedans, il n'en échappa que Moron, Nieto, Coles & Terron, les autres furent tous noyez ou aſſommez à grands coups de rames ſur la teſte. Moron qui eſtoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaiſſeau, regagna heureuſement ſa barque. Il y tira preſque au meſme temps Nieto, qui la défendit ſeul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves ſoldats nonobſtant leur valeur & leur adreſſe, euſſent enfin ſuccombé ſous l'effort des ennemis, ſi la caravelle de Guſman qui s'eſtoit avancée à la teſte des autres qui venoient au ſecours, ne les euſt dérobez à la furie des Barbares. Cette meſme caravelle ſauva Terron; mais il ne fut pas plûtôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaiſſeau. Il avoit tant à la teſte qu'au viſage, au cou & aux épaules plus

de cinquante fléches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit, qu'il échappa aprés avoir reçû deux coups de fleches, & que les Espagnols qui perirent en cette occasion estoient pour la pluspart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moscoso en fut aussi touché tres-sensiblement. Neanmoins sans perdre cœur, il rassembla en diligence ses caravelles, & continua sa navigation en tres-bon ordre.

CHAPITRE VII.

Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.

LEs Indiens ensuite de cette défaite, harcelerent les Espagnols le reste du jour & toute la nuit suivante, & au lever du Soleil, aprés avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs instrumens, pour remercier cet Astre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la poursuite des caravelles, & se retirerent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en estoient fort éloignez, & avoient suivy nos gens quatre cens lieuës, sans leur donner ny jour, ny nuit un seul moment de repos. Du-

rant cette longue traite, ils nommerent toûjours Quigualtanqui dans leurs chansons, & ne parlerent d'aucun autre, leur dessein estant de faire connoistre à nos gens que c'estoit ce Prince qui leur failoit la guerre. Aussi quand les Espagnols furent arrivez au Mexique, & que Mendoça qui en estoit Viceroy eust apris les maux que Quigualtanqui leur avoit faits, il les en railla & loüoit ce Cacique d'un air qui marquoit que c'estoit pour les joüer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'estoient plus à leur queuë, ils crurent d'autant plus facilement qu'ils approchoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieuës de large, si bien qu'on ne découvroit la terre de costé ny d'autre. On voyoit seulement vers l'un des bords de ce fleuve une quantité de joncs si hauts, qu'il sembloit que ce fussent des arbres, & peut-estre que la vûë ne se trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allast donner dans quelques écueil, & d'ailleurs personne ne sçavoit encore si l'on estoit en mer, ou bien sur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureusement; & le quatriéme au matin ils reconnurent tout à fait la mer, &

virent à leur gauche une quantité d'arbres entassez l'un sur l'autre, que le fleuve lors que la marée estoit haute portoit à la mer, & cet amas de bois paroissoit une grande Isle. A demy-lieuë de là, il y avoit une Isle deserte semblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures; ainsi les Espagnols ne douterent plus qu'ils ne fussent sur mer. Mais parce qu'ils ne sçavoient à combien ils pouvoient estre éloignez du Mexique, ils resolurent avant que de passer outre de visiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient besoin d'estre ny calfeutrez ny radoubez, ils tuerent dix cochons qui leur restoient, & furent trois jours à se rafraîchir. Car ils estoient abbatus de fatigues & de sommeil, à cause des allarmes continuelles, que les Barbares leur avoient données toutes les nuits. Pour cette mesme raison on n'a pu aussi sçavoir precisement le nombre des lieuës, que les Espagnols firent en dix-neuf jours entiers & vingt nuits de navigation sur le Chucagua, jusques à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des personnes capables d'en juger, les uns disoient que les Chrestiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, plusieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq

lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable, & vogué à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement jusques à la mer, ils avoient environ cinq cens lieuës. Coles en conte quelques sept cens, mais son sentiment est particulier.

CHAPITRE VIII.

Le nombre des lieuës que les Espagnols firent dans la Floride, & un Combat contre les Indiens de la Coste.

LEs Espagnols penetrerent dans la Foride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusques à ces fontaines, est de trois cens lieuës, & de cette Province à la mer, de cinq cens; de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieuës que nos gens firent toutes entieres.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraichissoient, ils virent le dernier jour sur le midy sortir d'un endroit remply de joncs, sept batteaux qui s'avancerent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout different de ceux

qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la coste sont noirs de la sorte, à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs, & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est sallée; car la terre estant seiche & sterile, il faut qu'ils peschent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez approché des caravelles, il se plaça à la prouë de son vaisseau, & selon que les truchemens l'assûrerent, il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils estoient des brigands. Qu'est-ce qu'ils venoient chercher sur la coste, & qu'ils en sortissent en diligence par une des bouches de Chucagua; qu'autrement il brusleroit leurs brigantins, & les feroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il estoit venu. Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien, & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des batteaux les reconnoistre, ils resolurent de l'attaquer de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vinst les charger, & mettre le feu aux caravelles, ce qui luy auroit reüssi plus aisément que de jour, à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoistre la mer que nos gens. Cent hommes entrerent donc dans cinq barques, sous la conduite de Nieto & de Silvestre, & allerent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre

postez derriere des joncs, avec de bons batteaux équippez de toutes choses. Neanmoins sans s'estonner ils les investirent, donnerent dessus, en blesserent plusieurs, en tuerent dix ou douze, & mirent le reste en déroute. Mais la plusspart d'entre eux furent maltraitez, sur tout Nieto & Silvestre. Il y eut aussi un soldat qui eut la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de dard, d'environ une brasse de long, que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une coste de maille. Le soldat Espagnol mourut du coup qu'il avoit reçû, parce qu'on luy fit une trop grande incision pour tirer la pointe du dard, & il eut presque autant à se plaindre de nos gens qui le pansoient, que des Barbares qui l'avoient blessé.

CHAPITRE IX.

Navigation des Espagnols & leurs avantures.

AVant que de venir au détail de la navigation des Espagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs batteaux quand ils se renversent, soit dans la pesche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui

sont tres-robustes & tres-excellens nageurs, voyent un de leurs vaisseaux sans dessus dessous, ils se mettent dix ou douze, plus ou moins aprés, & le retournent. Mais parce qu'alors il est plein d'eau, ils luy donnent tous ensemble si adroitement trois ou quatre secousses, qu'à la derniere ils le vuident tout à fait & rentrent dedans. Les Espagnols admirerent cette promptitude des Indiens à oster l'eau des barques, & essayerent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient esté attaquer les ennemis eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur, & allerent à voile & à rame vers l'Isle deserte qu'ils avoient vûë aux environs de l'embouchure de Chucagua. Comme ils y furent abordez, ils mirent pied à terre, ils se promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Aprés ils se retirerent à leurs caravelles où ils passerent la nuit, & le lendemain dés la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable se rompit, & il se perdit une ancre, parce qu'elle n'avoit point de liege. Mais dans la necessité où ils estoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs se jetterent dans l'eau, ou quelque peine qu'ils prissent, ils ne la trouverent qu'environ trois heures aprés midy. Alors ils se mirent à la

voile

voile ſans oſer aller en pleine mer ; car ils ne ſçavoient ny l'endroit où ils eſtoient , ny meſme leur route. Perſuadez neanmoins que s'ils raſoient la coſte vers le Couchant, ils arriveroient heureuſement au Mexique , ils navigerent le reſte du jour, la nuit ſuivante, & le lendemain juſque ſur le ſoir, & trouverent durant cette traitte de l'eau douce, s'eſtonnant que le Chucagua allaſt ſi loin dans la mer. Enſuite Aniaſco prit un Aſtrolabe ; mais parce qu'il n'y avoit ny bouſſole ny carte marine ; il fit d'une regle une bouſſole & d'un parchemin une carte marine, & l'on ſe gouverna avec cela le mieux que l'on put. Les Matelots qui ſçavoient qu'Aniaſco n'avoit pas une grande connoiſſance des choſes de la mer, ſe mocquerent de luy, & il jetta de depit carte & bouſſole dans l'eau. Le brigantin qui ſuivoit les ratrappa, & l'on vogua encore ſept ou huit jours, juſques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Aprés comme le temps ſe changea, nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou ſix fois, d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cauſe de cela auſſi ; & parce qu'ils n'avoient pas les choſes neceſſaires à la navigation, ils n'oſerent prendre la traverſe pour aller aux Iſles ny s'éloigner beaucoup de la terre.

Ajoustez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils se rafraîchissent, & qu'assez souvent ils ne trouvoient ny fontaine, ny riviere ; ils creusoient deux pieds dans terre à dix ou douze pas de la mer & rencontroient une quantité d'eau douce. Enfin, au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou six petites Isles, remplies presque d'une infinité d'oiseaux de mer, qui faisoient leur nid en terre. Ils se chargent de ces oiseaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles. Mais ces oiseaux estoient si gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils sentoient un goust de marine. Le jour d'aprés on alla moüiller à une plage qui estoit fort agreable, à cause d'une multitude de grands arbres esloignez les uns des autres, qui faisoient une tres-belle forest. Au mesme temps, des soldats descendirent pour aller pescher au rivage, & trouverent plusieurs ais de goudron que la mer avoit poussez au bord & qui pesoient les uns huit, les autres dix, & quelques uns treize à quatorze livres. Les Espagnols rejoüis d'avoir trouvé ce goudron, à cause que leurs caravelles faisoient eau les repareren toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoient le soir en mer. Mais afin que le goudron qui estoit sec coulast plus facilement,

ils le méloient avec de la gresse de porc, aymant mieux l'employer à cét usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraîchirent dans cette plage, ils furent trois fois visitez par des Indiens armez d'arcs & de fléches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoistre de cette faveur nos gens leur firent present de peau de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils estoient fortement preoccupez du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la coste, ne les poussast en haute mer. Cependant les uns s'arresterent quelquefois deux ou trois jours à pescher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que du gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieuës sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre. Car ils n'y avoient fait aucune reflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'estre pas fort loin, cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

CHAPITRE X.

Avanture de deux caravelles.

IL y avoit trente jours que les Espagnols estoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'approcher plus prés de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'estoient tenuës trop au large, furent cruellement battu de cette tempeste, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mast ; de sorte que ces deux vaisseaux se virent en un état déplorable toute la nuit, & presque aussi tout le jour suivant, parce que sur le midy ils penserent estre submergez. Et alors appercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles montoient, ils tâcherent trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent estoit trop impetueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoy sans s'opiniâtrer d'avantage, ils allerent à la bouline le

le long de la coste vers le Couchant, sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils estoient presque tout nuds, & que les vagues entroient dans les brigantins, ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie. Ils travailloient aussi avec ardeur pour se sauver; les uns plioient les voiles, les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles, & tout cela sans manger, ny reposer tant la crainte de la mort estoit presente à leur yeux. Enfin, aprés avoir esté 26. heures agitez de cette sorte, ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux costes; l'une blanche à leur droite, & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado, dit, qu'il avoit navigé vers cette coste noire sans qu'il en sceust le nom. Qu'elle é toit couverte de pierres à fusil, & s'estendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus. Que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte, infailliblement ils periroient tous. Que la côte blanche estoit de sable, douce, unie, & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder, à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire, ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au mesme temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire; mais les flots s'élevoient si hauts, que les brigantins ne s'appercevoient

presque point, & l'on eut de la peine à executer cét ordre. Neanmoins comme de fois à autre les deux vaisseaux se voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de signes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on luy vouloit faire sçavoir, & les soldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'opposa à ce dessein dans sa caravelle, mais ceux qui l'accompagnoient luy resisterent vigoureusement, quelques-uns mesme avec injure, & luy dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes perissent par son opiniastreté. Là dessus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & porte la prouë du vaisseau vers la côte blanche, où aprés beaucoup de travail il donnerent avant le coucher du Soleil. Aussi-tost que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre, il sauta par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces sortes de rencontres c'estoit le plus seur; mais lors qu'il revint au dessus de l'eau, il se heurta rudement des espaules contre le gouvernail. Ses soldats ne sortirent point de la caravelle, que le flot poussa du premier coup à terre. Ensuite la vague se retirant, elle laissa le vaisseau à sec; & à son retour elle le battit tellement qu'elle le mit sur le costé. Alors les soldats se jettent dans l'eau, une partie décharge la

caravelle;les uns la prennent d'un costé,les autres d'un autre ; & ils font tous si bien leur devoir,qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoüé à deux portées de mousquet plus loin, travaillerent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoyerent aussi-tost visiter. Mais comme leurs gens se rencontrerent à my chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs avantures, retournerent les apprendre à leurs camarades, qui aprés avoir remercié Dieu de les avoir delivrez de peril, ils dépécherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils estoient en tres-grande peine.

CHAPITRE XI.

On envoye visiter le General, & découvrir le pays.

LEs Espagnols des deux caravelles s'estant assemblez quelque peu avant la nuit, convinrent de depecher vers Moscoso pour luy raconter leurs avantures, & aussi pour apprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais

quand ils considererent que depuis vingt-six heures ils ne s'estoient pas rafraichis, & que pour se rendre auprés du General, il falloit faire treize ou quatorze lieuës cette nuit là par un pays inconnu & remply peut-estre d'ennemis ; ils firent scrupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zele, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il aymoit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprés de luy. Que si quelqu'un le vouloit accompagner à la bonne heure, sinon qu'il iroit seul. Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il estoit prest à suivre Quadrado, & qu'il perdroit plustost la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjoüis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au mesme temps donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache, partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, & ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la creance que c'estoit la route la plus seure. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où aprés avoir mis des sentinelles & s'estre reposé toute la nuit, ils se rassemblerent le lendemain ma-

tin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluete. Ils les envoyerent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Couchant, & le troisiéme du costé du Septentrion avec ordre de tâcher à découvrir en quel pays on estoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pust secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midy revinrent aux caravelles, aprés environ une lieuë & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de * Talavera, & les autres avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Malassa. C'est pourquoi ils assûroient que les endroits du pays qu'ils avoient découverts, estoient habitez par des Espagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient apportez en estoient des marques infaillibles. Le party de Silvestre qui avoit tiré vers le couchant confirma tout à fait à son retour cette nouvelle, ainsi qu'il se verra maintenant. Silvestre & sa troupe s'estant éloignez d'environ demy-lieuë de la mer, & avancez au delà d'une petite éminence, découvrirent un estang d'eau douce de plus d'une lieuë de long. Comme ils apperçûrent dans cet estang quatre batteaux

---

* Ville d'Espagne.

d'Indiens qui peschoient, ils se coulerent le long de l'eau un quart de lieuë à couvert de quelques arbres, & dans la marche jettant la vûë çà & là, ils virent à environ trois cens pas, deux Indiens qui amassoient du fruit sous un arbre que l'on appelle Guajac. Aussi-tôt ils se jettent par terre, les uns d'un costé, les autres d'un autre, & se traînent si adroitement sur le ventre, qui sans estre découverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils se levent & courent à eux. Mais malgré toute leur vîtesse, il s'en sauva un qui se jetta à la nage. Les Espagnol réjoüis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier; de peur que les habitans de la contrée ne s'amassassent, & ne leur fissent lâcher le butin qu'ils avoient fait. Car outre l'Indien prisonnier, ils emportoient deux corbeilles de fruit de Guajac, du gros millet, & un coq-d'Inde de Mexique, deux poulles d'Espagne avec un peu de conserve de tiges de Maguey Cet arbre pousse des tiges presque semblables à des cardons, & qui sont tres-bonnes à manger, quand elles ont esté exposées au Soleil. Le Maguey sert aux Indiens de la nouvelle Espagne à faire du chanvre, du vin, du miel, du vinaigre, ils en font aussi du raisiné par le moyen d'une liqueur fort douce que jettent les feüilles en une cer-

taine saison de l'année, & lors qu'elles tombent de l'arbre. On employe le tronc du Maguey à bastir, mais ce n'est que dans une extréme necessité, & quand il ne se trouve point d'autre bois. Pour revenir à nos gens, comme ils entendoient que leur Prisonnier n'avoit dans la bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoient pas cette parole, ils luy demandoient par signe & autrement le nom de la contrée où ils estoient. L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs gestes, mais qui ne leur pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos dans la pensée de leur faire entendre qu'il appartenoit à un Espagnol, qu'on appelloit Christophe Brecos. Le pauvre Barbare se tourmentoit inutilement, puisqu'oubliant le mot de Christophe, il n'estoit pas intelligible à Silvestre ny à ses compagnons. De sorte que de dépit, ils s'emportoient quelquefois jusqu'à luy dire des injures, & hasterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils differoient de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureusement.



CHAPITRE XII.

Les Espagols connoissent qu'ils sont au Mexique.

SIlvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joye, à cause des choses que les deux autres partis avoient rapportées de la découverte ; mais l'alegresse s'augmenta à la vûë du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chansons. Chacun ouvrit son cœur à la joye ; & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui mesme le parloit un peu, montrant des ciseaux au Prisonnier Indien, & le priant de luy dire ce que c'estoit, le Barbare répondit Tiselas pour * Tixeras. Nos gens qui oüirent que cet Indien taschoit de parler Espagnol, ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique. Ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjoüir. Les uns embrassoient le Prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils se jettoient à leur cou, les baisoient, les élevoient

* Tixeras, c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

sur

ſur leurs bras & faiſoient tout retentir de leurs loüanges. Mais enſuite des premiers tranſports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils ſe trouvoient, & comment s'appelloit le fleuve que le General avoit monté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieuës par terre. Que le General eſtoit entré dans le fleuve qui porte le nom de cette ville, ſituée à douze lieuës de ſon emboufchure, & qu'à douze autres, de l'endroit où ils eſtoient, ce fleuve entroit à la mer. Que pour luy il appartenoit à Chriſtophe de Brecos habitant de Panuco. Qu'à un peu plus d'une lieuë du quartier il y avoit un Cacique qui ſçavoit lire & écrire, ayant eſté élevé par un Eccleſiaſtique, qui enſeignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne. Que ſi l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les inſtruiroit de toutes choſes. Les Eſpagnols réjoüis de cela, redoublerent leurs careſſes envers l'Indien, & aprés luy avoir fait quelques preſens; ils l'envoyerent trouver le Caciques, avec ordre de luy faire compliment de leur part, & d'apporter du papier & de l'ancre. Le Barbare ſatisfait des Eſpagnols, ſe haſta tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Ca-

cique instruit de ce qui estoit arrivé sur la coste de sa Province, vint luy-mesme voir nos gens, suivi de huit de ses sujets chargez de poulles d'Espagne, de pain de millet, de fruit, & de poisson. Il eut soin aussi de prendre de l'ancre & du papier; car il se piquoit principalement de sçavoir lire & écrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dés qu'il aborda les Espagnols, il leur fit present des choses que ses huit vaisseaux avoient, & leur offrit sa maison avec son service. Nos gens pour luy témoigner leur reconnoissance, luy donnerent des peaux de chamois. Aprés ils dépécherent vers le General un Indien, avec des lettres où ils luy racontoient leurs avantures, & le supplioient de leur envoyer ses ordres. Le Cacique cependant demeura avec eux à s'informer des particularitez de leur decouverte, & il prenoit un plaisir particulier à les apprendre. Il s'étonnoit seulement quelquefois de voir nos gens secs, affreux & fatiguez d'une maniere à faire pitié, & qui montroit que durant leur voyage ils avoient horriblement souffert. Ensuite comme la nuit approcha, il prit fort civilement congé & s'en retourna chez luy. Mais le lendemain il revint, & durant cinq autres jours qu'on se rafraîchit sur ses terres, il se rendit chaque jour au quartier, & apporta toutes les fois de

quoy regaler honneſtement les Eſpagnols.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des Eſpagnols à Panuco & leur diviſion.

TAndis que ces choſes ſe paſſoient, Quadrado & Mugnos marcherent toute la nuit, & arriverent de grand matin à l'embouchure du Panuco, où ils apprirent que le General & les brigantins montoient ce fleuve. Ils furent ſi fort réjoüis de ces nouvelles, que ſans ſe vouloir rafraîchir ils continuerent leur route, & ſe rendirent promptement auprés du General, qui apprehendoit qne les deux caravelles n'euſſent fait naufrage. Mais l'arrivée de Quadrado diſſipa ſa crainte, & le jour ſuivant l'Indien qu'on luy avoit dépéché, luy rendit des lettres dont il eſtoit chargé. Elles luy donnerent beaucoup de joye, & il répondit a ce qu'on luy écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco, où ils l'allerent joindre en diligence, & où ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié, auſſi bien que leurs camarades. Ils faiſoient en tout quelque trois cens hommes : mais ils eſtoient en un eſtat pitoyable, accablez de fatigues, noirs, ſecs,

affreux, & couverts seulement de peaux de vaches de lions, ou d'ours; de sorte qu'on les eust presque aussi-tost pris pour des bestes que pour des hommes. Comme ils furent arrivez, le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roy Antonio de Mendoça, qui tenoit sa cour dans la ville de Mexique, à soixante lieuës de Panuco. Mendoça au mesme temps ordonna de leur fournir des vivres, & de les luy faire conduire, aprés qu'ils se seroient rafraichis. Cependant il leur fit envoyer par la confrairie de la charité de Mexique des chemises & des souliers, avec des remedes & des confitures, en cas qu'il y eust des malades parmy eux. Les Espagnols loüant Dieu de ce bonheur demeurerent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la pluspart eurent connu que les habitans ne subsistoient que des choses que la terre produisoit; que plusieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Espagne dans l'esperance d'avoir de la soye; que les plus accommodez nourrissoient seulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors; qu'ils estoient tous pauvres, mal-logez, & le pays miserable; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride, dont le terroir estoit tres-fertile, portoit de tres-beaux arbres, & où ils avoient vû une fort grande

quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se ressouvenoient de la multitude des perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'estoient tous flattez, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. Là dessus ils detestoient leur conduite, qu'ils estoient des lâches de ne s'estre pas habituez dans ce pays, & d'estre honteusement venus demander leur vie à des miserables; qu'il eust esté, & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonner la Floride, lors que l'on delibera de la quitter. Ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porté les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient appuyé leur sentiment, ils les poursuivent à coups d'épées, en blessent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs Compagnons n'osoient paroistre. Les habitans de la ville fâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'appaiser; mais n'y pouvant reüssir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendoça. Il y eut aussi-tost ordre d'envoyer les Espagnols

dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui estoient de même party, ce qui s'executa fort exactement.

CHAPITRE XIV.

Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.

Le bruit s'estant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous costez sur leur route. Comme ils les virent en un estat pitoyable, ils les logerent & les regalerent obligeanment jusques à Mexique. Cette ville qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les recût tres-bien; & il n'y eut presque point d'honnestes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez luy vingt, dont il se trouva que * l'un étoit son parent; il les habilla mesme tous vingt, & leur fournit du linge & les autres choses necessaires. Le Viceroy leur donna aussi des marques de sa bonté. Car il voulut qu'indifferemment les soldats & les

---

* Quadrado Charamillo.

Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Prince ne se contenta pas de les traitter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & mesme sur ce qu'un Prevost de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'estoient battus, il fit publier que desormais aucun juge n'eust à connoistre de leurs differens. Il vouloit luy-méme les terminer, à cause qu'aymant ces pauvres soldats, il luy déplaisoit qu'ils recommençassent leurs vielles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez. Car la plupart enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoient apportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses poursuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. Les fourrures en effet estoient tres-belles, & quelques habitans de Mexique s'en parerent avec joye & en doublerent leurs habits, aprés avoir osté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin, comme les meutins devenoient de jour à autre plus insolens,

le Viceroy les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en estre sortis. Mendoça eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on luy avoit fait des excellentes qualitez du Terroir. Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui estoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il feroit ses preparatifs, afin de la conquerir. Quelques-uns accepterent les offres de ce Prince, & les autres les refuserent, resolus de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-cy allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié ; & luy dit, que s'il souhaitoit de le servir, il luy donneroit de tres-bons gages, & le mettroit prés de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol luy répondit fierement qu'il luy faisoit les mesmes offres, qu'il possedoit plusieurs belles terres au Perou ; Que s'il vouloit l'y accompagner, il luy en donneroit une à gouverner, où asseurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.

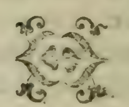
CHAPITRE XV

De quelques particularitez du voyage.

AU retour de la Floride, Silvestre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il luy racontoit des particularitez de la découverte, le discours tomba sur le malheur qui avoit pensé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. * Salazar qui connut par le recit de cette avanture, que c'estoit Silvestre qui avoit commandé de tirer sur son vaisseau, l'en estima fort ; car il disoit qu'il s'estoit conduit en homme qui sçavoit tres-bien la guerre. Salazar eut effectivement une si avantageuse opinion de Silvestre, qu'il voulut sçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage, & il en fut informé avec plaisir. Le Viceroy & son fils Francisco de Mendoça, apprirent aussi avec beaucoup de satisfaction la fertilité du terroir de la Floride, les coûtumes de ses habitans, leurs loix contre les adulteres, la generosité de Mucoço, & les actions de fermeté & de courage des Indiens. Ils s'estonnoient d'entendre parler des riches-

* V. l. 2. c. 7.

ses du Temple de Talomeco, & la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Cofaciqui, & l'honnesteté du Cacique Coça les charmoit. Ils estoient surpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidelité du Lieutenant general d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient si courageusement poursuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choses que Ferdinand de Soto avoit executées. Mais sa mort dans le temps qu'il esperoit de faire reüssir son entreprise, les toucha sensiblement. Et lors qu'ils sçûrent qu'il avoit resolu de leur envoyer demander secours, ils blâmerent Moscoso & ses Capitaines de n'avoir pas continué ses desseins. Ils protestoient qu'ils les eussent assisté en diligence, & qu'ils eussent mené des troupes jusques à l'embouchure du Chucagua. Que mesme si l'on vouloit retourner dans la Floride, ils estoient prests d'y aller avec une Armée. Mais comme il se va voir, ceux qui en estoient revenus ne souhaiterent point de les y accompagner.



CHAPITRE XVI.

Les Espagnols se débandent.

APrés que nos gens se furent rafraîchis à Mexique, ils se conduisirent en cette sorte. Aniasço, Gaitan, Gallego, Gardeniosa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Espagne. Ils aymerent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'estre riches en Amerique, où ils se voyoient haïs de plusieurs ; où ils avoient souffert de grandes fatigues & perdu malheureusement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maison de son pere. Plusieurs se mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choisit l'ordre de saint François, où il mourut illustre pour ses actions de pieté. Quelques-uns s'establirent dans la nouvelle Espagne avec Moscoso, qui épousa à Mexique une Demoiselle de qualité & de beaucoup de biens, qui estoit sa parente. Les autres se retirerent au Perou ; ils y servirent l'Espagne en braves soldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre, & y acquirent des richesses & de la reputation. Mais ils ne purent jamais obtenir au-

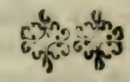
cune distribution ou département d'Indiens ; ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.

CHAPITRE XVII.

Ce que font Maldonado & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.

POur achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Février de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépechant, luy ordonna de se rendre l'année d'aprés au port d'Achussi avec Arias, & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bestail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il luy marquoit. Maldonado executa ponctuellement les ordres du General, il se joignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi-bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les choses necessaires à une establissement. Ensuite ils se mirent à la voile, & vinrent heureusement moüiller au port d'Achussi. Mais parce qu'ils n'y rencontrerent point le General, l'un courut la coste vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient

l'Orient pour en apprendre quelques nouvelles ; laiſſant toûjours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres, dans leſquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils ſe gouvernerent ainſi juſques à ce que le mauvais temps approcha, qui les fit retirer aux Havanes, ſans avoir apris aucune choſe. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage, ils ſe remirent au Printemps en mer, l'un raſa la coſte de Mexique, & l'autre alla juſqu'aux terres de Bacallos. Mais comme ils ne purent rien découvrir, ils reprirent la route des Havanes, d'où ils partirent ſur le Printemps de l'année 1543. reſolus de perir, ou de ſçavoir ce qu'eſtoit devenu le General. Ils arriverent dans ce deſſein, & aprés beaucoup de fatigues à Veracrus environ la mi-Octobre. Ils y apprirent la mort de Soto, avec celle de la pluſpart de leurs compagnons ; & auſſi-tôt ils retournerent aux Havanes, où ils raconterent à Iſabelle de Bovadilla le malheur de ſon mary. Elle en fut ſi ſenſiblement touché, qu'elle ne put reſiſter à ſon deplaiſir, & perdit la vie quelques jours aprés cette facheuſe nouvelle.



CHAPITRE XVIII.

Chrestiens morts dans la Floride.

POnce de Leon équippa trois grands vaisseaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes sur la coste de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon suivi de plus de deux cens, y eut le mesme malheur que Ponce. Narbaez y perit avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut aussi, & plus de sept cens de ceux qui l'accompagnerent. Si bien qu'à compter depuis le commencement de la découverte, jusqu'à l'arrivée de Moscoso au Mexique, il est mort dans la Floride plus de quatorze cens Chrestiens, sans parler de quelques Ecclesiastiques & de plusieurs Religieux, tous gens illustres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ay pû avoir connoissance, sont Dionysio de Paris, Diego de Vagnuelos, Francisco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Francisco Delpposo, Juan de Torres, Juan Gallego, Loüis de Soto & Cancel Balbastro.

Environ seize ans aprés la mort de Balbastro, trois Jesuïtes passerent dans la Floride, & comme à leur arrivée, il y en eut un de tué,

ses compagnons se retirerent promptement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jesus, entreprirent le mesme voyage, & menerent avec eux un Cacique. Mais avant que de rien dire de leur avanture ; il me semble necessaire de raconter comment ce Cacique estoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusqu'en 68. alla trois fois à la coste de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui pretendoient s'en rendre maitres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gré, qui estoient armez d'arcs & de fléches. Si-tost qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûë de les presenter à Philippe II. Cependant celuy qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en diligence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit esté dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils estoient de Vitachuco, d'Apalache, ou de Mauvila ; & qu'il voudroit bien sçavoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol estoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & luy répon-

dirent qu'il se railloit de s'enquerir des lieux que luy & ses compagnons avoient malheureusement desolez. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent seulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de fléches, qu'ils ne luy apprendroient ce qu'il souhaitoit. Et là-dessus deux de ces Indiens tirerent en l'air, & firent connoistre par là qu'ils auroient bien mieux aymé tuer l'Espagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptisez en Espagne, où quelque temps aprés ils moururent tous hormis le Cacique, lequel fasché de la mort de ses compagnons, demanda à s'en retourner avec promesse de travailler à la conversion des habitans du pays. Les Jesuites qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il serviroit puissamment au dessein qu'ils avoient. C'est pourquoy ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues sur ses terres. Comme ils y eurent esté quelque temps, il les quitte sous pretexte d'aller à un bourg voisin qu'il leur nomma, pour y disposer les Peuples à écouter la parole de Dieu; leur promettant qu'au plus tard il seroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, ensuite ils dépecherent vers luy deux de leurs compagnons qu'il fit massacrer. Et le jour suivant il vint

luy-mesme à la teste d'une troupe d'Indiens, se jetter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en furie & les armes à la main, se mirent à genoux, & reçûrent tous la mort. Les Barbares aussi-tost se mirent les uns à gambader, & les autres à rompre un coffre où estoit un Crucifix, avec quelques ornemens pour dire la Messe, & ils s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuites qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura, Loüis de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis, Antonio Cavallos, Christoual Redondo, Grauiel Gomes, Pedro de Linares. Ces Religieux aussi bien que les autres dont j'ay parlé, perdirent la vie dans la Floride, au mesme temps qu'ils se preparerent à y prescher l'Evangile. C'est pourquoy leur mort demande vengeance à Dieu, ou plustost misericorde; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairez des lumieres de la foy; & que leur terre arrosée du sang des Chrestiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

Fin de la derniere Partie.

TABLE DES CHAPITRES De la premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE III.

LIVRE IV.

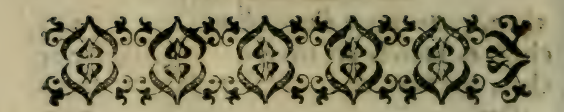


TABLE DES CHAPITRES De la seconde Partie.

LIVRE PREMIER.

chap. 8.

LIVRE SECOND.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN.

